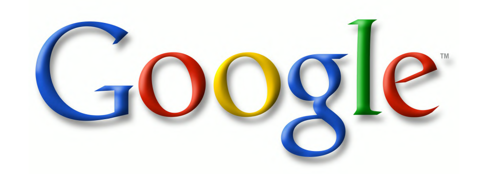


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

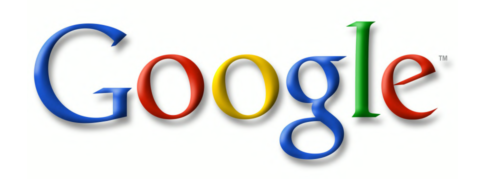
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

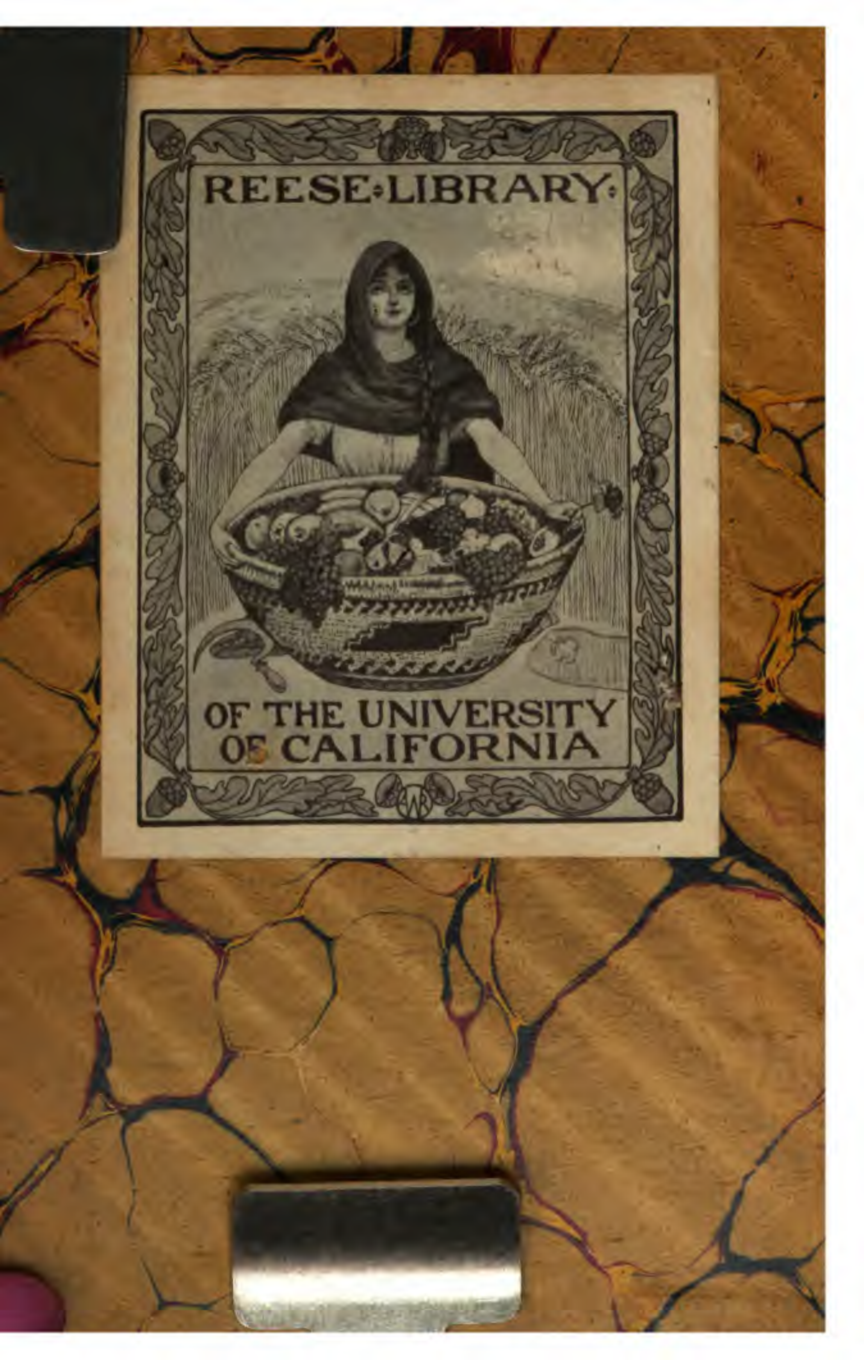
Nous vous demandons également de:

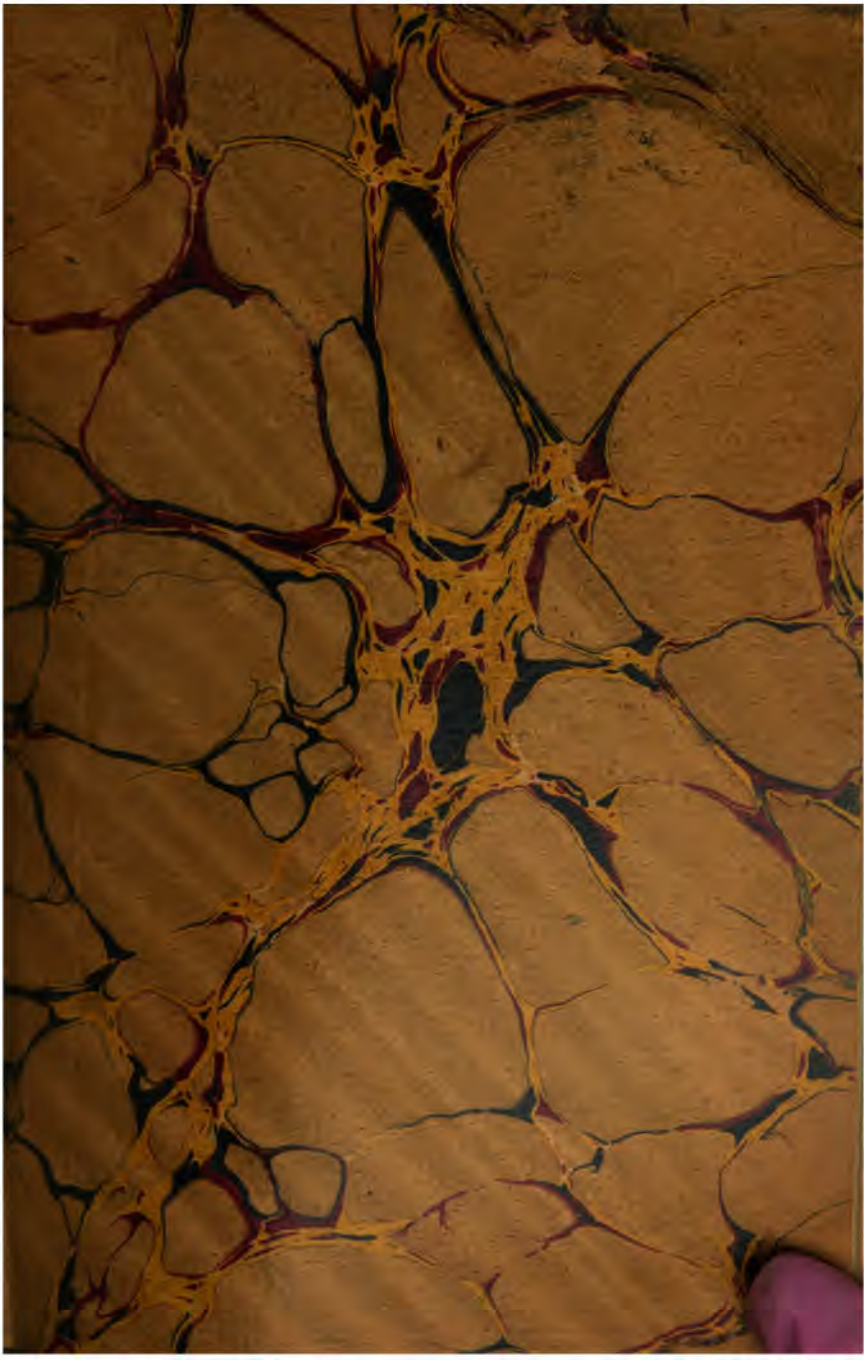
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


UC-NRLF
$B 320 538
YB 57169


REESE LIBRARY
OF THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA



TERQUEM REL.

BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

NOUVELLES PENSÉES
DE
TOLSTOÏ

D'APRÈS LES TEXTES RUSSES

PAR

OSSIP-LOURIÉ
Docteur de la Faculté des lettres de l'Université de Paris.

AVEC 4 AUTOGRAPHES DE TOLSTOÏ

PARIS
FELIX ALCAN, ÉDITEUR
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1903

NOUVELLES PENSÉES

DE

TOLSTOÏ

AUTRES OUVRAGES DE M. OSSIP-LOURIÉ

Pensées de Tolstoï, 2e édition, 1 vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, Paris, F. Alcan. . . . . 2 fr. 50

La Philosophie de Tolstoï, 1 vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* (ouvrage couronné par l'Institut de France), Paris, F. Alcan . . . 2 fr. 50

La Philosophie russe contemporaine, 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, Paris, F. Alcan. . . . . 5 fr. »

La Philosophie sociale dans le Théâtre d'Ibsen, 1 vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, Paris, F. Alcan . . . . 2 fr. 50

Qu'est-ce que le bonheur? (*En préparation.*)

NOUVELLES

Échos de la vie, 1 vol. in-18, Paris.

Ames souffrantes, 1 vol. in-18, Paris.

L'Éternel Tourment, 1 vol. in-18, Paris.

ÉDITIONS ÉTRANGÈRES

Zvouki jizni, Saint-Pétersbourg.

Narodnia Tschitalny, Moscou.

Po povodou Kreitzerevoï Sonaty, Moscou.

Aandslivet i Frankrige (*Morgenbladet*), Christiania.

Aandslivet i Europa (*For Kultur*), Christiania.

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

NOUVELLES PENSÉES

DE

TOLSTOÏ

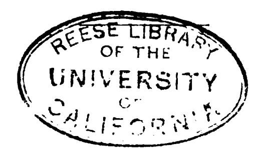
D'APRÈS LES TEXTES RUSSES

PAR

OSSIP-LOURIÉ

Avec 4 planches hors texte.

(AUTOGRAPHES DE TOLSTOÏ)



PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1903

Tous droits réservés.

PRESERVATION
COPY ADDED
ORIGINAL TO BE
RETAINED

MAR 29 1994



834t
nouv
PG3367
F5
A13
077
1903
MAIN

AVANT-PROPOS

I

Ces *Nouvelles pensees de Tolstoï* continuent celles que j'ai réunies et publiées précédemment[1] : les deux recueils se complètent l'un l'autre. La même méthode et le même mode de classement y sont appliqués[2]. Un nouveau chapitre, sur *le libre arbitre*, est introduit dans le présent volume.

Je dois avertir mes nouveaux lecteurs que Tolstoï n'a jamais émis ses idées sous forme de *Maximes*. Les *Pensées* et les *Nouvelles pensées* sont empruntées aux œuvres, pour la plupart d'ordre philosophique et social, de l'illustre écrivain. Je me suis servi, pour mon travail, des ouvrages originaux de Tolstoï et de ses manuscrits autographes dont la publication est interdite en Russie[3]. Pour

1. *Pensées de Tolstoï* (2e éd., Paris, F. Alcan, 1902).
2. Voy. la préface du premier volume.
3. *Ibid.*

177938

éviter toute confusion, je n'ai pas indiqué les sources des *Pensées* au fur et à mesure de leur exposé, j'ai cru convenable de les rejeter, sous des numéros correspondants, dans un appendice permettant au chercheur d'entrevoir la place que chaque *pensée* occupe dans l'ensemble de l'œuvre. Ce procédé rehausse la valeur scientifique du livre, sans le rendre moins abordable au grand public qui tient avant tout à l'entente du texte même.

Les pensées *détachées* méritent souvent d'être plus considérées que les maximes *improvisées*. Ces dernières portent toujours le caractère subjectif. Les sentences de La Rochefoucault ne nous offrent pas des pensées de La Rochefoucault, elles nous présentent La Rochefoucault selon ses sentences [1]. Il faudrait ignorer les incurables petites

1. Combien les *Pensées* de Pascal — ses croyances mises à part — sont supérieures, rien qu'au point de vue de la sincérité, aux *Maximes* de La Rochfoucault : c'est que Pascal n'a jamais écrit ses *pensées*. Ce que nous considérons comme *Pensées de Pascal* sont des notes trouvées dans ses papiers après sa mort, « notes de toute forme et de toute dimension, sans liaison et dispersées confusément de côté et d'autre » dont Pascal devait se servir pour un grand travail. Le premier classement de ces notes est dû à ses amis de Port-Royal, qui réduisirent « sous les mêmes titres celles qui étaient sur les mêmes sujets ». (Préface de la première édition, 1670.)

La Rochefoucault, lui, écrivait ses maximes pour les publier. On a cru assez longtemps que la première édition de ses *Réflexions* datait de 1665 (Paris, Claude Barbin, éd.). Or, une année auparavant, en 1664, une édition *anonyme* de cet ouvrage avait paru en Hollande (La Haye, Stencker frères, éd.), *par les soins de La Rochefoucault lui-même*, qui voulait « tâter l'opinion ». (V. *Maximes de La Rochefoucault...* Premier texte imprimé à La Haye. Préface

faiblesses des hommes pour ne pas découvrir tout ce qu'il y a de recherché et de convenu dans des *Pensées* écrites avec le dessein arrêté d'affronter le jugement du public. Il y a, plus ou moins, de la confession dans les réflexions incisives qu'un auteur consigne sur les hommes et sur les objets. Il fait rarement abstraction de son *moi*. Dans des pensées *détachées* c'est l'idée seule de l'écrivain, l'idée maîtresse, qui est présente, sa personnalité n'y subsiste que si elle porte en elle-même un principe, une force morale. C'est le cas de Tolstoï.

L'habitude de réfléchir sur chaque sujet en particulier force le penseur à ne pas se préoccuper de l'ensemble ou d'un ensemble. Une pensée *détachée* de l'ensemble ne s'en sépare jamais : elle en est la synthèse, l'essence. La *pensée* émise par l'auteur est exempte de toute preuve scientifique ; pour arrondir la sentence, il est souvent obligé de sacrifier la vérité ; il *veut* sa *pensée* vive et condensée, et elle devient plutôt un aphorisme qu'une idée, une conception ; nous ne savons pas comment elle est conçue, sur quoi elle repose. La *pensée* détachée ne nécessite pas la concision ; il est très aisé

par A. Paûly, conservateur à la Bibliothèque Nationale. Paris, 1883).

La Rochefoucault n'avait qu'une seule idée en écrivant ses maximes : se mieux présenter au public. Aussi ne reflètent-elles, sous des aspects variés, que l'amour-propre blessé de l'auteur et sa morale égoïste. Si on l'a surnommé prince des moralistes c'est sans doute parce qu'il était le moraliste des princes.

de vérifier ses données : il suffit de s'en rapporter au texte d'où elle est extraite.

Certes, rechercher chez un philosophe les bases essentielles de son œuvre est pour lui une épreuve dangereuse. L'édifice moral qu'il a construit doit être vraiment puissant pour qu'on puisse en dégager et mettre à jour les colonnes qui le soutiennent. Cette expérience est terrible surtout quand elle n'est pas tentée par une main pieuse. Tolstoï en sort victorieux. Sa pensée, forte et claire, ne craint aucun isolement et — ce qui est autrement rare et important — elle garde toujours l'empreinte de son créateur, malgré ce dernier, grâce uniquement à sa puissance intérieure, à son originalité naturelle, aux principes que personnifie son *moi* moral. Tolstoï vit et vivra longtemps dans ces *Pensées*. Il est là tout entier avec toutes les grandes idées qu'a remuées, à chaque moment de son évolution, sa belle et vaste intelligence. Ce n'est pas en vain qu'on considère les *Pensées* comme « le bréviaire du tolstoïsme [1] ». Leur valeur morale est d'autant plus grande qu'elles sont exemptes de tout commentaire, de toute appréciation. C'est dans un autre ouvrage, *La Philosophie de Tolstoï*, que j'ai étudié la vie et l'œuvre du penseur russe dans leur ensemble.

1. *Revue philosophique*, juin 1899.

II

Depuis l'apparition de la *Philosophie de Tolstoï*, le Synode russe retrancha l'auteur de *Résurrection* de la communion de l'Église orthodoxe[1]. Cet acte ridicule n'ajoute rien ni à la gloire de Tolstoï ni à l'étroitesse d'esprit de ses persécuteurs. Il rappellera seulement aux générations futures l'époque actuelle de la Russie où le fanatisme triomphant opprime la libre pensée. Cependant, l'excommunication a été utile à Tolstoï et surtout salutaire au tolstoïsme.

Toute grande vie d'apôtre a son heure suprême, sa crise tragique où un redoutable sacrifice s'accomplit. C'est Moïse au mont Sinaï; c'est Jésus au Jardin des Oliviers; c'est Luther dans sa cellule. Tolstoï a eu son moment de révolte intérieure[2], il a connu, à Iasnaïa-Poliana, les étreintes du doute et les ineffables angoisses qui accompagnent toute conversion morale. Ce qui lui manquait, c'est cette auréole qu'apporte la coupe de poison à Socrate, l'échafaud à Thomas

1. Le décret de l'excommunication de Tolstoï date du 24 février 1901 et l'interdiction de *La Philosophie de Tolstoï* du 21 janvier de la même année.

2. Voy. *La Philosophie de Tolstoï*, chap. *La Crise morale et la conversion.*

Morus, le cherem[1] à Spinoza. Le Synode russe se chargea de décerner à Tolstoï cette couronne immortelle. Sans doute, pour un pays qui a encore recours à la torture, l'excommunication est un vain mot et, pour rester fidèle à elle-même, la Russie aurait dû mettre et abandonner Tolstoï dans la forteresse de Pierre et Paul dont la silhouette sinistre se mire dans les eaux douces de la Néva. On se demande pourquoi la Sainte-Russie n'a pas accompli, dans cette circonstance, ce qu'elle envisage comme sa « tâche historique ». L'Europe ne demande jamais compte aux tyrans barbares des atrocités commises sur les adeptes de la liberté et de la justice. Ceux qui ont fait prononcer contre Tolstoï une peine purement spirituelle ont-ils craint qu'une autre n'amenât le trouble dans la léthargie de millions d'opprimés?

A la provocation du Synode, Tolstoï répondit par

1. L'excommunication porte en hébreu les noms suivants : *Nesifà* (censure), *Niddoui* et *Schamta* (excommunication mineure) et *Cherem* (anathème). Ces trois formes d'excommunication s'appliquèrent surtout à l'époque où régnait l'aphorisme du Pentateuque : *Acharé rabbim lehatboth* (La majorité fait loi). L'excommunication n'existe plus chez les Israélites. Pierre III en Russie (1763) et le Grand Sanhédrin en France (1807) abolirent le *cherem*. En Orient, l'excommunication exista jusqu'au milieu du XIX[e] siècle (Frenkel, fondateur d'une école moderne pour les enfants israélites à Jérusalem, fut le dernier excommunié, 1856).

La Grèce connaissait aussi trois catégories d'excommunication. (Voy. *Commentaires de César*, livre III).

L'anathème, fort répandu dans les premiers âges de l'Église, subsiste toujours chez les orthodoxes et les catholiques, sans aucune modification.

une lettre dont l'importance est capitale pour l'histoire du tolstoïsme[1]. C'est en vain qu'on cherche dans cette réponse l'expression d'un regret, l'ombre d'une inquiétude : elle est simple, forte et franche. Tolstoï a pour flétrir le mensonge de ses adversaires des paroles sévères et d'une noble fierté. De plus, nous trouvons dans cette *Lettre* une profession de foi concise et nettement tranchée : « Je nie l'histoire sacrilège d'un Dieu né d'une vierge pour racheter la race humaine ; mais j'admets Dieu-esprit, Dieu-amour[2]... Je ne crois pas à la vie dans l'au-delà ». Avant sa réponse au Synode, les tendances religieuses de Tolstoï n'étaient pas claires pour tous. La terminologie de certains de ses livres portait à la confusion.

Dans la *Philosophie de Tolstoï* j'ai cherché à définir la religion de l'auteur de *Ma confession* et à démontrer qu'elle est plus proche du judaïsme que du christianisme. La *Réponse au Synode*, parue

1. L'attitude de Tolstoï à l'égard du Synode russe est identique à celle de Spinoza vis-à-vis de la Synagogue d'Amsterdam. Spinoza accepta son excommunication sans protestation, mais *ne garda pas toujours cette ligne de conduite*. Plus tard, il rédigea une réponse à ses adversaires religieux dont on retrouve la substance dans son traité théologico-politique (chapitre où il conteste à une église quelconque le droit d'excommunier).

2. En Occident, cette vérité (vieille de dix-neuf siècles chez les Juifs) ne date pas d'hier. En Russie, elle ne fait qu'éclore et, grâce à l'excommunication de Tolstoï, elle ne tardera pas à fleurir. Les conséquences pour le tsarisme en seront incalculables.

deux ans après mon ouvrage, confirme l'opinion que j'y ai émise. Tolstoï n'est ni orthodoxe, ni catholique, ni protestant. Ses sympathies vont plus au parti de la Réforme qu'à celui de Loyola, mais il est sceptique à l'égard de la vie future et de toute foi ordonnée. La religion de Tolstoï aboutit à la religion naturelle et universelle, — la philosophie de la vie et de l'amour bornée au monde actuel et ne se troublant pas pour l'avenir d'outre-tombe. C'est parce que le mysticisme poétique traverse les œuvres de Tolstoï que certains spiritualistes néo-chrétiens ont voulu voir en lui un des leurs. Cet accaparement est téméraire. La philosophie naturelle a le devoir de réclamer Tolstoï comme l'un de ses protagonistes les plus profonds. Dieu est, pour Tolstoï, synonyme de l'unité universelle, du bien, de l'amour; il ramène la religion à sa source — l'inspiration vers la perfection morale.

Tolstoï est plus moraliste que théologien[1]. Il ne s'enferme pas dans des petites questions d'église, d'école ou de chapelle, il se place non pas dans les conditions éphémères d'un problème, d'une théorie, mais dans la région sereine des vérités éternelles. Avec Tolstoï, la morale cesse d'être étroite, elle n'est pas liée à un système, à un enchaînement forcé de propositions. Tolstoï, au contraire, a pleine

1. Voy. *La Philosophie de Tolstoï*, chap. *La Religion et la Morale*.

indépendance de pensée, il livre à chacun sa façon de comprendre la vie, il enseigne à tous ce qu'il pense de l'existence, l'emploi qu'on doit en faire, le rapport de notre être fragile à l'universalité des choses. La morale théorique ou plutôt les traités de morale ne sont accessibles qu'à un nombre restreint de cerveaux, qu'à un petit groupe d'hommes ayant fait des études spéciales. Tolstoï, lui, s'adresse à la multitude qui l'écoute avec plaisir pouvant le comprendre sans aucun effort. Ce ne sont jamais ceux qui parlent uniquement à la raison qui sont entendus et compris, mais ceux qui savent émouvoir, éveiller les sentiments. Tolstoï possède cette puissance. Jamais homme ne sentit plus profondément, jamais homme ne parla avec plus d'autorité. Par son absence complète de parti pris, sa clairvoyance redoutable et son objectivité complète, Tolstoï arrive à faire des inconséquences humaines le tableau le plus exact qu'il nous ait encore été donné de contempler. Plus qu'aucun autre, il a vu les contradictions du XIX[e] siècle, il a compris la réalité des choses, il a pénétré les pensées et les aspirations des hommes. Il n'est tendre ni pour l'homme ni pour la société. Mais s'il attaque le premier, ce n'est pas pour le terroriser, c'est pour purifier sa conscience. Les reproches qu'il envoie à la société ne sont pas enveloppés d'une ironie froide, ils sont pénétrés de souffrance.

Tolstoï accable l'homme et la société, et il en souffre le premier. Son blâme n'est jamais suspect. On sent qu'il se tairait s'il le pouvait. Son influence est salutaire : il ne décourage pas, il fortifie. Sa parole sincère, en nous forçant à un retour sur nous-mêmes, nous apprend la justice et la tolérance, les deux vertus de l'éclectisme que tout être pensant peut pratiquer hardiment.

Tolstoï est devenu un centre autour duquel toute une fraction du monde intellectuel évolue : les uns l'attaquent, les autres l'admirent. Aimé ou haï, il excite irrésistiblement la curiosité, l'intérêt, la passion. Ceux mêmes qui trouvent chez lui des contradictions et du néant, — qui donc a jamais songé à reprocher à un rocher d'être escarpé ou à une cime de donner le vertige ? — ceux qui estiment la doctrine du tolstoïsme inconciliable avec notre conception actuelle de la vie, — *securus judicat orbis terrarum*, — ceux-là mêmes voient dans le doux rêve de ce « moujik lettré » l'idéal, irréalisable encore, vers lequel doit tendre l'humanité. Personne ne peut nier qu'il n'y ait à notre époque aucune figure aussi captivante que celle de Tolstoï. D'une indépendance qui ne redoute point les puissances politiques et sociales, il va toujours jusqu'au bout de sa pensée, proclame, sans s'arrêter aux obstacles ou aux dangers, ce qu'il croit être la vérité. Et la voix de Tolstoï n'est

pas perdue. Le progrès des idées morales dans ces dernières années prouve que le tolstoïsme germe déjà.

Jamais la confusion des esprits n'a été aussi grande, jamais l'aspiration vers l'union dans l'amour n'a été plus intense qu'aujourd'hui. La seconde moitié du XIXe siècle a fait naître des théories dont le but est la réalisation de l'idéal universel. Le tolstoïsme est la synthèse de toutes ces doctrines : les préceptes qu'il inculque sont inspirés par la morale la plus pure. Sans doute, il ne résout pas toutes les obscurités et tous les doutes. Les rayons lumineux ne sont pas encore tous descendus du sommet inaccessible où s'abrite la vérité ; cependant nous en avons reçu assez pour ne pas douter de la lumière, et cette certitude nous suffit pour le moment. Le tolstoïsme est le plus grand événement de la pensée moderne.

OSSIP-LOURIÉ.

NOUVELLES
PENSÉES DE TOLSTOÏ

I

LA VIE. — L'HOMME. — LA SOCIÉTÉ

1. — *Lecteur, qui que tu sois, je t'aime. Bien loin de vouloir te chagriner, t'offenser et introduire le mal dans ta vie, je ne souhaite qu'une chose, — t'être utile.*

Mais j'aurai beau écrire avec le plus de talent possible, j'aurai beau avoir raison, au point de vue logique, je ne pourrai pas te convaincre, si ton esprit lutte contre le mien, et si ton cœur reste froid. Ne raisonnons donc pas. Je ne te demande qu'une chose : consulte ton cœur.

*
* *

2. — Le soleil ne donne la vie qu'à ceux en qui elle a déjà germé.

*
* *

3. — Notre sagesse, malgré son incontestable justesse, ne nous donne pas le savoir du sens de notre vie ; tandis que toute l'humanité qui crée la vie semble ne pas douter de son sens.

*
* *

4. — Sans la compréhension de la vie il n'y a point de vie. Tout homme ne vit qu'autant qu'il a la compréhension de la vie.

*
* *

5. — La vie de l'humanité se modifie, comme la vie de l'individu, en passant par différents âges : chaque âge a de la vie une conception correspondante, que les hommes s'assimilent infailliblement. Ceux qui ne se l'assimilent pas par la raison se l'assimilent inconsciemment. Ce qui a lieu pour le changement de vues sur la vie des individus a lieu également pour le changement de vues sur la vie des peuples et de toute l'humanité. Si le père de famille continuait à se guider sur la conception de la vie qu'il avait étant enfant, sa vie deviendrait si difficile qu'il rechercherait de lui-même une autre conception et qu'il accepterait volontiers celle qui correspond à son âge.

*
* *

6. — Il n'y a que deux manières strictement logiques d'envisager les phénomènes de la vie : l'une basée sur l'idée de la vie assimilée aux phénomènes visibles qui s'accomplissent dans notre corps depuis la naissance jusqu'à la mort ; l'autre basée sur l'idée de la vie assimilée à la conscience invisible et intime que nous avons de la vie. L'un de ces points de vue est erroné, l'autre vrai ; mais tous les deux peuvent être des points de départ de raisonnements logiques sur les phénomènes de la vie, et les hommes peuvent admettre celui qui leur convient.

*
* *

7. — Nous nous sommes forgé une vie contraire à la nature tant morale que physique de l'homme, et nous tendons toutes les forces de notre esprit à nous persuader que c'est là la vraie vie.

*
* *

8. — On peut vivre — comme nous le faisons — pendant qu'on est ivre de la vie; mais lorsqu'on est dégrisé, on ne peut pas ne pas voir que notre manière de vivre n'est qu'une supercherie et une supercherie stupide. Il n'y a même rien de risible ou d'ingénieux ; ce n'est que cruel et stupide, tout simplement.

*
* *

9. — Il arrive un moment dans la vie de tout être humain où il se demande : « Pourquoi est-ce que je vis ? Quel est le sens de ma vie ? Qu'est-ce que la vie de toute l'humanité ? »

Il y a quatre réponses à ces questions, quatre issues à l'affreuse situation dans laquelle se trouve l'homme qui se les pose. La première est celle de l'ignorance. Elle consiste à ne pas savoir, à ne pas vouloir comprendre que la vie que nous nous sommes faite est un mal et un non-sens. Ceux qui appartiennent à cette catégorie, — des femmes pour la plupart ou bien des hommes très jeunes ou peu intelligents, — n'ont pas encore compris cette question de la vie qui se présenta à Schopenhauer, à Salomon, à Bouddha. Ils ne voient pas le mal qui les entoure, ils ne le voient qu'au moment où quelque chose le leur dévoile, et c'est la fin de leur plaisir. Il n'y a rien à apprendre d'eux.

La seconde issue, c'est l'issue épicurienne. Elle consiste à profiter des plaisirs qui s'offrent, sans chercher leur source ou leur but. Salomon exprime ainsi cette idée : « Va, mange ton pain avec gaieté, bois ton vin avec joie. Jouis de la vie avec la femme que tu aimes, tous les jours de ta vie vaniteuse, puisque c'est ta part dans la vie. Tout ce qui est de la force de ta main, fais-le, puisque, dans le tombeau qui t'attend, il n'y a ni travail, ni réflexion, ni savoir, ni sagesse ». C'est par de telles réflexions que la majorité des hommes de notre monde entend la possibilité de vivre.

Les conditions dans lesquelles ils se trouvent font qu'ils ont plus de biens que de maux, et la stupidité morale leur donne la possibilité d'oublier que le profit de leur situation est occasionnel, que tout le monde ne peut pas avoir mille femmes et des palais, comme Salomon ; que pour chaque homme ayant mille femmes il y a mille hommes sans femmes et que pour chaque palais il y a mille hommes qui le bâtissent à la sueur de leur front. La pauvreté de l'imagination de ces gens leur donne la possibilité d'oublier ce qui ne laisse pas de repos à Bouddha : l'imminence de la maladie, de la vieillesse et de la mort, qui feront crouler, un jour ou l'autre, tous leurs plaisirs.

La troisième issue est celle de la force et de l'énergie. Elle consiste à détruire la vie, après avoir compris qu'elle est un mal et un non-sens. C'est ainsi qu'agissent les rares hommes forts et logiques. Ayant compris toute la sottise de la plaisanterie qui nous est jouée, ils agissent en conséquence et terminent d'un seul coup cette stupide plaisanterie. Le nombre des personnes de notre cercle qui agissent de la sorte devient de plus en plus grand, et c'est surtout à la meilleure période de leur

vie qu'elles s'y décident, lorsque les forces de leur âme sont dans tout leur épanouissement et qu'elles ne se sont pas encore familiarisées avec les habitudes dégradantes.

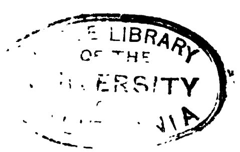
La quatrième issue est la faiblesse. Elle consiste à continuer de traîner la vie tout en en comprenant le mal et le non-sens et en sachant d'avance que rien n'en peut résulter. Les hommes de cette espèce savent que la vie ne vaut rien; mais n'ayant pas la force d'agir raisonnablement, de mettre fin au plus vite à cette supercherie, ils ont l'air d'attendre quelque chose.

C'est ainsi que les hommes se sauvent par quatre chemins de l'horrible contradiction qui les ronge. L'un est de ne pas comprendre que la vie est un non-sens, une vanité et un mal, et qu'il vaut mieux ne pas vivre. Le deuxième consiste à profiter de la vie telle qu'elle est, sans penser à l'avenir. Le troisième chemin est celui-ci : après avoir compris que la vie est un mal et une sottise, en finir, se tuer. Le quatrième — vivre comme Salomon et Schopenhauer, — savoir que la vie est une sotte plaisanterie, et vivre malgré cela, jouir, parler et même écrire des livres [1].

*
* *

10. — Tous les hommes vivent et agissent, en partie d'après leur propre initiative, en partie sous l'influence des idées des autres. Les hommes se différencient suivant qu'ils subissent plus ou moins l'influence de leurs propres idées, ou celle des idées d'autrui : les uns se font le plus souvent de leurs pensées un jeu intellec-

1. Voir l'Appendice II.


LIBRARY
ERSITY

tuel ; pour eux, la raison devient comme une roue privée de sa courroie de transmission, car, dans leurs actes, ils subissent l'influence des mœurs, des traditions, des lois ; d'autres, au contraire, considérant leurs pensées comme les moteurs principaux de leur activité, suivent presque toujours les indications données par leur raison et s'y soumettent, en adoptant plus rarement, — et après un examen critique, — ce qui a été décidé par d'autres.

*
* *

11. — La lutte contre la nature pour la conquête des moyens d'existence sera toujours le premier et le plus indubitable des devoirs de l'homme, parce que ce devoir est la loi même de la vie, dont la violation entraîne après elle, comme un châtiment inévitable, la destruction de la vie soit corporelle, soit raisonnable de l'homme. Au contraire, l'homme trouve dans le seul accomplissement de ce devoir une satisfaction complète de ses besoins tant corporels que spirituels.

*
* *

12. — Nous n'avons besoin de connaître et nous ne connaissons que nous-mêmes. Le règne animal n'est à nos yeux que le reflet de ce que nous connaissons en nous. Le monde matériel n'est plus, pour ainsi dire, que le reflet d'un reflet.

*
* *

13. — Il y a autant de besoins dans la vie de l'homme-animal qu'il y a de phases dans son existence, et ces

phases sont aussi nombreuses que les rayons d'une sphère. Ce sont les besoins de manger, de respirer, de travailler, de jouir, le besoin de la vie de famille, de la science, de l'art, de la religion, de la société ; les besoins de l'enfant, de l'adolescent, de l'homme mûr, du vieillard, de la jeune fille, de la femme, du Chinois, du Parisien, du Russe, du Lapon. Ces besoins dépendent des habitudes des races, des maladies, etc. On pourrait passer sa vie à énumérer toutes les formes possibles des besoins de l'existence individuelle de l'homme, sans parvenir à les nommer toutes. Toutes les conditions d'existence peuvent devenir des besoins, et la quantité des conditions de l'existence est innombrable.

Ce qu'on nomme *besoins*, ce sont seulement les conditions dont on a conscience. Dès qu'on a conscience de ces conditions, elles perdent leur vrai sens, prennent l'importance exagérée que leur attribue la raison qui s'y applique.

*
* *

14. — On pense et on dit ordinairement que le renoncement au bien individuel est un acte d'héroïsme et une action méritoire de la part de l'homme. Le renoncement au bien individuel n'est ni une action méritoire, ni un acte d'héroïsme, c'est une condition nécessaire de la vie de l'homme. En même temps que l'homme se connaît en tant qu'individualité distincte du monde entier, il connaît aussi les autres individualités distinctes du monde entier, le lien qui les unit entre elles ; il voit l'illusion du bien individuel et la réalité du seul bien capable de satisfaire sa conscience réfléchie.

*
* *

15. — L'animal peut vivre uniquement pour son corps, rien ne l'empêche de vivre ainsi. Il satisfait aux besoins de son individualité et, sans en avoir conscience, est utile à son espèce ; il ne voit même pas qu'il est une individualité. Mais l'homme responsable ne peut vivre uniquement pour son corps. Il ne peut vivre ainsi, parce que, sachant qu'il est une individualité et que les autres sont aussi des individualités comme lui, il sait tout ce qui doit résulter des rapports de ces individualités.

*
* *

16. — Pour l'homme, la conscience de son individualité n'est point la vie, mais le point où commence la vie, qui consiste dans l'acquisition progressive du bien qui lui est propre, indépendamment du bien de l'individualité animale.

*
* *

17. — En admettant la possibilité de remplacer la recherche de son propre bonheur par la recherche du bonheur des autres êtres, l'homme ne peut s'empêcher de voir que renoncer progressivement à sa propre individualité et déplacer le but de son activité pour le reporter sur les autres, c'est en cela précisément que consiste la marche en avant de l'humanité et des êtres vivants qui sont les plus rapprochés de l'homme.

*
* *

18. — L'idée suivant laquelle la vie humaine n'est pas l'existence individuelle, cette vérité, acquise au prix du

travail moral de l'humanité tout entière pendant des milliers d'années, est devenue pour l'homme (non animal), dans le domaine moral, une vérité beaucoup plus indubitable et plus stable que la rotation de la terre et les lois de la gravitation. Tout homme pensant, le savant, l'ignorant, le vieillard, la comprend et la connaît; elle n'est ignorée que par les indigènes les plus sauvages de l'Afrique et de l'Australie, en même temps que par les hommes à l'abri du besoin (?) qui habitent les villes et les capitales de l'Europe et sont retournés à l'état sauvage. Cette vérité est devenue le patrimoine de l'humanité, et si l'humanité ne rétrograde pas dans ses connaissances accessoires, en mécanique, en algèbre, en astronomie, elle saurait encore moins rétrograder dans la science fondamentale et capitale qui a pour objet de définir sa vie. Il est impossible d'effacer de la conscience de l'humanité ce qu'elle a acquis dans son existence de plusieurs milliers d'années, c'est-à-dire la conviction de la vanité, du non-sens et de la misère de l'existence individuelle. L'humanité en a fini avec l'idée de la vie considérée comme existence individuelle; elle ne peut y revenir, ni oublier que l'existence individuelle de l'homme n'a pas de sens.

*
* *

19. — Si l'homme n'aspirait qu'au bien de son individualité, s'il n'aimait que lui-même, il ne saurait pas que les autres êtres n'aiment aussi qu'eux-mêmes (de même que les animaux ne le savent pas). Mais quand il sait qu'il est une individualité tendant au même but que toutes les individualités qui l'entourent, il ne peut

plus aspirer à ce bien que sa conscience réfléchie considère comme un mal, et sa vie ne peut plus consister dans la recherche du bien individuel.

*
* *

20. — Les questions : Pourquoi ? A quoi bon ? qui surgissent dans l'âme de l'homme, quand il éprouve la souffrance réellement ou en imagination, montrent seulement qu'il n'a pas reconnu l'activité que doit faire naître en lui la souffrance, activité qui enlève à celle-ci son caractère douloureux. Et, en effet, l'homme qui place la vie dans l'existence animale est privé de cette activité qui éloigne la souffrance, et cela d'autant plus qu'il a une idée plus étroite de la vie.

*
* *

21. — L'animal ne souffre que dans le présent ; partant, l'activité provoquée par cette souffrance, activité qui lui est profitable dans le présent, le satisfait pleinement. Mais l'homme ne souffre pas seulement dans le présent ; il souffre aussi dans le passé et dans l'avenir ; par conséquent, si l'activité provoquée par les souffrances n'est dirigée que vers le présent de l'homme animal, elle ne peut le satisfaire. Seule, l'activité ayant pour but les causes et les suites de la souffrance dans le passé et dans l'avenir peut satisfaire l'homme qui souffre.

*
* *

22. — Les hommes se proposent des buts dans la vie corporelle, et pour y parvenir ils souffrent et font souf-

frir les autres. S'ils voulaient reconnaître la doctrine de la vie dans l'esprit et s'affranchir des préoccupations corporelles, ils trouveraient une satisfaction parfaite dans la vie de l'esprit, qui est précisément la vie pour laquelle ils sont nés.

*
* *

23. — Pourquoi l'homme, sachant que les souffrances sont unies aux jouissances, se demande-t-il : Pourquoi, à quoi bon les souffrances ? et non pas : Pourquoi, à quoi bon les jouissances ?

*
* *

24. — L'homme aime les plaisirs et la satisfaction de ses besoins à laquelle n'est pas attachée la souffrance, et, néanmoins, c'est dans la peine et la souffrance qu'il trouve la vie, lui et toute sa race.

*
* *

25. — Tout homme dont l'existence est compliquée croit aisément que les difficultés de la vie sont une malchance personnelle, un privilège malheureux réservé à lui seul, et dont les autres sont exempts.

*
* *

26. — Comme l'homme qui rêve ne croit pas que ce qu'il voit soit la réalité et veut se réveiller pour retourner à la vie véritable, de même l'homme moyen de notre époque ne peut pas croire au fond que la situation ter-

rible où il se trouve et qui empire de plus en plus soit réelle, et veut se réveiller pour revenir à la vie véritable.

*
* *

27. — L'activité de l'homme, dont sa nature même lui fait un besoin, se divise en quatre genres : premièrement, l'activité de la force musculaire, le travail des mains, des jambes, des épaules, du dos, un travail pénible et qui couvre de sueur; secondement, l'activité des doigts et du poignet, celle qui constitue l'habileté de métier; troisièmement, l'activité de l'esprit et de l'imagination ; quatrièmement, la tendance à frayer avec les autres hommes.

*
* *

28. — Il suffit à un homme tant soit peu instruit de réfléchir aux conséquences réelles qui découlent des opinions qu'il professe sur le monde, pour être convaincu que cette appréciation du bon et du mauvais, du louable et du honteux, sur laquelle, par inertie, il règle son existence, est en contradiction absolue avec les résultats de ses réflexions.

*
* *

29. — L'homme de notre époque ne peut pas ignorer que participer soit comme souverain, soit comme ministre, préfet ou garde champêtre, à la vente de la dernière vache d'une pauvre famille pour satisfaire le fisc, et employer cet argent à l'achat de canons, à des traitements, à des pensions de fonctionnaires oisifs et inu-

tiles, vivant dans le luxe ; ou participer à l'emprisonnement d'un père de famille que nous avons nous-mêmes corrompu, et faire de sa famille des mendiants ; ou participer à des rapines et à des tueries de guerre ; ou participer à l'enseignement de superstitions barbares, idolâtres ; ou bien s'emparer de la vache qui est entrée sur votre propriété et dont le maître ne possède pas de terre ; ou bien faire payer à un pauvre un objet le double de ce qu'il vaut par ce seul fait qu'il est pauvre : aucun homme ne peut ignorer que toutes ces actions sont mauvaises, honteuses.

*
* *

30. — L'homme moderne qui profite de l'ordre de choses actuel basé sur la violence et qui assure en même temps qu'il chérit ses semblables, qui ne remarque pas que toute son existence est funeste à son prochain, ressemble au brigand qui, étant enfin pris, le couteau levé sur la victime appelant désespérément au secours, assurerait qu'il ne savait pas que ce qu'il faisait était désagréable à celui qu'il dévalisait et qu'il se préparait à égorger. Comme ce brigand ne pourrait pas nier ce qui est l'évidence même, de même l'homme moderne, vivant au détriment des opprimés, ne peut pas se persuader et persuader les autres qu'il désire le bien de ceux qu'il ne cesse de dépouiller et qu'il ignore comment est acquis le bien dont il jouit.

*
* *

31. — Il suffit d'être sincère pour comprendre que personne n'a ni ne peut avoir dans la vie des droits, des

avantages, des caractères distinctifs, mais que les devoirs n'ont ni fin ni limites, et que le premier, le plus indubitable devoir de l'homme, c'est la participation à la lutte contre la nature, pour sa vie et celle d'autrui.

*
* *

32. — Notre religion, notre science, notre opinion publique, font chorus pour nous dire que la vie, telle que nous la menons, est mauvaise, et en même temps elles affirment que la doctrine chrétienne (primitive), qui nous enseigne comment on peut réussir à devenir meilleur et à améliorer ainsi sa vie, est une doctrine impraticable.

*
* *

33. — Toute l'activité fiévreuse et compliquée des hommes avec leur commerce, leurs guerres, leurs voies de communication, leur science, leurs arts, n'est le plus souvent que l'agitation insensée de la foule qui se presse sur le seuil de la vie.

*
* *

34. — Si l'on s'était donné pour problème d'égarer la saine intelligence de l'homme pour qu'il ne puisse sortir de la contradiction des conceptions opposées qu'on lui a inculquées dès son enfance, on n'aurait pu inventer rien de plus puissant que le système d'éducation adopté dans notre société soi-disant chrétienne.

*
* *

35. — Les hommes, — la majeure partie des hommes ayant la possibilité de vivre d'une vie de raison et d'amour, — sont dans la même situation que des moutons qu'on fait sortir d'une maison en feu et qui, se figurant qu'on veut les jeter dans les flammes, emploient toutes leurs forces à lutter contre ceux qui veulent les sauver.

*
* *

36. — La sentence inévitable qui frappe les vignerons pour s'être emparés des fruits du jardin, — l'expulsion, est exactement la même pour les hommes qui s'imaginent que la vie personnelle est la vraie vie. La mort les expulse de la vie, ils sont remplacés par d'autres : conséquence de l'erreur qui leur a fait méconnaître le sens de la vie. Comme les vignerons du jardin oublient ou ne veulent pas se rappeler qu'ils ont reçu un jardin entouré d'une muraille et d'un fossé, muni d'un puits, que quelqu'un a travaillé pour eux et compte sur eux pour travailler à leur tour ; ainsi les gens qui veulent vivre pour eux-mêmes oublient, ou ne veulent pas se rappeler tout ce qui a été fait pour eux avant et pendant leur vie ; ils oublient qu'ils ont par conséquent l'obligation de travailler à leur tour et que tous les biens de la vie dont ils jouissent sont des fruits qui doivent être partagés avec d'autres.

*
* *

37. — Il nous semble que l'humanité s'occupe de commerce, de traités, de guerres, de sciences, d'arts; mais, au fond, elle ne s'occupe que d'une chose : elle veut se rendre compte des lois morales, en vertu des-

quelles elle vit. Ces lois existent ; l'humanité désire les déterminer, mais cette détermination paraît insignifiante et inopportune à celui qui ne veut pas reconnaître la loi morale et ne veut pas la suivre. Pourtant cette détermination de la loi morale n'est pas seulement l'affaire principale, c'est l'affaire unique de toute l'humanité.

*
* *

38. — Pourquoi continuer à vivre d'une façon indigne ? Pourquoi continuer à faire ce que nous condamnons ? Ne sommes-nous pas maîtres de notre propre vie, libres de la changer ou de la modifier à notre gré ? Notre luxe, notre indolence, notre richesse, et, avant tout, notre orgueil sans bornes nous précipitent dans une ruine irrémédiable. Afin de devenir célèbres et riches, nous sommes forcés de nous priver de tout ce qui fait la joie de la vie humaine, nous vivons entassés dans de grandes cités, nous devenons las et énervés, nous abîmons notre santé, et, en dépit de tous nos amusements et nos plaisirs, nous arrivons à mourir d'ennui et de regret que notre vie soit tellement différente de ce qu'elle devrait être. Alors, pourquoi vivre ainsi ? Pourquoi briser sans pitié notre vie entière ?

*
* *

39. — Aucun sophisme, aucune subtilité de pensée ne prévaudront contre le fait suivant, si simple et si clair : la théorie de l'évolution, base de toute la science contemporaine, est fondée sur une loi générale, éternelle, immuable, la loi de la lutte pour l'existence et de la survivance des plus aptes ; et par conséquent, chaque

homme doit dans son intérêt propre, ou dans celui de la société dont il est membre, être l'un de ces plus aptes et faire d'eux la société, afin que ce ne soit ni lui ni son groupe qui périssent, mais d'autres moins aptes à la lutte.

*
* *

40. — Considérez-vous comme insensé d'aller tuer les Turcs ou les Allemands, — n'y allez pas; considérez-vous comme insensé de vous approprier par la force le travail des pauvres pour être vêtus à la mode, vous et vos femmes, ou pour organiser un salon qui vous ennuie mortellement, — ne le faites pas; considérez-vous comme insensé d'entasser dans des prisons, c'est-à-dire de vouer à l'oisiveté absolue et à la dépravation la plus hideuse des gens déjà corrompus par l'oisiveté et la dépravation, — ne le faites pas; trouvez-vous insensé de vivre dans l'air pestilentiel des villes, quand vous pouvez (?) vivre dans un air pur; trouvez-vous absurde d'enseigner à vos enfants, avant tout et par-dessus tout, les grammaires des langues mortes, — ne le faites pas. Ne faites pas, en un mot, ce que fait actuellement tout notre monde européen : il vit et il considère sa vie comme insensée; il n'a pas confiance dans sa raison et vit en désaccord avec elle.

*
* *

41. — Nous croyons que les sentiments éprouvés par les hommes de notre époque et de notre classe sont très importants et variés, tandis qu'en réalité ils se réduisent à trois : l'orgueil, la sensualité, la lassitude de vivre.

*
* *

42. — L'orgueil, le contentement de soi-même nous rendent semblables à des enfants.

*
* *

43. — N'accusez pas les autres de vos insuccès. Cherchez la cause de vos malheurs en vous-mêmes, et si vous n'êtes pas aveuglés par la vanité, vous la trouverez et vous apprendrez ainsi à éviter le mal. Le remède à vos malheurs est en vous-mêmes.

*
* *

44. — A la question : « Que faire ? » chacun doit se dire :

1° Ne point mentir à moi-même, si écartée que soit ma vie du vrai chemin que la raison m'ouvre.

2° Cesser de croire à ma supériorité.

3° Accomplir la loi éternelle, indubitable du travail, sans jamais rougir d'aucune besogne, et lutter contre la nature pour assurer ma vie et celle d'autrui.

*
* *

45. — Rappelle-toi ces paroles :

Celui qui fait souffrir son prochain fait du mal à soi-même. Celui qui aide autrui vient en aide à soi-même.

*
* *

46. — Tu ne veux pas qu'on te force à travailler dix heures de suite dans une usine ou dans une mine ; tu ne veux pas qu'on t'enferme dans une prison ou qu'on te

pende, parce que, par passion, par entraînement ou par ignorance, tu as commis une action illégale ; tu ne veux pas qu'on te blesse ou qu'on te tue à la guerre : ne le fais pas à autrui.

*
* *

47. — N'importe quoi qui t'arrive, accepte-le comme un bien. N'excite point de divisions parmi les hommes, mais fais la paix entre ceux qui sont en désaccord. Ne te détourne point des malheureux, mais reste auprès de ton frère en toute circonstance. N'appelle rien ta propriété à toi.

*
* *

48. — Ne mens point, car le mensonge est le chemin du vol ; ne sois pas ambitieux d'argent ni d'honneurs, car le vol en résulte. Ne sois pas querelleur, car cela est une source de blasphème, ni insolent, ni malveillant, car le blasphème en est le fruit.

*
* *

49. — Fuis le mal de toute sorte, et tout ce qui ressemble au mal. Ne te mets pas en colère, parce que la colère conduit au meurtre ; ne sois ni jaloux, ni querelleur, ni emporté, car le meurtre résulte de ces choses. Ne sois point sensuel, car la sensualité mène à la fornication.

*
* *

50. — Ne souffre point que ta parole soit fausse, ni vaine, mais qu'elle soit conséquente avec tes actes. Ne

sois point avare, ne sois point rapace, ni hypocrite, ni malicieux, ni orgueilleux. N'imagine point de mauvais projets contre ton prochain. Ne nourris point de haine contre tes semblables.

* * *

51. — Si tu ne peux pas faire à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît, du moins ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse.

* * *

52. — Les bases morales de la vie résident dans les cinq commandements de Jésus : Ne vous mettez pas en colère ; ne commettez pas l'adultère ; ne prêtez pas serment ; ne vous défendez pas par la violence ; ne faites pas la guerre.

* * *

53. — Ne disons pas qu'il y a un prolétariat dans toutes les capitales de l'Europe et que cela est nécessaire. Non, ce n'est pas nécessaire, car c'est contraire à notre esprit et à notre cœur.

* * *

54. — La situation du peuple ne pourra pas être améliorée, si les ouvriers comme les gens de la classe riche ne comprennent pas enfin que s'ils veulent réellement porter secours à leurs frères et non pas satisfaire des convoitises personnelles, ils doivent être prêts

à bouleverser leur vie, à renoncer à leurs habitudes, à perdre les avantages dont ils jouissent aujourd'hui, à soutenir une lutte acharnée avec les gouvernements, surtout avec eux-mêmes et avec leurs familles, prêts enfin à braver la persécution pour le mépris des lois.

*
* *

55. — Deux raisons démontrent aux hommes des classes riches la nécessité de changer leur vie : le souci de leur bonheur personnel, du bonheur de leurs proches, que n'assure point la voie dans laquelle ils se trouvent, et l'obligation de satisfaire à la voix de la conscience, obligation dont leur existence actuelle rend évidemment impossible l'accomplissement. Ces raisons réunies doivent pousser les gens riches à changer leur vie, de manière à assurer leur bonheur et à satisfaire leur conscience.

*
* *

56. — Pour que notre ordre social, contraire à la conscience des hommes, fît place à un ordre qui y fût conforme, il faudrait que la vieille opinion publique usée fût remplacée par une opinion plus jeune et pleine de vie. Or, pour cela, il faudrait que les hommes qui ont conscience des nouvelles exigences de la vie, les exprimassent clairement. En réalité, tous ceux qui ont conscience de ces exigences, pour une raison ou pour une autre, les passent sous silence, tandis que, par leurs actions et leurs paroles, ils soutiennent le contraire de ces exigences.

*
* *

57. — Une légende indienne raconte qu'un homme laissa tomber une perle dans la mer ; pour la retrouver, il prit un seau et se mit à puiser de l'eau et à la répandre sur le bord. Il travailla ainsi, sans répit, et, le septième jour, l'esprit marin eut peur que l'homme finît par dessécher la mer, et il lui rapporta la perle.

Si notre mal social, l'oppression de l'homme, était la mer, alors la perle que nous avons perdue — la vertu — vaudrait qu'on sacrifiât sa vie pour épuiser l'océan de ce mal. L'esprit du monde en serait effrayé et se soumettrait plus vite que l'esprit marin. Mais le mal social n'est pas une mer ; c'est une fétide fosse d'ordures, que nous-mêmes emplissons soigneusement de nos immondices. Il nous suffirait seulement de nous réveiller, de comprendre ce que nous faisons, de ne plus aimer nos immondices, pour que cette mer, qui est notre œuvre, se desséchât aussitôt : et nous posséderions alors cette perle inestimable de la vie fraternelle, humaine.

*
* *

58. — Plus les hommes croiront qu'ils peuvent être amenés malgré eux, par une force extérieure agissant d'elle-même, religion ou science, à un changement moral de leur existence, plus difficilement ce changement s'accomplira.

*
* *

59. — L'affranchissement des hommes se produira par l'affranchissement de chaque individu. Cet affranchissement d'individus isolés, phénomène autrefois très rare et qui passait inaperçu, est devenu beaucoup plus

fréquent en ces dernières années, et bien plus dangereux pour le pouvoir.

*
* *

60. — On m'a conté l'histoire d'un commissaire de police audacieux qui, arrivant dans un village où les paysans s'étaient révoltés et où des troupes étaient appelées, eut l'idée de réprimer la rébellion à la Nicolas Ier [1], par sa seule influence personnelle. Il donna l'ordre d'amener quelques charretées de roseaux et, s'étant enfermé dans une grange avec les moujiks, il les terrifia tellement par ses imprécations qu'il les obligea à se fustiger mutuellement. Cette exécution continua jusqu'au moment où un jeune nigaud refusa de se laisser faire et conseilla aux autres de résister. Alors seulement le supplice cessa et le commissaire dut s'enfuir.

Ce sont ces conseils d'un petit nigaud que les hommes ne se décident pas à suivre. Ils continuent à se fustiger eux-mêmes et déclarent que c'est là le dernier mot de la sagesse humaine.

*
* *

61. — L'histoire prouve à l'homme, d'une manière irréfutable, que le mouvement de la vie en général ne consiste pas dans la recrudescence et dans l'accroissement de la lutte des êtres, mais au contraire dans la diminution de la discorde, dans l'affaiblissement de la lutte, et que la vie ne progresse que lorsque le monde, se soumettant à la raison, passe de la discorde et de l'inimitié à la concorde et à l'union.

1. Voir l'Appendice II.

II

LA RELIGION

62. — L'homme sans religion, c'est-à-dire sans aucun rapport, de quelque espèce qu'il soit, avec l'univers, est quelque chose d'aussi impossible à concevoir qu'un homme sans cœur. Un homme peut ignorer qu'il a une religion, comme il peut ignorer qu'il a un cœur, mais, sans religion comme sans cœur, l'homme ne peut exister.

*
* *

63. — La religion ne consiste pas en une attitude de soumission vis-à-vis des divinités, — attitude naturelle aux hommes seulement à un certain moment de leur développement, — provoquée par la frayeur superstitieuse ressentie en face des forces inconnues de la nature. La religion est quelque chose de complètement indépendant de toute frayeur et du degré de culture de l'homme, quelque chose que ne peut anéantir aucun développement de la civilisation, et cela parce que le fait que l'homme se sent être une créature limitée au centre d'un univers infini, qu'il a conscience de son état de péché, c'est-à-dire du non-accomplissement de tout ce qu'il aurait pu et dû faire, s'est toujours produit et se reproduira toujours tant que l'homme sera homme.

*
* *

64. — L'idée d'un Dieu infini, de la divinité de l'âme, de l'union des actions des hommes avec Dieu, de l'unité de l'essence de l'âme, de l'idée humaine du bien et du mal moral, sont des idées élaborées dans l'infini de la pensée humaine. Ce sont des idées sans lesquelles il n'y aurait pas de vie.

*
* *

65. — L'essence de toute religion consiste en une réponse à la question : Pourquoi est-ce que je vis et dans quel rapport suis-je avec l'univers infini qui m'entoure ?

Lorsqu'il entre dans la vie, dans la vraie vie, l'homme ne peut pas ne pas se poser cette question. Elle est toujours présente à chacun, et, d'une façon ou de l'autre, chaque homme y donne toujours une réponse : c'est là l'essence de toute religion.

*
* *

66. — Il n'y a rien de plus vieux que le plaisir, et il n'est rien de plus frais et de plus nouveau que les sentiments qui jaillissent de la conscience religieuse de chaque époque. Il n'en saurait être autrement : le plaisir de l'homme a une limite établie par sa nature même, tandis que le progrès de l'humanité, qui se manifeste par l'évolution de la conscience religieuse, n'a pas de limites.

*
* *

67. — A toutes les époques, nous trouvons dans l'humanité la même pensée : l'homme est le réceptacle

de la lumière divine, et cette lumière c'est la raison, elle seule doit être l'objet de notre culte et elle seule nous procure le vrai bien.

*
* *

68. — Il n'est pas une seule religion, depuis la plus élevée jusqu'à la plus grossière, qui n'ait à sa base l'idée fondamentale du rapport dans lequel se trouve l'homme avec l'univers qui l'entoure ou avec sa cause première. Il n'est pas un rite religieux, fût-il le plus grossier du monde, ni un culte, fût-il le plus raffiné, qui n'ait à sa base cette même idée fondamentale.

*
* *

69. — Le christianisme est aujourd'hui, pour les fidèles, une révélation surnaturelle, miraculeuse, dont le *Credo* est l'expression suprême. Pour les libres-penseurs, il est une manifestation du besoin des hommes de croire au surnaturel, au phénomène historique, besoin qui a trouvé son expression définitive dans le catholicisme, l'orthodoxie, le protestantisme, et qui n'a plus pour nous aucune signification pratique.

La véritable portée de la doctrine est cachée aux croyants par l'Église, et aux libres-penseurs par la science.

*
* *

70. — Toutes les religions, *excepté la religion de l'Église chrétienne,* demandent à ceux qui les professent, en dehors des cérémonies, de pratiquer certaines


UNIVERSITY OF CALIFORNIA

bonnes actions et de s'abstenir de mauvaises. Le judaïsme prescrit la circoncision, l'observance du sabbat, les aumônes, l'année jubilaire, etc. Le mahométisme prescrit la circoncision, la prière cinq fois par jour, le décime des pauvres, etc. Il en est de même pour toutes les autres religions. Que ces prescriptions soient bonnes ou mauvaises, ce sont des prescriptions qui exigent des actes. Seul, le pseudo-christianisme ne prescrit rien. Il n'y a rien qu'un chrétien doive observer obligatoirement, si l'on ne compte pas les carêmes et les prières que d'ailleurs l'Eglise elle-même reconnaît non obligatoires. Tout ce qu'il faut pour le pseudo-chrétien, c'est le *sacrement.* Mais le sacrement n'est pas accompli par le croyant ; d'autres le lui administrent. Le pseudo-chrétien n'est obligé de rien faire ni de s'abstenir de rien pour son salut. L'Église se charge de le baptiser, de l'oindre, de le faire communier, de lui donner l'extrême-onction, de le confesser, même quand il a perdu connaissance, de prier pour lui, — et le voilà sauvé. L'Église chrétienne, depuis Constantin, n'a prescrit aucune activité à ses membres. Elle n'a jamais exigé aucune abstention. L'Eglise chrétienne a reconnu et sanctionné l'esclavage, les tribunaux, tous les pouvoirs existants, ainsi que les exécutions et les guerres.

L'Église, reconnaissant *en paroles* la doctrine de Jésus, la renie en fait dans la vie.

*
* *

71. — Dans la doctrine de la rédemption, il y a deux thèses principales sur lesquelles tout repose : 1° la vie normale de l'homme est une vie de béatitude, mais notre vie terrestre est misérable et ne peut être amélio-

rée par nos propres efforts; 2° notre salut se trouve dans la foi qui nous permettra d'échapper à cette vie mauvaise.

Ces deux thèses sont devenues la base de la conception religieuse des croyants et des sceptiques de nos sociétés pseudo-chrétiennes. La seconde thèse a donné naissance à l'Église et à son organisation; la première se rencontre à l'origine de l'opinion généralement reçue et de nos théories politiques et philosophiques. Toutes les théories politiques et philosophiques qui cherchent à justifier l'ordre existant, même l'hégélianisme et ses rejetons se trouvent en germe dans cette thèse; le pessimisme, qui demande à la vie ce qu'elle ne peut donner et qui la renie à cause de cela, y a également sa source. Le matérialisme, avec ses surprenantes affirmations enthousiastes que l'homme est un processus naturel et rien de plus, est un enfant légitime de cette doctrine qui enseigne que la vie d'ici-bas est une vie déchue. Le spiritualisme, avec ses savants adhérents, est la meilleure preuve que le point de vue philosophique et scientifique n'est pas indépendant, mais qu'il est basé sur la doctrine religieuse de la béatitude éternelle qui serait le partage naturel de l'homme.

Cette fausse manière de comprendre la vie a déplorablement influé sur toute l'activité raisonnable de l'homme. Le dogme de la déchéance et de la rédemption lui masqua la région la plus importante et la plus légitime de son activité et raya de la sphère de toutes ses connaissances la notion de ce que l'homme doit faire pour être meilleur et plus heureux.

*
*

72. — Ce que répètent avec tant d'assurance et de solennité, de siècle en siècle, les archidiacres, les évêques, les archevêques, les saints-synodes et les papes, n'est qu'un perfide mensonge. Ils calomnient le Christ dans le but de s'assurer les richesses dont ils ont besoin pour mener une vie agréable au détriment des autres. Leur fausseté est devenue tellement évidente aujourd'hui que leur unique moyen de se maintenir est d'intimider le public par leur assurance et leur désinvolture.

*
* *

73. — A quoi bon le clergé qui ne croit plus depuis longtemps en ce qu'il prêche?

*
* *

74. — La superstition religieuse est encouragée par la création, avec l'argent pris au peuple, de temples, de processions, de monuments, de fêtes; par l'encens qui enivre, et surtout par l'entretien du clergé dont la mission est d'abrutir les hommes et de les maintenir constamment dans cet état, à l'aide de l'enseignement, de la solennité des cérémonies, des sermons, et de son intervention dans la vie privée à la naissance, au mariage, à la mort.

*
* *

75. — L'enseignement de Jésus est défiguré, transformé en une suite de grossiers sortilèges : bains, onctions, incantation, déglutition de morceaux de pain, si bien qu'il ne reste plus rien de cet enseignement. Et si

quelqu'un s'avise de rappeler que toute cette sorcellerie, toutes ces prières, toutes ces messes, toutes ces icones, n'ont aucun rapport avec l'enseignement de Jésus, que celui-ci commande seulement aux hommes de s'aimer les uns les autres, de ne pas rendre le mal pour le mal, de ne pas juger, de ne pas tuer leurs semblables, tous ceux qui profitent du mensonge éclatent en protestations indignées et avec une audace incroyable, proclament publiquement dans leurs églises, impriment dans leurs livres, leurs journaux, leurs catéchismes, que Jésus n'a jamais défendu le jurement (serment), qu'il n'a jamais défendu le meurtre (exécutions capitales, guerres), et que la doctrine de la non-résistance au mal est une invention, une ruse satanique des ennemis de Jésus.

*
* *

76. — On construit des temples pour glorifier Jésus : « Doux Jésus, gloire des apôtres et des martyrs! Jésus le Pur, Chasteté des vierges, sauve-moi ! Jésus Éternel, salut des pécheurs, à toi j'ai recours ! Jésus le Résigné, Fils de Dieu, aie pitié de moi ! Jésus le Bienheureux, puissance des rois, joie des moines, accorde-moi les douceurs du paradis ! » — Personne ne songe un instant que ce même Jésus dont on répète tant de fois le nom, dont on chante les louanges en termes extravagants, que ce même Jésus a justement défendu ces temples, cette phraséologie inepte et cette sorcellerie blasphématoire pratiquée sur le pain et le vin par le pasteur d'ouailles ; que, bien plus, il a défendu de la façon la plus formelle aux hommes d'appeler les autres des pasteurs ; défendu les prières dans les temples, rdonnant à chacun de prier dans la solitude ; défendu

les temples eux-mêmes, en disant qu'il était venu pour les détruire, et qu'il fallait prier, non pas dans les temples, mais dans l'âme et dans la vérité ; qu'il a défendu surtout, non pas seulement de juger les hommes, de les emprisonner, de les martyriser, de les dégrader, de leur infliger toutes sortes de supplices, mais encore toutes violences, en disant qu'il était venu pour libérer tous les prisonniers ! Personne ne songe que la croix dorée avec ses médaillons émaillés, apportée par le prêtre et baisée par les fidèles, n'est autre chose que la reproduction de la potence sur laquelle Jésus fut supplicié, précisément parce qu'il avait défendu ces mêmes actes qui se commettent en son nom ! Personne ne songe que les prêtres, croyant manger la chair et boire le sang de Jésus, sous l'aspect du pain et du vin, non seulement induisent en erreur les humbles avec qui Jésus s'est identifié, mais encore qu'ils leur font perdre le plus grand bien et les jettent dans les plus cruelles souffrances en leur cachant la révélation de la félicité qu'il leur avait apportée !

*
* *

77. — Je considère tous les sacrements comme des sortilèges vils et grossiers, inconciliables avec l'idée de Dieu et l'enseignement de Jésus, et, de plus, comme des transgressions des préceptes formels de l'Évangile. Dans le baptême des nouveau-nés, je vois la corruption du sens même que peut avoir le baptême pour des adultes qui embrassent consciemment le christianisme. Dans le sacrement de mariage administré à deux êtres qui se sont à l'avance volontairement unis, dans l'admission de cas de divorce (?!) et dans la consécration donnée au

second mariage de personnes divorcées, je vois des contradictions formelles à l'esprit comme à la lettre de l'enseignement évangélique.

*
* *

78. — Dans le pardon périodique des péchés, acheté par la confession, je vois une dangereuse illusion, qui ne peut qu'encourager l'immoralité et faire disparaître toute hésitation devant la faute. Dans l'extrême-onction et le sacre des souverains, dans le culte des icones et des reliques, dans toutes les cérémonies, prières et incantations fixées par le rituel, je vois des pratiques de grossière sorcellerie. Dans la communion, je vois une divinisation de la chair contraire à la doctrine chrétienne. Dans la canonisation je vois le premier acte d'une série d'impostures et de plus une transgression de l'enseignement de Jésus qui a défendu à qui que ce fût de se faire appeler maître ou docteur.

*
* *

79. — On commet un sacrilège, et le plus horrible, le plus révoltant des sacrilèges, en se servant de tous les moyens dont on dispose pour tromper et hypnotiser les gens, en profitant de la simplicité des enfants et des hommes du peuple pour leur persuader que, si l'on rompt un morceau de pain d'une certaine façon, en prononçant certaines paroles et qu'on le mette ensuite dans du vin, la nature divine se communique à ce morceau de pain; que le prêtre, suivant qu'il l'élève au nom d'un vivant ou d'un mort, assure à celui-là la santé, à celui-ci une amélioration de son sort dans l'autre monde, enfin

que quiconque mange le morceau de pain reçoit dans son corps Dieu lui-même.

*
* *

80. — Au lieu de guider le monde, dans sa vie, l'Église, par complaisance pour le monde, explique à sa manière la doctrine métaphysique de Jésus, de façon qu'il n'en découle aucune obligation pour la vie, et par conséquent nulle nécessité pour les hommes de vivre mieux qu'ils ne vivent. L'Église capitule devant le monde, elle se met à sa remorque.

*
* *

81. — Tout le monde base sa vie sur des principes qui non seulement n'ont rien de commun avec la religion, mais qui, le plus souvent, lui sont complètement opposés. L'enseignement de la religion n'a aucune influence sur la vie. Il ne règle aucunement nos rapports avec les autres hommes, et dans notre propre existence, jamais il ne nous arrive de le consulter. Si l'on se trouve en contact avec lui, c'est comme avec un phénomène tout extérieur, qui n'est point lié à la vie.

*
* *

82. — Par sa manière de vivre, par ses actions, il est impossible de savoir si un homme est un croyant ou un athée.

*
* *

83. — Un jour, je lisais avec un rabbin juif le chapitre V de Mathieu, en hébreu. Presque à chaque verset

le rabbin disait : « Ceci se trouve dans la Bible, ceci dans le Talmud », et il m'indiquait dans la Bible et dans le Talmud des sentences ressemblant de très près aux propositions du sermon sur la montagne. Quand nous arrivâmes au verset : « Ne résistez pas au méchant », il ne dit pas : « Ceci se trouve dans le Talmud », mais me demanda en souriant : « Et les chrétiens observent-ils ce commandement ? Présentent-ils la joue ? » Je n'avais rien à répondre, d'autant plus qu'à ce moment-là les chrétiens, loin de présenter la joue, battaient les juifs sur les deux joues.

Alors, lui demandai-je, il n'y a rien de semblable dans la Bible ou dans le Talmud ?

« Non, me répondit-il, rien de semblable, mais vous, pourquoi ne me dites-vous pas si les chrétiens observent cette loi ? » Cette question était une manière de me dire que la présence d'un commandement dans la loi chrétienne, que non seulement personne n'observe, mais encore qui est reconnu par les chrétiens eux-mêmes comme impraticable, est l'aveu de la sottise et de la nullité de ce commandement.

Je n'eus rien à répondre au rabbin.

*
* *

84. — Je crois que c'est Max Müller qui raconte la surprise d'un Indien converti au christianisme dont il s'était assimilé l'essence et qui, venu en Europe, y a vu comment vivaient les chrétiens. Il est resté stupéfait devant la réalité, si complètement opposée à ce qu'il croyait trouver chez les peuples chrétiens.

*
* *

85. — Pour soumettre au christianisme les sauvages du monde non chrétien — tous les Zoulous, les Mandchoux, les Chinois, que beaucoup considèrent comme des sauvages, et les sauvages qui vivent au milieu de nous, il n'y a qu'*un seul moyen* : la diffusion au milieu de ces peuples des mœurs véritablement chrétiennes qui ne peuvent être propagées que par l'exemple. Or, pour que le christianisme s'impose à ceux qui lui sont restés rebelles, les hommes de notre époque font juste le contraire de ce qu'il faudrait.

*
* *

86. — Ce que les églises font des hommes est terrible, mais, si l'on examine bien leur situation, on reconnaît qu'elles ne peuvent agir autrement. Il y a un dilemme posé devant les églises : le Sermon sur la montagne ou le symbole de Nicée. L'un exclut l'autre. Si l'homme croit sincèrement au sermon de la montagne, le symbole de Nicée perd fatalement pour lui tout sens et toute valeur, et, avec le symbole de Nicée, l'Église et ses représentants. Et s'il croit au symbole de Nicée, c'est-à-dire à l'Église, c'est-à-dire à ceux qui s'intitulent ses représentants, le sermon sur la montagne devient pour lui inutile. C'est pourquoi les églises ne peuvent pas ne pas faire tous les efforts imaginables pour obscurcir le sens du sermon sur la montagne et attirer les hommes à elles.

*
* *

87. — Certains hommes, en commençant par Kant, Strauss, Spencer, Renan, sans comprendre le sens des paroles de Jésus, sans comprendre pourquoi elles ont été

dites, ne comprenant même pas la question à laquelle elles servent de réponse, ne se donnant pas la peine d'en pénétrer le sens, nient simplement, lorsqu'ils sont mal disposés, que la doctrine ait un sens raisonnable. Et, lorsqu'ils daignent être bienveillants, ils la corrigent du haut de leur sagesse, en supposant que Jésus voulait dire précisément ce qu'ils pensent, mais qu'il n'a pas su le faire. Ils traitent la doctrine comme les présomptueux les paroles d'interlocuteurs qu'ils considèrent comme inférieurs, disant : « Mais en réalité vous avez voulu dire ceci et cela ».

*
* *

88. — Pour comprendre la doctrine de Jésus, il faut, avant tout, revenir à soi, réfléchir sobrement, il faut qu'il se fasse en nous cette μετάνοια dont parle le précurseur de Jésus — Jean-Baptiste — quand il s'adressait à des hommes au jugement brouillé, comme est le nôtre. Il disait : « Avant tout, repentez-vous, c'est-à-dire revenez à vous, sans quoi vous périrez tous ». Et Jésus également commence son enseignement en disant : » Revenez à vous, repentez-vous, sans quoi vous périrez-tous ».

*
* *

89. — Un jour, Jésus rencontra à Jérusalem, près d'une maison de bains, un malade qui restait sans rien faire et qui attendait sa guérison d'un miracle. Jésus lui dit : « N'attends pas ta guérison d'un miracle, mais continue à vivre dans la mesure de tes forces ».

*
* *

90. — On dit souvent que si le christianisme primitif était une vérité, il aurait dû être accepté par tous les hommes dès son apparition et changer à ce moment même les conditions de la vie en l'améliorant. C'est comme si l'on disait que la graine, du moment qu'elle peut germer, doit donner à la fois la tige, la fleur et le fruit.

*
* *

91. — Jésus enseigne aux hommes de croire à la lumière, tant que la lumière est en eux. Il leur enseigne d'élever au-dessus de tout cette lumière de la raison, de vivre en se guidant sur elle et de ne pas faire ce qu'eux-mêmes regardent comme contraire à la raison.

La doctrine de Jésus est la lumière. La lumière luit et les ténèbres ne peuvent pas l'envelopper. On ne peut pas lutter contre elle, il est impossible de ne pas l'accepter. Il faut bien se rendre à la doctrine de Jésus qui enveloppe toutes les erreurs dans lesquelles vivent les hommes et sans entrer en collision avec ces erreurs, les pénètre toutes, comme l'éther dont parlent les physiciens enveloppe le monde.

*
* *

92. — Le « royaume » qu'annonçait Jésus est celui annoncé par Jean. Il consiste en ce que tous les hommes, si pauvres qu'ils soient, puissent être heureux. Ce « royaume de Dieu » ne se trouve pas dans le monde extérieur, mais dans l'âme de l'homme. Les Pharisiens sont venus à Jean et l'ont entendu, mais ils ne l'ont

pas compris, parce qu'ils ne concevaient Dieu que sous la forme d'un être extérieur. C'est ce Dieu de leur imagination qu'ils annonçaient. Jean, au contraire, a annoncé le véritable royaume de Dieu, qui réside dans le cœur de l'homme; et ainsi il a fait plus que tous les autres.

*
* *

93. — Pour comprendre ce que veut dire : « sauver sa vie » selon la doctrine de Jésus, il faudrait auparavant comprendre ce qu'ont dit tous les prophètes, Salomon, Bouddha, tous les sages du monde, sur la vie personnelle de l'homme. On peut, selon l'expression de Pascal, ne pas penser à cela, et porter devant soi un écran qui nous cache l'abîme de la mort vers laquelle nous marchons tous; mais il suffit de réfléchir à l'isolement de cette vie personnelle de l'homme, pour se convaincre que cette vie, en tant qu'elle est personnelle, non seulement n'a pas le moindre sens pour chacun séparément, mais encore qu'elle est une cruelle raillerie pour le cœur et la raison.

*
* *

94. — Je nie une trinité incompréhensible et la fable, absurde en notre temps, de la chute du premier homme; je nie l'histoire sacrilège d'un Dieu né d'une Vierge pour racheter la race humaine; je nie tout cela. Mais Dieu-esprit, Dieu-amour, Dieu unique principe de toutes choses, je ne le nie pas. Bien plus, je ne reconnais qu'en lui l'existence réelle et je vois le sens de la vie dans l'accomplissement de sa volonté.

*
* *

95. — Le terme *Révélation*, dépouillé de sa valeur mystique, est juste, car ce ne sont point les études et les efforts de tel ou tel homme ou de plusieurs hommes qui font acquérir *la connaissance;* bien au contraire, dans l'acquisition qu'ils en font le rôle des hommes consiste seulement à recevoir la manifestation de l'intelligence infinie qui, peu à peu, se dévoile à eux. Cette manifestation est ce qu'on appelle dans la langue théologique *la Révélation*.

*
* *

96. — Si l'on ne sépare pas la conception d'une autre vie de l'idée du « Jugement dernier », d'un enfer peuplé de démons où des damnés souffrent des tourments éternels et d'un paradis où les élus goûtent une perpétuelle félicité, je ne crois pas à cette vie de l'au-delà. Mais je crois à la vie éternelle et je crois que l'homme est récompensé selon ses actes ici et partout, maintenant et toujours.

*
* *

97. — L'Église russe, malgré le vernis superficiel de modernité et de raffinement du caractère sacré que ses membres commencent aujourd'hui à introduire dans leurs ouvrages, revues religieuses et sermons, n'a pour but que de tenir le peuple dans une idolâtrie sauvage et grossière, et de répandre la superstition et l'ignorance en obscurcissant l'intelligence de la doctrine évangélique, qui existe chez le peuple à côté de la superstition.

*
* *

98. — Je me souviens d'avoir assisté un jour, dans la librairie du couvent Optine, au choix que faisait un

vieux moujik illettré de livres religieux pour son fils. Un moine lui recommandait l'histoire des reliques, des fêtes, des apparitions d'images, le livre des psaumes, etc. Je demandai au vieux s'il avait un évangile. — Non. — Donnez-lui donc un évangile en russe, dis-je au moine. — Ça ne leur va pas, me répondit-il.

Voilà en quelques mots toute l'action de l'Église russe.

Mais cela se passe ainsi seulement dans la barbare Russie, objectera un lecteur européen ou américain. Et cette opinion sera juste, mais seulement autant qu'elle n'aura en vue qu'un gouvernement qui aide l'Église à accomplir en Russie sa mission démoralisatrice et abrutissante.

*
* *

99. — J'ai renié l'Église qui se dit orthodoxe. Mais je n'ai pas renié l'*Église* parce que je m'étais révolté contre le Seigneur. Je l'ai reniée, au contraire, parce que j'ai voulu, de toutes les forces de mon âme, servir Dieu. Ayant conçu certains doutes sur la vérité de l'Église, j'ai cru devoir consacrer plusieurs années à l'étude théorique et pratique de son enseignement, avant de la renier et de rompre avec un peuple auquel me liait un indicible amour. D'une part, je me suis efforcé de lire tout ce qui se rapporte à cet enseignement, je me suis attaché à l'étude et à l'examen critique de la théologie dogmatique; d'autre part, je me suis scrupuleusement conformé, pendant plus d'un an, à toutes les prescriptions de l'Église, observant tous les jeûnes, assistant à tous les offices. Et je me suis convaincu que l'enseignement de l'Église est, théoriquement, un mensonge astucieux et nuisible, pratiquement, un composé de supers-

titions grossières et de sorcellerie, sous lequel disparaît absolument le sens de la doctrine chrétienne. C'est alors que j'ai renié réellement l'Église.

*
* *

100. — Ce sont les hommes eux-mêmes, indépendamment de l'Église, qui abolirent l'esclavage justifié par l'Église, le pouvoir des empereurs et des papes sanctifié par l'Église, et qui procèdent maintenant, indépendamment de l'Église, à l'abolition de la propriété et de l'État.

*
* *

101. — Je crois en Dieu, qui est pour moi l'Esprit, l'Amour, le Principe de toutes choses. Je crois qu'il est en moi comme je suis en lui. Je crois que la volonté de Dieu n'a jamais été plus clairement, plus nettement exprimée que dans la doctrine de l'homme nommé Jésus ; mais on ne peut considérer Jésus comme Dieu et lui adresser les prières, sans commettre le plus grand des sacrilèges. Je crois que le vrai bonheur de l'homme consiste dans l'amour de ses semblables. Je crois que l'accroissement de l'amour contribuera, plus que toute autre force, à fonder sur la terre le royaume de Dieu, c'est-à-dire à remplacer une organisation de la vie où la division, le mensonge, la violence sont tout-puissants, par un ordre nouveau où règneront la concorde, la vérité, la fraternité. Je crois que pour progresser dans l'amour nous n'avons qu'un moyen : la prière. Non pas la prière publique, dans les temples, mais la prière solitaire, qui consiste à rétablir, à raffermir en nous la conscience du sens de notre vie.

III

LE POUVOIR

102. — Le rapport entre les hommes qui donnent des ordres et ceux qui les reçoivent forme l'essence de cette idée que nous appelons *le pouvoir*.

*
* *

103. — Sans l'exaltation de soi-même et l'humiliation d'autrui, sans l'hypocrisie et la fourberie, sans les prisons, les forteresses, les exécutions, les assassinats, aucun pouvoir ne peut naître ni se maintenir.

*
* *

104. — L'intimidation, la corruption, l'hypnotisation font des soldats; les soldats donnent le pouvoir; le pouvoir donne l'argent, avec lequel on achète les fonctionnaires et on recrute les soldats.

*
* *

105. — Chaque pas en avant de l'humanité, au lieu d'être encouragé, est entravé par les gouvernements. C'est ce qui arrive pour la suppression des peines cor-

porelles, de la torture, de l'esclavage économique et social, etc. Non seulement les gouvernements n'aident pas, mais ils s'opposent à tout mouvement qui aboutirait à de nouvelles formes de vie.

*
* *

106. — Les hommes qui sont au pouvoir ne cherchent plus à démontrer que ce qu'ils considèrent comme un mal l'est réellement. Ce qu'ils considèrent comme mal, c'est ce qui ne leur plaît pas. Et les hommes soumis au pouvoir acceptent cette définition, non pas parce qu'ils la croient juste, mais parce qu'ils ne peuvent faire autrement. Ce n'est pas parce que c'est un bien nécessaire et utile aux hommes, et que le contraire serait un mal, mais c'est parce que ceux qui ont le pouvoir le veulent ainsi, que Nice est annexée à la France, l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne, la Bohême à l'Autriche, que la Pologne a été démembrée, que l'Irlande et les Indes sont soumises à l'Angleterre, qu'on fait la guerre à la Chine, qu'on tue les Africains, que les Américains chassent les Chinois, que les Russes oppriment les Juifs, que les propriétaires ruraux accaparent la terre qu'ils ne cultivent pas, et les capitalistes le produit du travail des autres.

On arrive à ce fait que les uns commettent des violences, non plus au nom de la résistance au mal, mais au nom de leur intérêt ou de leur caprice, et que d'autres subissent la violence, non parce qu'ils voient en elle un moyen de les défendre contre le mal, mais parce qu'ils ne peuvent l'éviter.

*
* *

107. — Le gouvernement russe, comme tous les gouvernements, prétend que si son pouvoir n'existait pas, les méchants violenteraient les bons. Cette affirmation est comique. Le gouvernement russe opprime ses sujets depuis des siècles ; il opprime les Polonais, les Juifs, les Allemands des provinces baltiques, les Petits-Russiens, les moujiks, tout le monde. Voilà que tout à coup il devient le défenseur des opprimés contre les oppresseurs, de ces mêmes opprimés qu'il opprime lui-même !

*
* *

108. — Ceux qui croient possible de s'affranchir par la violence ou même d'améliorer seulement cette situation en renversant un gouvernement pour le remplacer par un autre à qui l'oppression ne sera plus nécessaire sont dans l'erreur et leurs efforts en ce sens, loin d'améliorer la situation, ne font que l'aggraver. Leurs tentatives fournissent au gouvernement un prétexte pour augmenter son pouvoir et son despotisme.

En admettant même que, par suite de circonstances particulièrement défavorables au gouvernement, il fût renversé par la force, comme cela a eu lieu en France en 1870, et que le pouvoir passât en d'autres mains, ce pouvoir ne pourrait être moins oppresseur, car, ayant à se défendre contre tous ses ennemis dépossédés et exaspérés, il serait obligé d'être encore plus despotique et plus cruel que l'ancien : on le constate pendant toutes les périodes révolutionnaires.

*
* *

109. — Les examens qu'il faut passer, en Chine, pour obtenir le mandarinat ne garantissent pas, nous en

avons la preuve, que le pouvoir sera confié aux hommes les meilleurs et les plus raisonnables. En Europe, l'hérédité, les conditions requises pour l'avancement des fonctionnaires, les élections, ne nous offrent pas plus de sécurité. Et il arrive en effet qu'au pouvoir parviennent toujours les hommes les moins consciencieux et les plus dépourvus de moralité.

*
* *

110. — Beaucoup de nations ont reçu des constitutions imaginées pour faire croire aux hommes que leur volonté propre décide des lois de leur pays: Mais tout le monde sait que dans tous les États, qu'ils soient gouvernés par un despote ou qu'ils se prétendent libres comme l'Angleterre, la France, l'Amérique, la loi n'émane pas de la volonté nationale, mais du bon plaisir des hommes au pouvoir et que, partout et toujours, elle est ce qu'elle doit être pour servir les intérêts des gouvernants, quel que soit leur nombre. De même partout et toujours, on emploie pour faire exécuter la loi les moyens dont les hommes ont coutume de se servir pour imposer leur volonté : coups, emprisonnement, meurtre.

*
* *

111. — Tous les gouvernements ont toujours été et seront toujours chargés de dettes. Ils ne peuvent faire autrement. Ils sont obligés, dans tous les cas, de se conformer à ce proverbe d'un homme d'État russe du XVIIIe siècle : « Il faut tondre la toison du moujik et ne pas lui laisser le temps de repousser ». Tous les gouver-

nements se trouvent plongés dans le déficit le plus complet, et ce déficit s'accroît annuellement dans d'effrayantes proportions. De même, les budgets augmentent en raison directe des déficits. La nécessité absolue d'entrer en lutte avec les opprimés et de distribuer des cadeaux en espèces aux serviteurs de la « violence » accroît l'impôt foncier. Et si le salaire n'augmente pas en proportion, ce n'est pas faute de numéraire, mais bien parce qu'il existe des contributions forcées, fiscales et foncières, ayant pour but d'ôter aux individus tout leur superflu, et de les forcer ainsi à vendre leur travail, l'exploitation de ce travail étant le but de la contribution.

*
* *

112. — En Russie on prend à la nation le tiers de son revenu, mais on n'emploie à l'instruction publique, le plus important de tous les besoins, que 1/50 du produit total de l'impôt; encore l'instruction que l'on donne au peuple est-elle absurde et beaucoup plus nuisible que féconde en bons résultats. Les 49/50 du revenu de l'Etat servent, pour le mal du pays, aux armements militaires, à la construction de forts, de prisons, à l'entretien du clergé, de la cour, des officiers et des fonctionnaires, c'est-à-dire au bien-être de tous ceux qui ont pour mission d'opérer ou de garantir la perception de ces formidables sommes d'argent.

Il en est de même dans tous les pays, sans excepter ceux qui sont organisés en républiques démocratiques. Partout les gouvernements prennent au peuple tout ce qu'il peut donner, sans mesurer leurs exigences aux besoins de la société. Ils n'ont pas reçu, pour cette œuvre

de spoliation, le consentement des nations qu'ils oppriment. Car jamais le vote du parlement ne saurait être pris pour l'expression de la volonté du peuple.

*
* *

113. — Quel que soit le parti qui triomphe, il lui faut, pour instituer un nouvel ordre de choses et conserver le pouvoir, employer non seulement tous les moyens de violence connus, mais en inventer de nouveaux. Les opprimés ne seront plus les mêmes ; l'oppression prendra des formes nouvelles, mais, loin de disparaître, elle deviendra plus cruelle parce que la lutte aura augmenté la haine entre les hommes.

*
* *

114. — Il est plus facile de faire des lois que de gouverner.

*
* *

115. — L'idée d'une loi raisonnable en elle-même et obligatoire pour chacun, non par la force extérieure mais par la conscience individuelle, est à tel point incomprise dans notre société, que l'existence, chez les Hébreux, d'une loi qui réglait toute la vie, d'une loi qui n'était pas obligatoire, puisqu'elle s'appuyait non sur la force mais sur la conscience de chacun, est considérée comme un attribut exceptionnel du peuple hébreu.

*
* *

116. — Demandez aux hommes de notre époque, croyants ou sceptiques, quelle est la doctrine qu'ils

suivent dans la vie. Ils seront obligés de convenir qu'ils ne suivent qu'une doctrine : celle qui résulte des lois rédigées par les employés affectés à ce travail ou par les assemblées législatives, et mises en vigueur par la police. — C'est l'unique doctrine reconnue par nous autres Européens. — Ils savent que cette doctrine ne vient pas d'en haut, ni des prophètes, ni des sages; ils blâment constamment les règlements rédigés par ces employés ou ces assemblées législatives, mais ils les reconnaissent tout de même et se soumettent à la police chargée de les mettre en vigueur; ils s'y soumettent sans murmure et cèdent aux exigences les plus terribles. Ces employés ou ces assemblées statuent que tout jeune homme doit être prêt à saisir les armes, à mourir lui-même et à tuer les autres, et tous les pères et les mères qui ont des fils adultes obéissent à cette loi, rédigée la veille par un employé mercenaire et révocable le lendemain.

*
* *

117. — Les hommes du pouvoir et de la science, arrivés au but qu'ils se sont fixé, en reconnaissent souvent la vanité et retournent à la situation dont ils sont sortis. Charles-Quint, Ivan le Terrible, Alexandre Ier, ayant reconnu la vanité et la cruauté du pouvoir, l'ont abandonné parce qu'ils se sont sentis incapables de jouir plus longtemps de la violence.

Mais ce n'est pas seulement les Charles-Quint et les Alexandre Ier qui sont arrivés à ce dégoût du pouvoir, tout homme ayant conquis la puissance qu'il ambitionnait, tout ministre, général, millionnaire, même chef de bureau qui a convoité sa place pendant dix ans, tout

moujik enrichi éprouve la même désillusion et en devient meilleur.

*
* *

118. — La vie des peuples ne se confine pas dans la vie de quelques individus, car le lien qui rattache ces quelques hommes aux peuples ne peut pas être découvert. La théorie qui prétend prouver que ce lien est fondé sur la transmission de l'ensemble des volontés de la masse à quelques personnages historiques est une hypothèse que les faits de l'histoire ne confirment pas. L'acte de la transmission des volontés du peuple ne peut pas être vérifié.

*
* *

119. — Tant qu'on écrira l'histoire des personnages marquants, qu'ils s'appellent César, Alexandre, Luther ou Voltaire, et non l'histoire de tous, de tous les hommes qui ont pris part à l'événement, sans en excepter un seul, il sera impossible de ne pas attribuer à ces personnages la force qui oblige les autres hommes à diriger leur activité vers un but commun. Les historiens ne conçoivent cette force que sous une forme unique : le pouvoir!

*
* *

120. — L'histoire de la civilisation nous révèle les conditions d'existence et les pensées d'un écrivain ou d'un réformateur. Elle nous apprend que Luther avait un caractère emporté, que Rousseau était méfiant, mais elle ne nous explique pas pourquoi après la Réforme les

hommes se sont entr'égorgés, ni pour quelle raison les Français, pendant la grande Révolution, s'envoyaient réciproquement à la guillotine. Les historiens nous donnent la biographie des monarques ou des écrivains, jamais l'histoire de la vie des peuples.

*
* *

121. — Si jadis on avait dit à l'homme que sans l'État il serait en butte aux attaques des malfaiteurs, des ennemis intérieurs ou extérieurs, qu'il aurait à se défendre seul contre tous, que sa vie serait menacée, que, par suite, il était avantageux pour lui de se soumettre à quelques privations pour éviter ces malheurs, l'homme aurait pu y croire puisque le sacrifice qu'il faisait à l'État lui donnait l'espoir d'une vie tranquille dans un ordre de choses qui ne pouvait pas disparaître. Mais aujourd'hui que ses sacrifices ont décuplé et que les avantages qu'il pouvait en espérer ont disparu, il est naturel que l'homme se demande si sa soumission à l'État n'est pas absolument inutile.

*
* *

122. — Il est certain qu'il est difficile à un homme de notre époque de ne pas participer de quelque façon à la violence des gouvernements. Tout homme n'a pas la force de refuser le service militaire, mais tout homme peut ne pas choisir les carrières de l'armée, de la police, de la magistrature ou des finances, et peut préférer à un emploi public grassement rétribué un métier indépendant et moins rémunérateur. Tout homme ne peut pas faire abandon du capital qu'il possède et renoncer aux droits de propriété que la violence lui assure sur certains

objets, mais tout homme peut diminuer ses besoins et s'accorder de moins en moins les jouissances qui excitent l'envie des autres hommes.

*
* *

123. — Si la plupart des hommes préfèrent la soumission, ce n'est point après mûres réflexions sur le bien ou le mal qui peut en résulter, mais c'est parce qu'ils sont, pour ainsi dire, hypnotisés. En obéissant, les hommes se soumettent simplement aux ordres qu'on leur donne, sans réfléchir et sans faire un effort de volonté. Pour ne pas obéir, il faut réfléchir avec indépendance, et c'est un effort dont tout le monde n'est pas capable. Mais, si l'on mettait de côté la signification morale de la soumission ou de la rébellion, et qu'on en pesât seulement les avantages matériels, on verrait que la rébellion est, en général, plus profitable que la soumission.

*
* *

124. — Avec les abus grandissants des gouvernements et leur antagonisme, on est arrivé à réclamer des sujets non seulement des sacrifices matériels, mais même des sacrifices moraux. Chacun se demande : Puis-je obéir ? Au nom de qui dois-je faire des sacrifices? — Ces sacrifices se demandent au nom de l'État. Au nom de l'État on demande de sacrifier tout ce qui peut être cher à un homme : le bonheur, la famille, la sécurité, la dignité humaine. — Mais qu'est donc cet Etat qui réclame des sacrifices si épouvantables? En quoi nous est-il nécessaire ?

*
* *

125. — De deux choses l'une : les hommes sont ou ne sont pas des êtres raisonnables. S'ils ne sont pas raisonnables, il n'y a pas lieu d'établir entre eux de différences sous le rapport de la raison, tout se réglera par la violence sans qu'il y ait aucun motif d'attribuer aux uns plutôt qu'aux autres le droit exclusif d'user de la violence. Et c'est la condamnation des gouvernements. Si les hommes sont raisonnables, leurs rapports doivent être fondés sur la raison et non sur la violence de ceux d'entre eux qui se sont, par rencontre, emparés du pouvoir. Et c'est encore la condamnation des gouvernements.

*
* *

126. — Quelle utilité de nourrir, d'entretenir les rois, empereurs, présidents, membres de toutes sortes de chambres et de ministères, si de toutes leurs réunions et de tous leurs discours rien ne résulte? Ne vaut-il pas mieux, comme a dit un plaisant, faire une reine en caoutchouc?

*
* *

127. — Nous n'avons qu'un moyen de renverser les gouvernements, c'est de dénoncer aux hommes le mensonge officiel. Il faut leur faire comprendre que dans le monde chrétien les peuples n'ont aucun besoin de se mettre en garde les uns contre les autres, que les haines entre peuples sont provoquées par les gouvernements eux-mêmes et par eux seulement, que les armées sont utiles aux quelques hommes qui gouvernent, mais qu'elles sont inutiles ou même funestes aux peuples, dont elles facilitent l'asservissement.

*
* *

128. — Il a suffi que le sophisme qui justifiait le servage disparût, et l'opinion publique a changé à cet égard. Il suffira que disparaisse le sophisme qui justifie le pouvoir et l'argent, et l'opinion publique changera sur ce qui est louable et ce qui est honteux, et la vie elle-même changera.

L'anéantissement du sophisme qui justifie le pouvoir et l'argent et le changement de l'opinion publique à cet égard marchent déjà grand train. Il suffit de regarder avec attention pour voir nettement que ce changement s'opère.

*
* *

129. — Dans le conte *Le nouvel habit royal*, Anderson présente un roi très amateur de vêtements nouveaux et à qui des tailleurs ont promis un habit extraordinaire, un habit dont l'étoffe a cette propriété particulière de rester invisible à quiconque n'est pas apte à la fonction qu'il occupe. Les courtisans qui viennent suivre le travail des tailleurs ne voient rien, car les tailleurs poussent leurs aiguilles dans le vide. Mais, se souvenant de la propriété de cette étoffe, tous disent qu'ils la voient et s'extasient sur sa beauté. Le roi fait de même. Le moment de la procession où il doit paraître dans son nouvel habit arrive. Il se déshabille et revêt l'habit imaginaire, c'est-à-dire reste tout nu et se promène ainsi dans la rue. Mais, se souvenant de la propriété de l'étoffe, personne ne se décide à dire qu'il n'a pas d'habit jusqu'au moment où un petit enfant s'écrie : « Regardez, il est tout nu ! »

La même chose doit arriver pour tous ceux qui occupent par inertie des situations devenues depuis longtemps inutiles, dès que quelq'un s'exclamera naï-

vement : « Mais il y a longtemps que ces gens ne sont bons à rien ! »

*
* *

130. — Que les hommes libres ne mettent pas leur confiance dans un principe qui n'est ni fort, ni libre, c'est-à-dire dans la puissance extérieure, mais qu'ils aient foi dans un principe libre et fort, dans la vérité, dans la vérité qui s'exprime ! Qu'ils confessent hardiment et clairement la vérité qui s'est révélée à eux touchant la fraternité de tous les peuples et l'on verra tomber, comme une peau morte, la vieille et menteuse opinion publique qui sert d'appui à l'autorité des gouvernements ; et, avec elle, disparaîtra tout le mal que font ceux-ci.

IV

LE PATRIOTISME

131. — Le sentiment de patriotisme n'est autre chose que la préférence, accordée par chacun à son propre pays comparé à tous les autres, et il s'exprime parfaitement dans cette chanson allemande : *Deutschland, Deutschland über alles* (L'Allemagne, l'Allemagne pardessus tout au monde) ; remplacez seulement *Allemagne* par le nom d'un État quelconque, et vous aurez la formule complète du patriotisme. Il est possible qu'un pareil sentiment soit très désirable et très utile aux gouvernements, ainsi qu'à l'intégrité des États, seulement il est stupide et immoral. Il est stupide parce que, si chaque État se considère comme supérieur aux États voisins, aucun d'eux ne se conformera à la vérité ; — il est immoral parce qu'il pousse inévitablement chacun de ceux qui l'éprouvent à tâcher d'acquérir pour son gouvernement et ses concitoyens toutes sortes d'avantages au détriment des États voisins ; or, cette tendance est directement contraire à la morale qui dit : ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît.

* * *

132. — Qu'est-ce que le patriotisme d'un Irlandais établi aux États-Unis? Sa religion le rattache à Rome, son origine à l'Irlande, son gouvernement aux États-Unis. De même les Tchèques en Autriche, les Polonais en Russie, en Prusse et en Autriche, les Indiens en Angleterre, les Tartares et les Arméniens en Russie et en Turquie. Sans parler même de peuples conquis, je soutiens que les peuples homogènes, comme les Russes, les Français, les Prussiens, ne peuvent éprouver le sentiment patriotique qui était propre aux Anciens, car, très souvent, un citoyen de ces pays voit les principaux intérêts de son existence : ses intérêts de famille, s'il est marié à une étrangère, ses intérêts économiques, s'il a des capitaux à l'étranger, ses intérêts scientifiques et artistiques, tous placés hors de sa patrie et dans ce pays même contre lequel on excite sa haine patriotique.

*
* *

133. — L'expression des sentiments patriotiques des peuples est, avant tout, l'œuvre artificielle de leurs gouvernements.

En France, on a accueilli avec un égal enthousiasme la nouvelle de la campagne de Russie sous Napoléon Ier, puis Alexandre Ier qu'on venait juste de combattre, puis encore Napoléon, puis derechef les Alliés, puis les Bourbons, les Orléans, la République, Napoléon III et Boulanger.

En Russie, on accueille exactement de la même façon aujourd'hui Pierre, demain Catherine, puis Paul, Alexandre, Constantin, Nicolas, le duc de Leuchtenberg, nos frères les Slaves du Balcon, le roi de Prusse, les marins français et tous ceux à qui les autorités dési-

rent ménager une brillante réception. Il en est de même en Angleterre, en Amérique, en Allemagne et en Italie.

*
* *

134. — La superstition patriotique est encouragée par la création de fêtes nationales, de spectacles, de monuments, de solennités qui disposent les hommes à ne reconnaître de valeur qu'à leur peuple, de grandeur qu'à leur État et à ses gouvernants, et provoquent en eux la haine des autres peuples. Avec cela, les gouvernements despotiques interdisent les livres et les discours qui éclairent le peuple, et tous les hommes qui peuvent le réveiller de sa torpeur sont déportés ou enfermés. En outre, tous les gouvernements sans exception cachent au peuple ce qui peut l'affranchir et encouragent tout ce qui peut le corrompre, comme certaine littérature, qui maintient le peuple dans la barbarie des superstitions religieuses et patriotiques, et comme aussi les moyens matériels d'abrutissement tels que le tabac, l'alcool, qui sont la principale source des recettes de l'État. La prostitution elle-même est encouragée, car non seulement elle est reconnue, mais organisée par la plupart des gouvernements.

*
* *

135. — On peut avec un sentiment de pitié prêter l'oreille aux sottises que dit un vieux fou faible et sans armes, vêtu d'une robe de chambre et d'un bonnet de nuit; on peut même ne pas le contredire et, en manière de plaisanterie, lui donner raison; mais, quand il s'agit d'une multitude de fous robustes, échappés de leurs

cellules et armés des pieds à la tête de couteaux, de sabres et de revolvers chargés, qu'ils brandissent au hasard, — alors, non seulement on ne peut les laisser faire, mais on ne peut même rester calme un seul instant en ieur présence. C'est en cet état d'exaltation, produit par les fêtes franco-russes, que se trouvent à présent la société française et la société russe. Or, ces gens que vient d'atteindre l'épidémie psychopathique ont en leurs mains les plus terribles instruments de mort et de destruction.

On connaît la ruse des gens atteints de maladies mentales ; elle consiste ici à répéter sans cesse : « nous ne voulons pas la guerre » et à passer sous silence ce à quoi pense tout le monde. C'est là le phénomène le plus inquiétant[1].

*
* *

136. — La population laborieuse est trop occupée par le soin d'assurer son existence, soin qui absorbe toute son attention, pour s'intéresser aux questions politiques qui sont au fond du patriotisme : les questions de l'influence russe en Orient, de l'unité allemande, du retour fait à la France des provinces qu'on lui a enlevées, etc., ces questions n'intéressent pas le peuple, non seulement parce qu'il ne sait presque jamais les conditions qui les font naître, mais aussi parce que les intérêts de sa vie sont tout à fait indépendants des intérêts politiques. Un homme du peuple ne se souciera jamais de savoir où passera telle frontière, à qui appartiendra Constantinople, etc., et, même, il

1. Voir l'Appendice II.

lui est indifférent de payer ses redevances ou de donner ses fils à l'armée, au profit de tel ou de tel gouvernement. Au contraire, il lui importe toujours vivement de savoir combien il aura de redevances à payer, quelle sera la durée du service militaire, quel sera le prix de la terre et celui du travail, toutes questions absolument indépendantes des intérêts politiques. D'où il suit que, en dépit des efforts que font les gouvernements pour inoculer aux peuples les idées du patriotisme qui leur sont étrangères, et pour exterminer les idées sociales qui se développent au milieu d'eux, le socialisme, malgré tout, pénètre dans les masses populaires, tandis que le patriotisme, inspiré à grand'peine, tend de plus en plus à disparaître chez le peuple pour ne plus se montrer qu'au milieu des classes élevées, auxquelles il est avantageux.

*
* *

137. — En Russie, le patriotisme, sous la forme de dévouement et d'amour pour la foi, le tsar et la patrie, est inoculé au peuple avec une intensité singulière par tous les moyens dont dispose le gouvernement : églises, écoles, imprimeries, etc. ; or, la classe laborieuse en Russie, soit environ cent millions d'hommes, en dépit de notre réputation imméritée de peuple particulièrement dévoué à sa foi, à son tsar et à sa patrie, est aussi dégagée que possible des préjugés du patriotisme et des idées de dévouement à sa foi, à son tsar et à sa patrie. Sa foi, cette religion orthodoxe qu'enseigne le gouvernement, et à laquelle on dit le peuple si dévoué, il ne la connaît même pas, et, quand d'aventure il l'étudie, il s'empresse de la rejeter pour devenir rationaliste, c'est-à-

dire pour adopter une croyance qu'on ne saurait ni attaquer, ni défendre. Envers le tsar, malgré les efforts qu'on fait pour l'influencer en ce sens, l'attitude du peuple est la même qu'envers toutes les puissances; s'il ne porte pas de jugement, il se montre profondément indifférent. Quant à sa patrie, si l'on désigne par là autre chose que son village ou son canton, ou bien il l'ignore, ou bien il ne fait entre elle et les autres États aucune espèce de différence. De même que jadis les émigrants russes allaient s'établir en Autriche ou en Turquie, de même à présent, ils prennent pied indifféremment en Russie, ou en dehors de ce pays, en Turquie ou en Chine.

*
* *

138. — Pour un paysan russe le patriotisme n'a aucune importance, la question de savoir sous quel gouvernement il vivra est infiniment moins importante pour lui (car il sait que tous les gouvernements le pilleront également) que la question de savoir si l'eau est bonne, si la glaise est molle et si le chou vient bien en tel endroit.

Le même phénomène s'observe généralement chez les émigrants anglais, hollandais, allemands, en Amérique, ou chez les populations qui viennent s'établir en Russie.

*
* *

139. — Le passage des nations de l'Europe d'un régime à un autre, de la domination turque à la domination autrichienne, de la domination française à la domination allemande change si peu la condition de la véritable classe laborieuse, que celle-ci y resterait abso-

lument indifférente, si le gouvernement et les classes dirigeantes ne venaient exciter artificiellement sa résistance.

*
* *

140. — Si les sentiments patriotiques étaient si profondément enracinés au cœur des différents peuples, on les laisserait s'exprimer librement, sans chercher à en provoquer l'explosion par des moyens artificiels.

V

LE MILITARISME

141. — Devant une table, on voit assis aux places d'honneur, sous le portrait en pied de l'empereur, de vieux fonctionnaires tout chamarrés de décorations, s'entretenant librement, négligemment, écrivant, ordonnant, appelant. A leurs côtés, en soutane de soie, une grande croix sur la poitrine, les cheveux blancs tombant sur l'étole, un prêtre vénérable se tient près du lutrin sur lequel reposent une croix d'or et un évangile aux coins dorés. On appelle Ivan Petrov. Un adolescent mal vêtu, sale, effrayé, s'avance, le visage décomposé, les yeux inquiets et fièvreux, et d'une voix basse et saccadée : « Je... la loi... comme chrétien... je ne puis pas... »

— Que dit-il là ? demande avec impatience le président, alignant des yeux, prêtant l'oreille et levant la tête de son livre.

— Parlez plus haut ! crie le colonel, dont les galons brillent.

— Je... je... comme chrétien...

Enfin, on comprend que le jeune homme refuse le service militaire parce qu'il est chrétien.

— Ne dis pas de bêtises. Mets-toi sur la toise. Docteur, veuillez le mesurer. Bon ?

— Bon.

— Mon père, faites-lui prêter serment.

Non seulement personne n'est troublé, mais même on ne fait pas attention à ce que balbutie le piètre adolescent effrayé.

— Ils ont tous quelque chose à dire, comme si nous avions le temps de les écouter. Il reste encore tant de recrues à examiner !

Le conscrit semble vouloir ajouter quelque chose.

— C'est contraire à la loi du Christ.

— Allez, allez ! on n'a pas besoin de vous pour savoir ce qui est conforme à la loi et ce qui ne l'est pas. Allez ! marchez ! Mon père, catéchisez-le. Au suivant !

Et on emmène le jeune homme tout tremblant.

Et qui se doute que les quelques mots sans suite, prononcés par l'adolescent et étouffés aussitôt, contiennent la vérité, tandis que les discours solennels des fonctionnaires et du prêtre, calmes et assurés, ne sont que mensonge et tromperie ?

*
* *

142. — Non seulement le gouvernement, mais même la majorité des gens libéraux, des libres penseurs, semble s'être donné le mot pour détourner soigneusement la tête de tout ce qui a été dit, écrit, fait et se fait encore pour révéler l'inconciliabilité de la violence dans sa forme la plus terrible, la plus grossière, la plus nette — celle du militarisme, c'est-à-dire l'organisation du meurtre — avec la doctrine, non seulement chrétienne, mais simplement humanitaire, que la société prétend professer.

*
* *

143. — La Bible nous apprend que le bonheur de l'homme avant sa chute consistait dans l'absence du travail. Cette même prédisposition se retrouve dans l'homme déchu, mais il ne saurait être inactif, non seulement à cause de l'anathème qui pèse sur lui et qui l'oblige à gagner son pain à la sueur de son front, mais encore par suite de l'essence même de sa nature morale. Une voix secrète l'avertit qu'il devient coupable en s'abandonnant à la paresse, et cependant s'il pouvait, en restant oisif, être utile et remplir son devoir, il jouirait certainement de l'une des conditions du bonheur primitif. C'est ainsi que *toute une classe de la société, celle des militaires, vit dans une oisiveté,* qui leur est d'autant plus permise qu'elle leur est imposée, et qui a toujours été pour eux le grand attrait du service.

*
* *

144. — Notre existence se trouve aujourd'hui en une telle contradiction avec la doctrine de Jésus, que nous avons une peine énorme à comprendre cette dernière. Nous avons été tellement sourds à ce qu'il nous a recommandé comme règles de la vie, à ses exhortations, non seulement de ne pas tuer, mais de ne pas nous mettre en colère, de ne pas nous défendre, de présenter la joue, d'aimer nos ennemis ; nous sommes tellement habitués à appeler les hommes spécialement préposés au meurtre, — armée chrétienne —, tellement habitués à entendre des prières adressées au Christ pour demander la victoire, nous qui avons érigé l'épée, symbole du meurtre, en une espèce d'objet sacré ; nous sommes arrivés à un tel point que les paroles de Jésus nous semblent à présent

compatibles avec la guerre. Nous disons : s'il l'avait interdite, il l'aurait dit plus clairement.

Nous oublions que Jésus ne pouvait pas se figurer que des hommes ayant foi dans sa doctrine d'humilité, d'amour, de fraternité, pussent jamais avec calme et préméditation, organiser le meurtre de frères.

*
* *

145. — Le service militaire universel est le dernier degré de la violation nécessaire au maintien de l'organisation sociale, c'est la limite extrême que puisse atteindre la soumission des sujets; c'est la clef de voûte dont la chute déterminera celle de l'édifice tout entier.

*
* *

146. — L'établissement du service universel fait songer à un homme qui, pour que sa maison ne s'écroule pas, la remplirait tellement de supports, de poutres, et de planches, qu'il ne parviendrait à la maintenir qu'en la rendant absolument inhabitable.

De même le service universel rend nuls tous les avantages de la vie sociale qu'il est appelé à défendre. Les impôts perçus pour les défenses militaires absorbent la plus grande partie du produit du travail que l'armée doit défendre. L'incorporation sous les drapeaux de tous les hommes valides compromet la possibilité du travail lui-même. Les menaces de la guerre, toujours prête à éclater, rendent inutiles et vaines toutes les améliorations des conditions de la vie sociale.

*
* *

147. — Il est encore des hommes qui entrent dans l'armée sans savoir ce qu'ils font; il peut s'en trouver même qui désirent la guerre contre les peuples étrangers, ou qui souhaitent de perpétuer l'asservissement des travailleurs, ou qui, tout simplement, aiment le meurtre pour le meurtre. Et ces hommes-là peuvent encore être des soldats. Mais ces hommes-là ne peuvent plus ignorer qu'il en est d'autres, et les meilleurs de ce monde, chrétiens ou musulmans, fidèles de Brahma ou disciples de Confucius, à qui, sans exception de foi, la guerre et les soldats n'inspirent que répulsion et mépris, et que le nombre de ces hommes augmente d'heure en heure. Les raisonnements les plus subtils ne peuvent rien contre cette vérité très simple qu'un homme qui se respecte n'a pas le droit de se faire l'esclave d'un maître inconnu — ou même d'un maître connu — dont l'unique but est de tuer. Or, service militaire et discipline militaire n'ont pas d'autre sens.

*
* *

148. — La discipline est une méthode particulière pour l'éducation des hommes, qui réussit en quelque temps à les priver du bien le plus précieux, de la qualité la plus importante de leur nature — la raison libre — et qui les réduit à jouer le rôle de machines, d'instruments de carnage entre les mains de leurs supérieurs hiérarchiques.

*
* *

149. — L'histoire démontre que, depuis César jusqu'à Napoléon, et de ce dernier à Bismarck, le gouvernement est toujours, en son essence, une force qui viole la justice,

et que cela ne peut pas être autrement. La justice ne peut pas être obligatoire pour celui ou ceux qui disposent d'hommes abusés et dressés à la violence — les soldats, — et, par eux, dominent les autres. C'est pourquoi les gouvernements ne veulent pas consentir à diminuer le nombre de ces hommes dressés et obéissants qui constituent toute leur force et toute leur influence.

*
* *

150. — Si les armées se dénombrent aujourd'hui par millions d'hommes, ce n'est pas seulement parce que chaque état est menacé par ses voisins, mais surtout parce qu'il lui faut réprimer des tentatives de révoltes intérieures. L'un est le résultat de l'autre : le despotisme des gouvernements augmente avec leur force et leurs succès extérieurs, et leurs dispositions agressives augmentent avec leur despotisme intérieur.

*
* *

151. — A la fin du XVIIIe siècle, pour des causes connues et d'autres que nous ignorons encore, les Français se mettent à s'entr'égorger. Pour justifier cet événement il se trouvera des hommes qui déclareront que cela était nécessaire pour le bien de la France et pour le triomphe des idées de liberté et d'égalité.

Les Français cessent de s'entre-tuer, et l'on justifie cet événement en alléguant la nécessité de consolider le pouvoir et de faire face à l'invasion.

Ces justifications des faits n'ont aucun sens, elles se contredisent, car il est impossible de reconnaître la nécessité de tuer des hommes pour établir les droits de

l'homme ou de tuer des russes pour humilier l'Angleterre.

*
* *

152. — En 1892, Guillaume II, l'enfant terrible du pouvoir qui dit tout haut ce que les autres se contentent de penser, parlant à quelques soldats, a publiquement dit ce qui suit, reproduit le lendemain par des milliers de journaux :

Conscrits! devant l'autel et le serviteur de Dieu, vous m'avez juré fidélité ! Vous êtes encore trop jeunes pour comprendre toute l'importance de ce qui a été dit ici, mais souciez-vous avant tout d'obéir aux ordres et aux instructions qui vous seront donnés. Vous *me* l'avez juré, enfants de ma garde ; vous êtes donc à présent *mes* soldats, *vous m'appartenez donc corps et âmes*. Il n'existe aujourd'hui pour vous qu'un ennemi, c'est celui qui est *mon* ennemi. Avec les menées socialistes actuelles, *il pourrait arriver que je vous ordonne de tirer sur vos propres parents, sur vos frères, même sur vos pères, sur vos mères; même alors vous devriez obéir à mes ordres sans hésiter.*

Cet homme exprime tout ce que les gouvernements pensent, mais cachent soigneusement. Il dit ouvertement que ceux qui servent dans l'armée sont à *son* service et doivent être prêts, pour *son* profit, à tuer leurs frères et leurs pères.

Par les paroles les plus brutales, il exprime franchement tout l'horrible du crime auquel se préparent les hommes qui servent dans l'armée, tout l'abîme d'humiliations dans lequel ils sont précipités en promettant obéissance.

Cet homme, malade, misérable, ivre de pouvoir,

offense par ses paroles tout ce qui peut être sacré pour l'homme moderne. Les libres penseurs, les chrétiens, les hommes instruits, tous, loin de s'indigner de cette offense, ne la remarquent même pas.

*
* *

153. — Ceux qui se réunissent en *Congrès de la Paix* sont des plaisants. Dites à ces hommes que la solution dépend uniquement de l'attitude personnelle de chaque homme devant la question morale posée aujourd'hui, à savoir : la légitimité ou illégitimité du service obligatoire, ces hommes ne feront que hausser les épaules, et ne daigneront pas même répondre. Pour eux, ils ne voient dans cette question qu'une occasion de prononcer des discours, de publier des livres, de nommer des présidents, des vice-présidents, des secrétaires, de se réunir ou de parler dans telle ou telle ville. De tout ce verbiage écrit ou parlé doit sortir, d'après eux, ce résultat que les gouvernements cesseront de recruter des soldats, base de leur force, et, suivant leurs conseils, licencieront leurs armées et resteront sans défense non seulement devant leurs voisins, mais aussi devant leurs propres sujets. Comme si des brigands, ayant garrotté des hommes désarmés pour les dépouiller, se laisseraient toucher par des discours sur la souffrance que cause à leurs victimes la corde qui les attache, et s'empresseraient de la couper.

Cependant il y a des gens qui croient à cela, qui s'occupent de Congrès de la paix, prononcent des discours. Les gouvernements, cela va sans dire, leur témoignent de la sympathie et feignent de les encourager, de même qu'ils feignent de protéger les sociétés de tempérance,

tandis qu'ils ne vivent, pour la plupart, que de l'ivrognerie des peuples ; de même qu'ils feignent de protéger l'instruction alors que leur force a précisément l'ignorance pour base ; de même qu'ils feignent de garantir la liberté et la constitution, alors que leur pouvoir se maintient grâce à l'absence de liberté ; de même qu'ils feignent de se soucier de l'amélioration du sort des travailleurs, alors que c'est sur l'oppression de l'ouvrier que repose leur existence ; de même qu'ils feignent de soutenir le christianisme, alors que le christianisme détruit tout gouvernement.

Les souverains décident de par leur seule volonté si c'est cette année ou l'année prochaine que commencera la grande tuerie. Ils écoutent avec plaisir les dissertations pacifiques, les encouragent et y prennent part. Loin d'être nuisibles, elles sont au contraire utiles aux gouvernements, parce qu'elles donnent le change aux peuples et les détournent de la question principale, essentielle : *Doit-on ou non se soumettre à l'obligation du service militaire ?*

*
* *

154. — Comment ! nous tous, non seulement nous professons l'amour du prochain, mais encore nous vivons réellement d'une vie commune, d'une vie dont le pouls bat d'un seul mouvement ; nous nous entr'aidons, nous nous instruisons les uns les autres de plus en plus pour le bonheur commun, nous nous rapprochons avec amour ! — dans ce rapprochement est le sens de toute la vie ; — et demain quelque chef d'État affolé dira une bêtise quelconque, un autre y répondra par une autre bêtise, et j'irai, moi, m'exposer à la mort, pour tuer des

hommes qui non seulement ne m'ont rien fait, mais que j'aime ! — Et ce n'est pas une probabilité lointaine, mais une certitude inévitable à laquelle nous nous préparons tous.

Il suffit d'en avoir nettement conscience pour en devenir fou ou se suicider. Et c'est ce qui arrive, et même surtout parmi les militaires.

*
* *

155. — Celui qui n'a pas refusé le service militaire, qui a passé par toutes les humiliations et accompli toutes les cruautés, peut, s'il n'est pas tué, recevoir sur son habit de bouffon des ornements rouges ou dorés ; il peut, dans le cas le plus heureux, commander à des centaines de milliers d'hommes aussi abrutis que lui, et s'appeler feld-maréchal, et gagner beaucoup d'argent.

L'insoumis, lui, aura pour avantages de garder sa dignité d'homme, d'être estimé des gens honorables et surtout d'avoir conscience d'accomplir une œuvre utile aux hommes.

VI

LA RICHESSE. — LE TRAVAIL

156. — Les fortunés sont arrivés à ce point de prospérité et d'abondance, qui n'était jadis possible que dans les contes de fée, où l'on parle du possesseur d'une bourse inépuisable. Dans cet état, l'homme riche s'affranchit non seulement de la loi du travail, mais il a la possibilité de jouir de tous les biens de la terre et de transmettre à ses enfants ou à n'importe qui sa bourse inépuisable. Les produits du travail passent entièrement des mains des ouvriers dans celles des gens oisifs. La pyramide de l'édifice social se reconstruit de manière que ses fondements se déplacent très rapidement et deviennent le sommet.

*
* *

157. — Il suffit de réfléchir un instant à la situation des paysans qui viennent dans la ville afin de gagner quelque argent et payer les impôts, pour comprendre qu'ils sont comme ahuris à la vue des richesses et des sommes d'argent dépensées follement, tandis qu'ils travaillent eux-mêmes sans fruit, à la sueur de leur front. Il est même étonnant qu'on trouve encore des travailleurs parmi ces pauvres gens et qu'ils ne s'adonnent

pas tous à quelque industrie facile qui fait gagner de l'argent sans aucun effort.

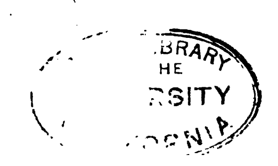
*
* *

158. — Les pauvres n'ont jamais reconnu et ne reconnaîtront jamais qu'il soit juste de laisser les uns faire continuellement la fête et les autres jeûner et peiner sans cesse. D'abord ils sont étonnés et froissés à la vue d'une pareille iniquité ; ensuite ils s'y accoutument et, en voyant que cet ordre est reconnu légitime ils tâchent de s'affranchir du travail pour prendre part à la fête des riches. Quelques-uns réussissent et deviennent des sybarites ; les autres s'efforcent d'arriver à cette position enviée ; les troisièmes, ceux qui n'ont pas eu de chance, deviennent les victimes de la débauche et du crime.

*
* *

159. — On put, durant de longs siècles, apaiser les révoltes du peuple en lui parlant de volonté divine ; il entrait, disait-on, dans les desseins de Dieu que quelques hommes fussent les maîtres tout-puissants de leurs semblables. Mais, un jour, ceux qui étaient las de souffrir mirent ces paroles en doute.

Aujourd'hui, les économistes ont assuré que, par la force des lois nécessaires qui régissent l'évolution économique, quelques hommes devaient amasser des capitaux et les autres travailler toute leur vie pour augmenter ces richesses. Mais on peut déjà constater que cette théorie perd son crédit, surtout auprès des



humbles dont le bon sens n'est pas obscurci par la fausse science.

*
* *

160. — Quand les hommes s'écartent du bien, ils imaginent toujours quelque conception générale du monde qui les excuse, en les représentant comme les instruments nécessaires dociles d'une force supérieure, qui échappe à leur contrôle.

Ainsi disait-on jadis que Dieu, dans ses desseins impénétrables et immuables, avait imposé aux uns le travail et la pauvreté et départi aux autres la jouissance des biens de ce monde. Les pauvres et les riches, les riches surtout, se contentèrent très longtemps de ces affirmations.

Aujourd'hui l'économie politique prétend avoir trouvé les lois, suivant lesquelles se répartissent entre les hommes le travail et la jouissance de ses produits : elle nous apprend que cette répartition dépend de l'offre et de la demande, du capital, de la rente, du prix de la main-d'œuvre, de la valeur, du bénéfice, etc., bref de l'ensemble des lois nécessaires qui régissent l'enchaînement des faits économiques. Le but des auteurs de ces théories est de fournir à quelques privilégiés une conception qui justifie l'état de choses actuel et les engage à poursuivre paisiblement leur vie de paresse, à profiter comme par le passé du travail des autres hommes. Ces privilégiés peuvent continuer à jouir sans scrupule de ce qu'ils ont acquis par violence ou par ruse : ils sont absous par l'économie politique. C'est là une vérité que tous les économistes tiennent pour indiscutable.

*
* *

161. — Les hommes qui possèdent de grandes quantités de terres et de capitaux, ou qui reçoivent de gros appointements prélevés sur la classe la plus misérable, la classe ouvrière, de même que ceux qui, comme les négociants, les médecins, les artistes, les employés, les savants, les cochers, les cuisiniers, les écrivains, les laquais, les avocats, se nourrissent près de ces hommes riches, aiment à croire que les privilèges dont ils jouissent résultent non de la violence, mais d'un échange absolument régulier et libre de services, qu'ils existent par eux-mêmes et sont le résultat d'une libre convention entre les hommes, et que les violences, résultat de je ne sais quelles lois générales, existent aussi par elles-mêmes. Ils s'efforcent de ne pas voir que leurs privilèges sont toujours la conséquence de la même cause — la violence et l'injustice, le droit du plus fort.

*
* *

162. — Les conclusions de l'économie politique, auxquelles se rallient les hommes de l'aristocratie et de la bourgeoisie qui se piquent de haute culture et d'idées avancées, paraissent tout d'abord libérales, radicales même, parce qu'elles ont l'art d'attaquer les classes riches de la société. Mais en réalité elles sont tout imprégnées de l'esprit conservateur le plus dur. Tous, savants, aristocrates et bourgeois, défendent le système de la distribution et de la division du travail tel qu'il existe de nos jours, parce que, seul, il garantit la production de tous les objets propres à satisfaire leur besoin de luxe. C'est la culture, disent-ils, qui a organisé le monde moderne. Et cette culture qui se manifeste sous une forme sensible par les chemins de fer, les télé-

graphes, les téléphones, la photographie, les rayons X, les expositions et par tous les perfectionnements du confort, est quelque chose de sacré. On ne saurait admettre que le moindre détail fût changé dans l'ensemble de ses résultats.

Il devient cependant de plus en plus évident que tous ces progrès de la culture ont pour première condition l'oppression de la classe ouvrière. N'importe, les savants sont jaloux de leurs théories, ils n'hésitent pas à retourner la célèbre devise des juristes : *fiat justitia — pereat mundus* en : *fiat cultura — pereat justitia.*

*
* *

163. — Il existe une opinion généralement admise, que l'argent représente la richesse, que la richesse, à son tour, est le résultat du travail, et que, par conséquent, l'argent c'est le travail. Cette opinion a la même valeur que celle qui consiste à croire que toute organisation sociale repose sur un contrat.

*
* *

164. — L'argent a complètement perdu la signification qu'on voudrait lui attribuer ; il ne représente le travail que dans quelques cas ; en règle générale il n'est que le droit ou la possibilité d'exploiter le travail d'autrui.

*
* *

165. — Dans une société où existe, sous une forme quelconque, l'exploitation ou la violence, l'argent ne peut aucunement représenter le travail.

*
* *

166. — L'argent représente le travail. Oui, il représente le travail, mais de qui? Dans notre société, il arrive bien rarement que l'argent soit le produit du travail de celui qui le possède; il représente presque toujours le travail passé ou futur des autres hommes, des vrais travailleurs; il représente enfin le travail obligatoire des ouvriers, celui qu'on leur impose par la violence.

*
* *

167. — Nous lisons les récits de la vie romaine, et nous nous étonnons de cette cruauté des Lucullus sans cœur, qui s'engraissaient de mets et de vins délicats, quand le peuple mourait de faim. Nous hochons la tête surpris, devant la barbarie de nos grands-pères, et du haut de notre grandeur, nous nous étonnons de leur inhumanité. Et nous sommes absolument convaincus que nous sommes meilleurs, plus humains. Erreur.

*
* *

168. — Où que nous vivions, si nous jetons un regard autour de nous, nous verrons de misérables enfants, vieillards des deux sexes, femmes en couches, malades et débiles, qui peinent au-dessus de leurs forces, qui n'ont ni assez de nourriture ni assez de repos pour vivre, et qui, par suite, meurent prématurément; nous verrons des êtres dans la force de l'âge succomber à un labeur écrasant et mortel.

*
* *

169. — Lorsqu'un Pharaon exigeait que ses esclaves travaillassent, ces derniers lui fournissaient seulement

leur travail passé ou présent, et non leur travail futur. Or, depuis que la monnaie existe dans le monde et depuis que le crédit, comme sa conséquence, s'est établi, il est devenu possible d'aliéner son travail futur.

*
* *

170. — L'esclavage existe dans notre société sans que nous en ayons conscience, comme il existait dans l'Europe du XVIII[e] siècle sans que les hommes de cette époque le reconnussent sous la forme du servage.

*
* *

171. — L'esclavage n'a jamais été aboli. On a fait semblant de l'abolir à Rome, en Amérique et en Russie; mais on n'a jamais aboli en réalité que certaines lois, certains *mots*, jamais les *choses*. Qu'est-ce en réalité que l'esclavage, si ce n'est s'affranchir soi-même du travail nécessaire à la satisfaction de ses besoins et réaliser cet affranchissement par l'exploitation du travail des autres?

*
* *

172. — L'esclavage existe partout où il y a un homme qui ne travaille pas, non pas parce que les autres veulent bien travailler pour lui, mais parce qu'il a les moyens de ne rien faire en forçant les autres de travailler pour lui.

*
* *

173. — Dans notre société s'est constitué un groupe nombreux de gens intéressés qui enlèvent aux travail-

leurs, par des actes véritables de brigandage et de vol, tout le fruit de leur labeur.

*
* *

174. — Il se passe dans notre société ce qui pourrait se passer dans une fourmilière, où certaines fourmis, ayant perdu le sentiment de la vie en commun, commenceraient à transporter en haut les produits accumulés en bas et forceraient les autres à déménager de la base au sommet.

A la place de l'idéal de la vie laborieuse, apparaît aux hommes l'idéal de la bourse inépuisable, garnie d'un rouble perpétuel. Les richards possèdent ce rouble, grâce à leurs ruses ; et, pour en jouir, ils s'installent dans une grande ville où tout s'absorbe et se consomme. Le pauvre diable, exploité en vue de fournir aux riches ce rouble perpétuel, se précipite après lui dans cette ville ; là, il se sert de ruses, lui aussi ; il s'efforce de se créer une position qui lui permette de travailler le moins possible et de vivre aux dépens du peuple qui travaille. S'il ne réussit pas, il succombe à bref délai et vient augmenter le nombre des misérables qui encombrent les asiles de nuit.

*
* *

175. — Le malheur des ouvriers des fabriques, et en général de tous ceux qui travaillent dans les villes, n'est pas de recevoir trop peu pour un labeur excessif, mais de ne pouvoir vivre une vie normale, en pleine nature, d'être privés de leur liberté, astreints à peiner pour autrui sur un ouvrage invariable et commandé.

Il n'y a que les économistes et les statisticiens qui ne voient pas leurs souffrances.

*
* *

176. — Le statisticien, homme de chiffres, reste souvent indifférent devant les souffrances humaines représentées par des chiffres.

*
* *

177. — Le travail de la terre a été considéré par tous les sages et tous les poètes du monde entier comme la première condition d'une vie idéalement heureuse ; en règle générale, les ouvriers, ceux du moins qui n'ont pas encore contracté de vices, le préfèrent à tout autre. Il est sain et varié, le travail dans les usines est malsain et monotone.

*
* *

178. — La principale cause de la misère dont le peuple a conscience réside surtout dans ce qu'il a été dépossédé de la terre, seule capable de le nourrir. La terre, l'unique nourricière, n'appartient plus aux cultivateurs, mais à ceux qui profitent de leurs propriétés foncières pour vivre du travail d'autrui.

La terre est à ce point indispensable aux hommes qu'ils meurent de n'en pas avoir. Cela est terrible, cela ne peut et ne doit pas être ! Il faut trouver le moyen de détruire cet état de choses, ou tout au moins de ne pas y coopérer soi-même.

Dans les sociétés savantes, dans les administrations,

dans les journaux, nous épiloguons sur les causes de la misère du peuple et sur les moyens de la faire cesser, mais nous laissons de côté l'unique moyen qui permettrait d'améliorer le sort des paysans et qui consiste à leur restituer la terre qu'on leur a prise.

*
* *

179. — On peut espérer que dans un avenir prochain toute propriété de la terre sera supprimée ; on peut espérer que tout le poids de l'impôt sera bientôt reporté sur les riches, puisque de nos jours quelques gouvernements ont entrepris des réformes dans ce sens ; mais on ne peut pas espérer, dans le présent état économique, que les classes riches cessent d'augmenter chaque jour leurs habitudes de luxe, trop souvent funestes. Or, ces habitudes, inévitablement, comme l'eau pénètre dans une terre sèche, passeront dans la classe ouvrière mise en contact journalier avec les gens de plaisir, et de nouveaux besoins naîtront chez les travailleurs qui, pour les satisfaire, continueront de vendre leur liberté.

*
* *

180. — Hier, j'ai rencontré un mendiant, jeune encore et de complexion robuste, mais se traînant, le dos voûté, en s'appuyant sur des béquilles. Autrefois, il brouettait de la terre et des moellons sur les chantiers de construction. Un jour, il tomba d'un échafaudage et se fit dans sa chute de graves lésions internes. Les sorcières et les médecins qui l'ont soigné lui ont pris toutes ses économies. Et depuis huit ans, sans asile, il mendie, priant Dieu qu'il le fasse enfin mourir.

Combien de vies humaines se perdent ainsi! Nous ignorons toutes ces tristesses ou nous affectons de ne leur point donner trop de place dans nos préoccupations, puisqu'elles ne sont pour nous que les conséquences inévitables d'un ordre de choses que nous croyons devoir maintenir.

*
* *

181. — Nous défendons sévèrement aux conducteurs de voitures de faire traîner à leurs chevaux des charges trop pesantes, nous faisons appliquer dans les abattoirs de nouveaux procédés de mise à mort afin que les animaux souffrent le moins possible. Par quel aveuglement singulier ne voyons-nous pas le misérable sort des millions d'ouvriers qui, de tous côtés, meurent à la peine, d'une mort lente et souvent douloureuse, pour nous procurer par leur travail des commodités et des jouissances?

*
* *

182. — Les statistiques nous apprennent qu'en Angleterre la durée moyenne de la vie est de cinquante-cinq ans pour les hommes des hautes classes et de vingt-neuf ans seulement pour les ouvriers. Il en est ainsi, à peu près, dans tous les pays.

Nous connaissons tous, car nous ne pouvons plus les ignorer, ces terribles effets de l'industrie moderne. Il semble donc inadmissible que nous soyons assez semblables à des bêtes féroces pour profiter d'un travail funeste à tant de vies humaines, sans avoir à tout jamais perdu le repos de notre conscience. Cependant, nous

qui vivons dans l'aisance, qui parlons de libéralisme et d'humanité, qui prétendons être sensibles aux souffrances des autres hommes et même des animaux, nous ne songeons qu'à augmenter nos richesses, c'est-à-dire à profiter davantage de ce travail meurtrier, et nous ne cessons de vivre dans la plus parfaite quiétude.

*
* *

183. — Le peuple meurt, mais il est habitué à sa lente agonie ; et cet état précaire puise en lui-même les éléments particuliers qui l'entretiennent : le dépérissement des enfants, le travail exagéré imposé aux femmes, le manque de nourriture pour tous, surtout pour les vieillards. Arrivant graduellement à cette situation, le peuple finit par n'en plus voir lui-même l'horreur et par ne plus s'en plaindre. Et nous, à notre tour, nous jugeons cette situation naturelle et fatale.

*
* *

184. — Les privilégiés pensent que l'état de la classe ouvrière est digne de pitié, mais ils ne proposent pour le modifier que des réformes insuffisantes, qui ne risquent pas de diminuer les douceurs de leur vie coutumière.

*
* *

185. — La plupart des privilégiés conseillent aux patrons de veiller au bien-être de leurs ouvriers, mais aucun d'eux ne veut discuter la possibilité d'une révolution économique radicale, qui émanciperait définitivement les travailleurs.

*
* *

186. — A quoi bon les capitaux, concentrés entre les mains de quelques-uns, puisqu'ils ne peuvent être utiles qu'en devenant la propriété de tous?

*
* *

187. — L'essentiel, c'est de se défaire de cette opinion criminelle sur la vie, « qu'on mange et dort pour son plaisir », et de s'assimiler cette simple et juste opinion dans laquelle a grandi et vit le travailleur, « qu'il est honteux, difficile, impossible de manger sans travailler ; que manger sans travailler, c'est l'état le plus impie, le plus contraire à la nature, et partant, le plus dangereux, analogue à la sodomie. »

*
* *

188. — Tous les malheurs des hommes proviennent, d'une part, de la faim, des privations de toute espèce, du découragement dans le travail, et, d'autre part, de la richesse, de la paresse et de tous les vices qu'elles engendrent.

*
* *

189. — La propriété signifie ce qui a été donné, ce qui appartient à moi seul exclusivement, ce dont je peux toujours faire tout ce que je veux, ce que personne ne peut jamais m'ôter, ce qui reste toujours mien jusqu'à la fin de ma vie, et ce que je dois spécialement employer, accroître, améliorer. Or, cette propriété, pour chaque homme, c'est *lui-même*, et lui seul, et non pas le bien acquis.

*
* *

190. — Quand l'homme cessera de croire à la propriété imaginaire, alors seulement il cultivera sa vraie propriété, ses facultés, son corps, de telle manière qu'ils lui donneront des fruits au centuple et un bonheur dont il n'a pas l'idée ; alors seulement il deviendra un homme utile, vigoureux et bon.

*
* *

191. — L'homme qui considère le travail comme le but, la joie de sa vie, ne cherchera pas l'allégement de son travail dans le travail des autres.

*
* *

192. — Le travail n'est pas une charge, mais une joie. La fausse croyance, δόξα, que le travail est une malédiction, a seule pu conduire les hommes à s'affranchir des différentes formes du travail, c'est-à-dire à usurper le travail d'autrui.

*
* *

193. — Quiconque se mettra à travailler pour accomplir la loi joyeuse de sa vie, c'est-à-dire travaillera pour satisfaire à la loi du travail, se verra délivré de cette superstition néfaste, la propriété imaginaire.

*
* *

194. — S'il existe au monde un fainéant, il doit exister un autre homme qui meurt de faim[1].

*
* *

1. Voir l'Appendice II.

195. — Être pauvre, c'est avoir faim trois fois par jour, s'endormir sans passer des heures entières à se retourner sur ses oreillers en proie à l'insomnie, avoir des enfants et ne pas s'en séparer et, ce qui est essentiel, ne jamais rien faire de ce qui vous déplaît, et ne pas craindre ce qui vous attend. Le pauvre sera malade et souffrant, il mourra, comme tout le monde, moins péniblement que les riches et il vivra plus heureusement, sans aucun doute.

VII

LA SCIENCE. — L'ART

196. — La vie intellectuelle, l'instruction, la civilisation, — autant d'idées indéterminées, vagues, sous le drapeau desquelles on peut commodément aligner des paroles encore plus vagues, et qui peuvent pour cette raison s'adapter à toutes les théories possibles.

*
* *

197. — Depuis que le monde existe, les êtres raisonnables ont distingué le bien du mal; mettant à profit les efforts de leurs devanciers, ils luttaient contre le mal, cherchaient la voie juste, la meilleure, et lentement, mais incessamment, s'avançaient dans cette voie. Et toujours, leur barrant le chemin, ils trouvaient devant eux les fauteurs de mensonges qui prétendaient leur prouver qu'il faut prendre la vie comme elle est. Eux, à force d'efforts et de luttes, se sont peu à peu affranchis de ces mensonges. Et voici qu'un mensonge nouveau, le pire de tous, se dresse sur leur voie : le mensonge scientifique. Ce nouveau mensonge est au fond le même que les anciens : son essence est de remplacer l'activité de la raison et de la conscience par quelque chose d'extérieur; dans le mensonge scienti-

fique, ce quelque chose d'extérieur, c'est l'observation.

*
* *

198. — La certitude de notre savoir ne dépend pas de la possibilité d'observer les objets dans l'espace et le temps; au contraire, plus la manifestation de l'objet est susceptible d'être observée dans le temps et l'espace, moins nous pouvons le concevoir.

*
* *

199. — Les historiens croient que la vie intellectuelle des hommes est la cause ou l'expression de la vie de l'humanité. Cette assertion s'explique par le fait suivant : Ce sont les savants qui écrivent l'histoire, et il est naturel qu'ils pensent que la vie de leur classe est le fondement de la vie de toute l'humanité, de même qu'il est agréable aux commerçants, aux agriculteurs et aux militaires de s'imaginer qu'ils font l'histoire. Si nous ne trouvons pas ce point de vue dans les livres des historiens, c'est parce que les marchands, les paysans et les soldats n'écrivent pas l'histoire.

*
* *

200. — Le propre du faux savoir c'est de penser que nous savons ce que nous ne savons pas et que nous ne savons pas ce que nous savons; il est impossible de donner une définition plus exacte du faux savoir qui règne parmi nous. La fausse science de notre époque suppose que nous savons ce que nous ne pouvons savoir, et que nous ne pouvons savoir la seule chose que nous

connaissons réellement. Sous l'influence du faux savoir, l'homme se figure connaître tout ce qui lui apparaît dans l'espace et la durée et ignorer ce qui lui est révélé par sa conscience réfléchie.

*
* *

201. — Pourquoi quelques hommes s'arrogent-ils le droit d'enfermer, de torturer, de déporter, de frapper, de tuer d'autres hommes, alors qu'eux-mêmes sont semblables à ces hommes qu'ils torturent, frappent et tuent?

Mais au lieu de trancher cette question, les savants se demandent si la volonté humaine est libre ou non, si la forme du crâne peut faire taxer un homme de criminel, quel rôle joue l'hérédité dans le crime et si l'instinct de l'imitation n'y joue pas également un rôle? Y a-t-il une immoralité atavique? Qu'est-ce que la moralité? Qu'est-ce que la folie? Qu'est-ce que la dégénérescence? Qu'est-ce que le tempérament? Quelle action ont sur le crime le climat, la nourriture, l'ignorance, l'imitation, l'hypnotisme, la passion? Qu'est-ce que la société? Quels sont ses devoirs? etc., etc. Les savants trouvent des réflexions subtiles, profondes, intéressantes, mais aucune réponse à cette question capitale : de quel droit les uns punissent-ils les autres? Loin de répondre, ces réflexions tendent, au contraire, à justifier les châtiments et les mensonges.

*
* *

202. — La science et la philosophie ont beau se donner comme les arbitres et les guides de l'esprit

humain, elles n'en sont que les servantes. La religion leur fournit une conception de la vie toute prête et la science ne fait que travailler dans le sillon tracé par la religion. La religion révèle le sens de la vie et la science ne fait que l'appliquer aux différentes circonstances qui se produisent. C'est pourquoi, quand la religion a faussé le sens de la vie humaine, la science élevée sur cette base ne peut que mettre en œuvre ces mêmes conceptions fantastiques.

*
* *

203. — La philosophie moderne a toujours suivi une direction première donnée par la religion. La philosophie de Platon et de ses successeurs était une philosophie païenne qui recherchait pour l'individu comme pour l'ensemble des individus groupés en État les moyens d'acquérir le maximum de bien. La philosophie de l'Église chrétienne, au moyen âge, issue de cette même conception païenne de la vie, recherchait les moyens de salut de l'individu, c'est-à-dire l'acquisition du maximum de bien pour l'individu dans une vie future, et elle n'a touché à l'organisation du bien social que dans ses essais de théocratie. La philosophie de Hegel, comme celle de Comte, a à sa base une conception de la vie à la fois religieuse, sociale et civile. La philosophie pessimiste de Schopenhauer et de Hartmann a voulu s'affranchir de la conception religieuse de l'univers qui nous vient des juifs : malgré elle, elle s'est pliée aux principes religieux du bouddhisme.

Le même raisonnement s'applique à la science positive, au sens strict du mot.

*
* *

204. — La science, en y comprenant la philosophie, ne peut pas fixer la base du rapport de l'homme avec l'univers infini et son principe, et cela en vertu de la considération suivante : avant qu'aucune espèce de philosophie ou de science ait pu naître, ce sans quoi aucune activité de l'esprit n'est possible, un rapport quelconque de l'homme et de l'univers devait exister.

De même qu'un homme ne peut pas, par le fait seul de se mouvoir et quel que soit le mouvement qu'il fasse, trouver la direction dans laquelle il doit se mouvoir, quoique cependant tout mouvement soit nécessairement fait dans une direction ou dans une autre, de même il est impossible, par le moyen de spéculations philosophiques ou par le travail scientifique, de trouver la direction dans laquelle ce travail doit être effectué : or, il faut absolument que tout travail intellectuel soit accompli dans une direction préalablement arrêtée. Et c'est la religion qui, toujours, a marqué au travail intellectuel cette direction.

*
* *

205. — Le matérialisme, avec ses surprenantes affirmations enthousiastes que l'homme est un processus naturel et rien de plus, est un aspect légitime de cette doctrine d'après laquelle la vie d'ici bas est une vie déchue. Le spiritualisme, avec ses savants adhérents, est la meilleure preuve que le point de vue philosophique et scientifique n'est pas indépendant, mais qu'il est basé sur la doctrine religieuse de la béatitude éternelle qui serait le partage naturel de l'homme.

*
* *

206. — A l'exception de la philosophie de Spinoza, — bien qu'on ne compte pas ce dernier au nombre des chrétiens — dont les principes sont véritablement chrétiens, à l'exception de Kant, ce génie qui a construit son éthique sans la faire dépendre de sa métaphysique, tous les autres philosophes, voire même le brillant Schopenhauer, ont évidemment cherché à établir un lien artificiel entre leur éthique et leur métaphysique.

*
* *

207. — La morale ne peut pas être indépendante de la religion puisque non seulement elle est une conséquence de la religion (c'est-à-dire du rapport de l'homme avec l'Univers), mais qu'elle se trouve impliquée dans la religion.

*
* *

208. — Nietzsche est irréfutable quand il affirme que toutes les règles de la morale, considérées au point de vue de la philosophie non chrétienne de ce temps-ci, ne sont que mensonge et hypocrisie et qu'il est beaucoup plus avantageux, plus agréable et plus intelligent pour un homme de fonder une société d' « *Uebermenschen* », d'en faire partie, que d'appartenir à la foule qui doit lui servir de marchepied.

*
* *

209. — Le peuple ignorant veut s'instruire, la classe éclairée veut instruire le peuple ; cependant le peuple ne se soumet à l'instruction que contraint et forcé. En cher-

chant dans la philosophie, l'expérience et l'histoire les raisons qui donneraient à la classe qui dispense l'instruction le droit de l'imposer, nous constatons que les aspirations de l'humanité tendent toujours à laisser au peuple, en matière d'instruction, toute sa liberté.

*
* *

210. — L'instruction spontanée de la vie, et l'instruction réfléchie de l'école ont toujours marché et marchent côte à côte, en se complétant l'une l'autre.

*
* *

211. — Les connaissances philosophiques et scientifiques ne sont pas nécessaires à l'homme pour qu'il reconnaisse son rapport avec l'Univers qui l'entoure ou avec le principe même de cet univers. Un esprit surchargé de connaissances s'en trouve comme encombré ; il y a là plutôt un obstacle. Ce qui importe seulement, c'est le renoncement, même momentané, aux vanités du monde, la conscience du néant de l'homme au point de vue matériel, et le sentiment de la justice.

C'est pourquoi nous voyons souvent les gens les plus simples, les moins savants, les moins cultivés, accepter facilement, en sachant ce qu'ils font et en toute lucidité d'esprit, la conception de la vie la plus haute, alors que les plus savants et les plus cultivés continuent à croupir dans le paganisme le plus grossier. C'est ainsi que nous voyons, d'une part, ceux qui ont atteint le développement intellectuel le plus raffiné placer le sens de la vie dans la jouissance personnelle ou dans le fait d'éviter la souffrance — comme Schopenhauer, cette

intelligence, cet esprit cultivé entre tous; ou bien, comme le font les évêques les plus éclairés, dans le salut de l'âme par le moyen des sacrements et de la grâce; alors que, d'autre part, le sectaire russe, ce paysan qui ne sait qu'à moitié lire et écrire, sans faire pour cela un effort quelconque de pensée, se rencontre avec les plus grands sages du monde, avec un Épictète, un Marc-Aurèle, ou un Sénèque, pour trouver le sens de la vie.

*
* *

212. — Il n'y a pas de gens qui sur les questions touchant à l'essence même de la vraie connaissance de la religion, à la moralité, à la vie, aient des notions plus embrouillées que les hommes de science. Et il est un fait encore plus extraordinaire : la science contemporaine qui a fait faire positivement de si grands progrès dans le domaine qui lui est propre (l'étude de tout ce qui concerne le monde matériel), ne nous apparaît nulle part, en ce qui concerne la vie même de l'homme, comme indispensable ou même nous apparaît comme ne produisant que des conséquences nuisibles.

*
* *

213. — Les qualités qui rendent certaines personnes plus aptes que d'autres à refléter la vérité qui se lève ne sont pas des qualités actives de l'esprit, mais au contraire des qualités qui vont rarement avec un grand esprit, avec un esprit chercheur; ce sont les qualités passives du cœur : renoncement aux vanités du monde, conscience de son propre néant au point de vue matériel, sentiment de la justice. Nous voyons que parmi les

fondateurs de religions, aucun ne s'est distingué par ses connaissances philosophiques ou scientifiques.

*
* *

214. — L'homme simple, soi-disant sans éducation, occupé toute sa vie à un travail physique, ne déprave pas sa raison et la conserve dans toute sa force et son intégrité.

Au contraire, l'homme qui passe toute sa vie à méditer non seulement sur des sujets insignifiants et futiles, mais sur des sujets auxquels il n'est pas naturel à l'homme de penser, cet homme pervertit sa raison, — elle n'est plus libre.

*
* *

215. — La majorité des hommes considérés comme intelligents, et même ceux qui le sont réellement, qui sont capables de comprendre les spéculations philosophiques les plus subtiles, peuvent rarement saisir une vérité élémentaire et évidente.

*
* *

216. — Le trait distinctif de l'homme civilisé, c'est d'obéir à ce qui est considéré par la plupart des gens comme inique, c'est-à-dire contraire à la conscience.

*
* *

217. — Supposons que les progrès de notre siècle soient en effet grandioses, miraculeux ; supposons que nous

soyons de si heureux mortels, que nous vivions dans une époque aussi extraordinaire; mais essayons d'évaluer ces progrès. Certes, ils sont tous fort admirables, mais, par un hasard malheureux, que les savants eux-mêmes constatent, ces progrès, jusqu'ici, n'ont pas amélioré, ils ont même aggravé la situation du plus grand nombre, c'est-à-dire du travailleur.

Si le travailleur peut, au lieu d'aller à pied, se servir du chemin de fer, ce chemin de fer lui a brûlé sa forêt, lui a ôté son blé, et l'a jeté dans une condition proche de l'esclavage, en l'asservissant au capitaliste. Si, grâce aux moteurs à vapeur et aux machines, le travailleur peut acheter à bon marché une indienne peu solide, ces moteurs, ces machines lui ont pris son argent gagné par le travail, et l'ont réduit à l'esclavage absolu en l'asservissant au fabricant. S'il y a des téléphones, des télescopes, des romans, des théâtres, des bals, des symphonies, des opéras, des galeries de tableaux, etc., la vie du travailleur n'en est pas devenue meilleure, parce que tout cela, par le même hasard malheureux, demeure pour lui inabordable.

Ainsi, jusqu'à présent, — et les gens de science tombent d'accord là-dessus, — tous ces progrès extraordinaires, toutes ces merveilles n'ont, en somme, aucunement amélioré la vie du travailleur, s'ils ne l'ont rendue pire.

*
* *

218. — La science n'a jamais été et elle ne sera jamais l'étude de *tout*, comme les savants, à l'heure actuelle, ont la naïveté de le penser; cela est même impossible, puisque les choses susceptibles d'investigation sont en

quantité infinie. Elle est seulement l'étude, dans la masse innombrable des objets et des phénomènes susceptibles d'investigation, de quelques-uns d'entre eux et de leurs conditions.

*
* *

219. — Lever la contradiction qui existe entre le fini et l'infini est nécessaire et précieux. Cela est aussi nécessaire que la réponse à la question du sens de la vie qui fournit la possibilité de vivre.

*
* *

220. — La culture vraiment utile ne disparaîtra jamais. Les hommes ne seront plus réduits à remuer la terre avec des pieux et à faire usage pour s'éclairer de chandelles de résine. Les progrès techniques qu'ils ont réalisés au prix d'un douloureux esclavage resteront acquis définitivement.

*
* *

221. — L'art est l'un des organes du progrès humain. Par la parole l'homme communie en pensée, par les images il communie en sentiment avec tous les hommes, non seulement du présent, mais encore du passé et de l'avenir. Ce sont deux organes indispensables à l'existence de l'humanité ; si l'un des deux est faussé, la société est malade. Cette maladie a deux conséquences : d'abord l'absence d'activité saine de l'organe, et ensuite son activité nuisible.

*
* *

222. — Toute œuvre d'art engendre la contagion artistique, établit une harmonie d'impression entre l'artiste et le public. L'art agit comme la parole, qui, transmettant la pensée, sert de trait d'union entre les hommes.

*
* *

223. — Les hommes restent des heures entières dans des salles de concert et de théâtre, écoutant les opéras de Wagner, ou les drames d'Ibsen, de Maeterlinck, de Hauptmann, considèrent de leur devoir de lire jusqu'au bout les romans de Zola, Huysmans, Bourget, Kipling, et de regarder avec attention les tableaux qui représentent quelque chose d'incompréhensible ou répètent, pour la centième fois, le même sujet, qu'on voit, d'ailleurs, mieux en réalité. Ils croient de leur devoir d'admirer toutes ces productions, s'imaginant que c'est de l'art, et passent, sans y prêter la moindre attention, et même avec dédain, devant les vraies créations artistiques, seulement parce qu'elles ne sont pas classées, dans leur cercle, parmi les œuvres d'art.

*
* *

224. — L'affirmation que l'art peut être vrai sans être compris cependant de la majorité des hommes est si fausse, ses conséquences sont tellement nuisibles à l'art lui-même, et cette affirmation est tellement répandue, tellement ancrée dans notre conviction, qu'on ne saurait jamais assez insister sur son absurdité.

*
* *

225. — L'homme du peuple comprend la grandeur d'Alexandre de Macédoine ou de Napoléon ; il la comprend parce que l'un ou l'autre de ces héros pouvaient l'écraser et des milliers d'autres êtres avec lui. Il comprend la grandeur de Bouddha, de Socrate, du Christ, parce qu'il sait et sent que lui et les autres hommes devraient être comme eux ; mais il ne pourra jamais comprendre pourquoi est grand un homme qui a écrit des vers sur l'amour sensuel.

*
* *

226. — Ce qui constitue le plaisir pour un homme des classes riches est incompréhensible à un ouvrier, et ne fait naître en lui aucun sentiment, sinon un sentiment contraire à celui qu'il évoque chez un homme oisif et blasé. Ainsi, des sentiments d'honneur, de patriotisme, de sensualité, qui sont les sujets principaux de l'art actuel, provoquent chez un travailleur la surprise, le mépris ou l'indignation.

*
* *

227. — Les hommes qui réfléchissent et sont sincères ne peuvent pas douter que l'art de nos classes supérieures ne deviendra jamais celui de tout le peuple.

*
* *

228. — Au lieu de donner une définition de l'art vrai et de décider ensuite si l'œuvre rentre ou non dans cette définition, une série d'œuvres qui, pour une raison ou une autre, plaisent à une certaine catégorie d'hommes,

sont reconnues comme artistiques; c'est ensuite que l'on imagine une définition de l'art qui puisse s'adapter à ces œuvres. La théorie de l'art, expliquée dans les traités d'esthétique et obscurément professée par le public, n'est autre chose que la reconnaissance comme bon de ce qui plaît seulement à une catégorie limitée d'hommes.

*
* *

229. — Tout artiste consciencieux doit s'assurer que son œuvre a un sens pratique, indiscutable, qu'elle est réellement utile et bonne et non pas la conséquence des idées reçues et accréditées dans le cercle limité où il vit.

*
* *

230. — Depuis que les hommes existent, des natures vibrantes, passionnées pour le problème du bonheur et de la destination de l'homme, ont exprimé, sur le psaltérion et sur la lyre, par la parole et par l'image, leur lutte et la lutte humaine contre les mensonges qui les détournaient de leur vraie mission, et leurs souffrances dans cette lutte, et leurs espérances en le triomphe du bien, et leurs désespoirs quand le mal triomphait, et leurs extases de sentir imminente la victoire définitive du bien.

Depuis que les hommes existent, l'art véritable, hautement apprécié par eux, n'était autre chose que la recherche de la destination et du vrai bien de l'homme.

Aujourd'hui, l'art est devenu un métier qui procure aux gens des sensations agréables et, comme tel, se

confond fatalement avec les arts chorégraphiques, culinaires, capillaires, dont les adeptes s'appellent des artistes au même titre que les poètes, peintres et musiciens de notre époque.

*
* *

231. — Non seulement le vague, l'énigmatique, l'obscur, l'inaccessible au vulgaire, mais encore l'incorrection, l'indéfini, le manque de style sont devenus pour toute œuvre décadente une condition de mérite et d'harmonie poétique.

*
* *

232. — Le peintre, pour l'exécution de ses grandes œuvres, a besoin d'un atelier tel qu'une quarantaine d'ouvriers, menuisiers ou cordonniers, gelés ou étouffés dans leurs caves, y pourraient travailler à l'aise. Mais c'est peu encore : il a besoin de la nature, de costumes, de voyages, de modèles. On dépense des millions pour l'encouragement des arts et les productions de ces arts ne sont ni accessibles ni nécessaires au peuple.

Les musiciens, pour exprimer leurs grandes idées, ont besoin de réunir deux cents hommes en cravate blanche ou en costumes, et la mise en scène d'un opéra coûte des centaines de mille roubles. Et les productions de cet art ne peuvent provoquer dans le peuple, à supposer même que le peuple en puisse jamais jouir, rien autre chose que de l'inquiétude et de l'ennui.

*
* *

233. — Un de mes amis, voulant montrer les rapports existant entre les critiques et les artistes, les a plaisam-

ment définis ainsi : « les critiques sont des sots qui jugent des hommes intelligents ». Si bornée, inexacte ou excessive que soit cette définition, elle contient une partie de la vérité, et elle est bien plus juste que l'affirmation d'après laquelle les critiques nous expliquent les œuvres d'art.

*
* *

234. — Il n'y a point de définition objective de la beauté.

*
* *

235. — Toutes les tentatives faites pour définir la beauté absolue, considérée soit comme une imitation de la nature, soit comme une concordance entre les parties, comme une symétrie, harmonie, unité dans la variété, etc., ou bien ne définissent rien, ou définissent seulement certains caractères de certaines œuvres, et sont loin de comprendre ce que chacun a considéré et considère encore comme art.

*
* *

236. — Enseigner combien il y a de coccinelles dans le monde, examiner les taches du soleil, écrire des romans et des opéras, on le peut sans souffrir ; mais enseigner aux hommes leur vrai bien, tout de renoncement à soi-même, tout de dévouement au prochain, on ne le peut sans abnégation.

*
* *

237. — Il ne peut pas y avoir de penseurs et d'artistes bien nourris, gras et contents de soi. L'activité spirituelle et son expression réellement nécessaire aux autres, c'est la mission la plus pénible de l'homme, la *croix*, comme il est dit dans l'Évangile. Et le symptôme unique, indubitable de la vocation réelle, c'est l'abnégation, le sacrifice de soi-même pour manifester la force mise dans l'homme en vue de servir à l'utilité d'autrui. Il ne se forme pas sans effort, le fruit spirituel.

*
* *

238. — L'artiste de l'avenir vivra de la vie ordinaire de tous, assurant son existence par quelque autre travail. Quant aux produits de ses dons supérieurs de l'esprit, il cherchera à les faire connaître au plus grand nombre d'hommes possible, parce que c'est dans cette transmission des sentiments éprouvés par lui que se trouvent sa récompense et sa joie. L'artiste de l'avenir ne comprendra même pas comment on peut vendre une œuvre, puisque sa satisfaction unique sera de la répandre le plus possible.

*
* *

239. — Tant que les marchands ne seront pas chassés du temple, le temple de l'art n'en sera pas un.

*
* *

240. — L'art doit rendre les sentiments de fraternité et d'amour, — éprouvés aujourd'hui par quelques-uns, — accessibles à tous.

VIII

LE LIBRE ARBITRE

241. — Il est impossible de se représenter en vie un homme qui soit privé de son libre arbitre.

*
* *

242. — « Il n'y a pas d'âme, assurent les naturalistes, il n'y a pas de libre arbitre, parce que la vie de l'homme s'exprime par des mouvements des muscles, et que ces mouvements des muscles sont produits par l'action des nerfs; il n'y a pas d'âme, il n'y a pas de libre arbitre parce que nous sommes descendus des singes ».

Toutes les religions, tous les penseurs, non seulement ont reconnu, mais n'ont même jamais tenté de nier cette loi de la nécessité, que nos contemporains se donnent tant de peine à prouver, en appelant à leur aide la physiologie et la zoologie comparées.

Le fait qu'au point de vue expérimental la raison et la volonté ne sont que des sécrétions du cerveau et que l'homme est sorti des organismes inférieurs dans une période de temps indéterminée, ne sert qu'à éclairer d'une nouvelle lumière cette vérité reconnue il y a déjà des milliers d'années, à savoir que l'homme est soumis

à la loi de la nécessité. Ce fait d'ailleurs n'avance en rien la solution du problème du libre arbitre, qui a une autre face inverse et qui est basé sur la conscience de la liberté.

*
* *

243. — La question : comment la conscience de la liberté de l'homme peut-elle se concilier avec la loi de la nécessité à laquelle l'homme est soumis, ne peut être résolue ni par la physiologie ni par la zoologie comparées ; car nous ne pouvons observer chez la grenouille, le lapin ou le singe que l'activité musculo-nerveuse, tandis que chez l'homme nous pouvons observer la conscience à côté de cette activité.

*
* *

244. — Si nous envisageons l'homme comme un sujet d'observation, soit que nous nous placions au point de vue théologique, historique, éthique ou philosophique, nous nous trouvons en présence de la loi universelle de la nécessité à laquelle il est soumis, comme tout ce qui existe.

Mais si nous envisageons l'homme du dedans de nous-mêmes, comme quelque chose dont nous avons conscience, nous nous sentons libres.

*
* *

245. — Une série d'expériences et de raisonnements prouve à tout être humain qu'en tant qu'objet d'observation il est soumis à des lois, et l'homme accepte ces

lois ; jamais on ne l'a vu lutter contre la loi de la gravitation ou de l'imperméabilité, lorsqu'il les a reconnues.

Mais cette même série d'expériences et de raisonnements lui prouve que la pleine liberté qu'il conçoit en lui-même est impossible, que chacun de ses actes dépend de son organisation, de son tempérament et d'autres influences, et pourtant l'homme ne se soumet jamais à ces déductions.

L'expérience et le raisonnement lui ayant prouvé qu'une pierre tombe toujours à terre, l'homme regarde cette loi comme infaillible et s'attend toujours à son accomplissement.

Mais bien qu'il ait appris de la même manière que sa volonté est soumise à des lois, il ne le croit point et ne peut pas le croire.

*
* *

246. — Le cheval attelé avec d'autres chevaux à une charrette n'est pas libre de ne pas marcher devant la charrette. S'il ne marche pas, la charrette le heurtera et il sera bien forcé d'avancer. Mais, malgré cette liberté limitée, il est libre de traîner la charrette ou d'en être poussé. De même l'homme.

*
* *

247. — Vous me dites que je ne suis pas libre, et moi, pour toute réponse, je lève mon bras et je le laisse tomber.

Chacun comprendra que cette réponse illogique est la preuve irrécusable de ma liberté. Elle est l'expression de la conscience de moi-même qui n'est pas soumise à la raison.

*
* *

248. — La conscience de soi est une source de connaissance de soi-même tout à fait indépendante de la raison.

*
* *

249. — Si la conscience de la liberté n'était pas une source de conscience de soi-même isolée et indépendante de la raison, elle se soumettrait à la raison et à l'expérience, mais en réalité cette soumission n'existe pas et ne peut même se concevoir.

*
* *

250. — Quelle que soit l'idée que nous nous fassions de l'acte d'un seul homme ou de plusieurs, nous ne pouvons le concevoir autrement que comme étant produit en partie par le libre arbitre de l'homme et en partie par les lois de la nécessité.

*
* *

251. — Tout homme, le penseur comme le sauvage, bien que l'expérience et le raisonnement lui aient prouvé qu'il est impossible de se représenter deux actions différentes dans les mêmes conditions, sent néanmoins que s'il ne croyait pas à cette possibilité (qui est l'essence du libre arbitre), il ne pourrait plus croire à la possibilité de vivre.

Bien que cela paraisse impossible, il sent pourtant qu'il en est ainsi, car s'il n'admettait pas le libre arbitre, non seulement il ne comprendrait pas la vie, mais il ne pourrait pas vivre un seul instant.

*
* *

252. — L'idée que nous nous faisons de la liberté et de la nécessité diminue ou augmente, à mesure que nous apprenons à connaître le rapport dans lequel se trouve l'événement observé à l'égard du monde extérieur, en raison de l'époque plus ou moins éloignée où l'événement s'est passé et en raison de sa dépendance des causes qui l'ont produit.

*
* *

253. — Pour pouvoir nous représenter l'homme comme *absolument* libre, il faut nous le représenter isolé et en dehors de *l'espace*, du *temps* et de la *causalité*.

Pour pouvoir nous représenter les actes de l'homme comme soumis exclusivement à la loi de la nécessité, sans aucune liberté, nous devons admettre la connaissance du nombre infini des conditions de *l'espace*, une période infinie de *temps* et une série infinie de *causes*.

Dans le premier cas nous arriverions à la liberté en dehors de l'espace, du temps et de la causalité qui serait par cela même un contenu sans forme.

Dans le second cas : si la nécessité sans aucune liberté était possible, nous arriverions à définir la loi de la nécessité par cette nécessité elle-même, autrement dit nous aurions une forme sans contenu.

Nous arriverions ainsi à ces deux bases qui renferment toute la conception que l'homme se fait du monde, nous arriverions à l'essence impénétrable de la vie et aux lois qui déterminent cette essence de la vie.

La raison exprime les lois de la nécessité.

La conscience exprime l'essence du libre arbitre.

La liberté est ce qui est observé.

La nécessité est ce qui observe.

La liberté, c'est le contenu.

La nécessité, c'est la forme.

Quand nous séparons les deux sources de la connaissance, qui se rapportent l'une à l'autre comme la forme au contenu, nous concevons l'idée de la liberté et l'idée de la nécessité qui s'excluent mutuellement et qui sont incompréhensibles.

Mais si nous réunissons ces deux idées pour les considérer ensemble, nous obtenons aussitôt une conception très nette de la vie de l'homme.

*
* *

254. — D'après la théorie actuelle, nécessaire à l'hypocrisie, l'homme n'est pas libre et ne peut pas changer sa vie. On aurait raison, si l'homme était un être inconscient, incapable, après avoir reconnu la vérité, de s'élever à un degré moral supérieur. Mais l'homme, au contraire, est un être conscient et qui s'élève, malgré tout, de plus en plus vers la vérité. La reconnaissance ou la non-reconnaissance d'une certaine vérité dépend non de causes extérieures, mais de la conscience même de l'homme. De sorte que, parfois, dans les conditions extérieures les plus favorables à la reconnaissance de la vérité, il y a des hommes qui ne la reconnaissent pas, et d'autres, au contraire, qui, dans les conditions les plus défavorables, la reconnaissent sans motifs apparents. Que l'homme mange ou ne mange pas, qu'il travaille ou se repose, fuie le danger ou le recherche, s'il est conscient, il agit ainsi parce qu'il considère raisonnable d'agir ainsi, parce qu'il reconnaît que la vérité lui indique d'agir ainsi et non autrement. L'homme qui

n'est pas libre dans ses actes se sent toujours libre dans ce qui est la cause de ses actes, dans la reconnaissance ou la non-reconnaissance de la vérité.

*
* *

255. — L'homme n'est pas libre si nous le représentons comme immobile, si nous oublions que la vie de l'humanité n'est qu'un mouvement incessant de l'obscurité vers la lumière, de la vérité inférieure à la vérité supérieure, de la vérité mêlée d'erreur à la vérité pure.

*
* *

256. — Toutes les aspirations des hommes, toutes les raisons qu'ils ont de vivre, ne tendent, en réalité, qu'à augmenter leur liberté d'action.

La richesse et la misère, la gloire et l'obscurité, le pouvoir et la soumission, la force et la faiblesse, la santé et la maladie, la science et l'ignorance, le travail et le plaisir, le rassasiement et la faim, la vertu et le vice ne sont que des degrés plus ou moins élevés de la liberté.

*
* *

257. — Il y a des vérités invisibles, qui n'ont pas encore été révélées au regard intellectuel de l'homme ; il y a d'autres vérités déjà vécues, assimilées et oubliées par l'homme, et il y a certaines vérités qui surgissent devant lui à la clarté de son intelligence et qu'il ne peut pas ne pas reconnaître. C'est par la reconnaissance ou la non-reconnaissance de ces vérités que se manifeste ce que nous appelons la liberté.

*
* *

258. — L'étude des lois qui régissent l'existence des animaux, des plantes et de la matière est non seulement utile, mais indispensable pour expliquer la loi de la vie humaine, à condition que cette étude ait pour but l'objet principal du savoir humain : l'explication de la loi de la raison.

*
* *

259. — Connaître veut dire ramener l'essence de la vie aux lois de la raison.

*
* *

260. — S'il n'y avait pas de raison, il n'y aurait pas de vie.

*
* *

261. — La raison ne peut être définie et nous n'avons pas besoin de la définir, car non seulement nous la connaissons tous, mais nous ne connaissons qu'elle. Dans nos rapports les uns avec les autres nous sommes convaincus d'avance, plus que de toute autre chose, que cette raison est également obligatoire pour nous tous. Nous sommes tous convaincus que la raison est la base unique de l'union de tous les êtres vivants. Il n'y a rien que nous connaissions avec plus de certitude que la raison. Cette connaissance précède toutes les autres, de sorte que tout ce que nous connaissons dans le monde, nous ne le connaissons qu'en vertu de sa conformité aux lois de la raison, lesquelles nous sont connues d'une manière indubitable.

Nous connaissons la raison et nous ne pouvons

l'ignorer. Car la raison est la loi suivant laquelle doivent forcément vivre les êtres raisonnables, c'est-à-dire les hommes. La raison est la loi qui régit la vie de l'homme. C'est une loi analogue à celles qui régissent la nutrition et la reproduction de l'animal, la croissance et la floraison de l'herbe et de l'arbre, le mouvement de la terre et des astres. La loi que nous sentons en nous, que nous savons être celle de notre vie, c'est celle qui régit tous les phénomènes extérieurs du monde ; la seule différence c'est qu'en nous-mêmes nous la considérons comme la loi à laquelle nous devons nous soumettre, tandis que dans les phénomènes extérieurs nous l'envisageons comme la loi de ce qui s'accomplit sans notre participation. Toute notre connaissance du monde se résume dans cette soumission à la loi de la raison dont nous voyons la manifestation en dehors de nous dans les corps célestes, dans les animaux, dans les plantes, dans l'univers tout entier. Dans le monde extérieur nous voyons cette soumission à la raison ; en nous-mêmes, nous la reconnaissons comme la loi que nous devons exécuter.

*
* *

262. — L'erreur des hommes consiste ordinairement en ce qu'ils prennent pour la vie humaine la soumission de leur corps à sa loi, soumission visible, mais qui n'est pas produite par nous, car cette loi de notre corps s'accomplit en lui, d'une manière tout aussi inconsciente que dans l'arbre, dans le minéral, dans le corps céleste. Mais la loi de notre vie, c'est-à-dire la soumission de notre corps à la raison, est une loi qui n'est pas visible, que nous ne pouvons voir, parce

qu'elle n'est pas encore accomplie, mais est en voie d'accomplissement dans notre vie. Ce n'est que dans l'accomplissement de cette loi, c'est-à-dire dans la soumission de notre nature animale à la loi de la raison, en vue d'acquérir le bien, que consiste notre vie. Quand nous ne comprenons pas que notre bien et notre vie consistent dans la soumission de notre individualité animale à la loi de la raison, quand nous faisons consister notre vie dans le bien et l'existence de cette individualité, quand nous nous refusons à la tâche qui nous a été assignée, nous sommes privés de notre vrai bien et de notre vraie vie, et nous y substituons l'existence visible de notre activité animale, qui s'accomplit indépendamment de nous et ne saurait par conséquent être notre vie.

*
* *

263. — Les hommes, ceux qui se croient matérialistes, de même que ceux qui se croient spiritualistes, sont tellement habitués à considérer leur *moi* comme la conscience de leur corps qu'il ne leur vient même pas à l'esprit de vérifier la justesse de cette assertion.

*
* *

264. — Le raisonnement de la philosophie pessimiste et de la majeure partie de ceux qui se suicident est le suivant : « Je suis un *moi* animal qui aspire à la vie. Ce *moi*, avec ses aspirations, ne peut être satisfait. Je suis, outre cela, un *moi* réfléchi qui n'a aucune aspira-

tion à la vie, qui se contente de contempler en critique la fausse joie de vivre et les passions du *moi* animal, et les nie entièrement.

« Si je me livre au premier *moi*, je vois que je vis d'une manière déraisonnable, que je suis entraîné vers le mal, dans lequel je m'enfonce toujours de plus en plus profondément. Si je me livre au second, au *moi raisonnable*, il ne reste plus en moi d'aspiration à la vie. Je vois qu'il est absurde et impossible de vivre uniquement pour acquérir ce que je désire, c'est-à-dire le bonheur de mon individualité. On pourrait peut-être vivre pour la conscience réfléchie, mais c'est inutile, et cela n'en vaut pas la peine. Servir le principe d'où je procède, Dieu ? A quoi bon ? Dieu, s'il existe, a bien assez de serviteurs sans moi ; pourquoi le servirais-je ?

« On peut contempler ce jeu de la vie tant qu'il n'ennuie pas. Dès qu'il ennuie, on peut s'en aller, se tuer. C'est ce que je fais. »

Telle est, sous sa forme la plus simple, la conception de la vie, que l'humanité connaissait déjà avant Salomon, avant Bouddha, et à laquelle veulent nous ramener les faux docteurs de notre époque.

*
* *

265. — Par la raison l'homme s'analyse, mais il ne se connaît que par la conscience de soi-même. Sans cette conscience de soi, toute observation et toute application de la raison ne peut se concevoir.

*
* *

266. — Pour comprendre, observer, raisonner, l'homme doit avant tout avoir conscience de son existence.

*
* *

267. — Plus les objets sont éloignés, plus ils paraissent simples et bien déterminés ; au contraire, plus ils sont rapprochés, plus leurs contours et leur couleur paraissent compliqués. N'en est-il pas ainsi du faux savoir de l'homme ? Ce qu'il connaît avec le plus de certitude, sa conscience réfléchie, lui semble hors de la portée de son entendement, parce qu'elle n'est pas simple. Au contraire, ce qui est complètement hors de la portée de son entendement, la matière illimitée et éternelle, lui semble ce qu'il y a de plus concevable, car l'éloignement la lui fait paraître simple.

*
* *

268. — Affirmer que l'homme ne sent pas les besoins de sa conscience réfléchie, mais seulement ceux de son individualité, c'est affirmer que les désirs brutaux, à l'accroissement desquels nous avons employé toute notre intelligence, ont pris possession de nous et ont dérobé à nos yeux la vraie vie humaine. La mauvaise herbe des vices qui se sont multipliés a étouffé le germe de la vraie vie.

*
* *

269. — La conscience réfléchie est donnée à l'homme afin qu'il place sa vie dans le bien que cette conscience lui découvre. Celui qui a placé sa vie dans ce bien, possède la vie ; mais celui qui place sa vie dans le bien de l'individualité animale, se prive par cela même de la vie.

IX

L'AMOUR. — LA FEMME

270. — Le bien de l'homme réside dans l'amour, de même que celui de la plante a sa source dans la lumière.

*
* *

271. — Le sens de la vie, pour chacun de nous, est d'accroître l'amour en soi. Ce développement de notre puissance d'aimer nous apporte la félicité et le bonheur.

*
* *

272. — Ce n'est pas la raison seule qui détermine dans quel rapport l'homme se trouve avec l'univers, mais bien aussi le sentiment, la réunion de toutes les forces spirituelles de l'homme.

*
* *

273. — Il n'y a que celui qui aime qui possède la vie. L'amour est la vie même, non point une vie dérai-

sonnable, douloureuse, périssable, mais une vie heureuse, éternelle.

*
* *

274. — Tout le mal consiste en ce que les hommes croient à l'existence de conditions qui permettent de traiter ses semblables sans amour. Or, ces conditions n'existent pas. Envers les choses, on peut agir sans amour : on peut, sans amour, fendre du bois, cuire des briques, battre du fer; mais, dans les rapports d'homme à homme, l'amour est aussi indispensable que l'est par exemple, la prudence dans les rapports de l'homme avec les abeilles. Telle est la nature des abeilles : si tu n'es pas prudent avec elles, tu nuiras aux abeilles et à toi-même. Ainsi pour les relations avec les hommes. Et cela n'est que justice, car l'amour réciproque entre les hommes est la loi fondamentale de la vie humaine. Sans doute, un homme ne peut se contraindre à l'amour comme au travail : mais il ne s'ensuit nullement que quelqu'un puisse agir sans amour avec les hommes, surtout si lui-même a besoin d'eux.

*
* *

275. — Si celui qui ne comprend pas la vie voulait sincèrement se mettre à pratiquer l'amour, il serait incapable de le faire avant d'avoir compris la vie et modifié toute sa manière de vivre.

*
* *

276. — Il y a dans le sentiment de l'amour quelque chose de particulier, capable de résoudre toutes les

contradictions de la vie et de donner à l'homme ce bien complet dont la recherche constitue la vie.

*
* *

277. — L'amour n'apparaît pas aux hommes comme l'unique et légitime manifestation de la vie, mais seulement comme une de ses mille éventualités, comme une des mille phases morales variées, par lesquelles l'homme passe durant son existence : tantôt il fait le petit maître, tantôt il s'adonne à la science, à l'art, tantôt il se laisse entraîner par l'ambition, par le désir du gain, *tantôt il aime* quelqu'un. L'état d'amour apparaît aux hommes qui ne comprennent pas la vie, non comme l'essence même de la vie humaine, mais comme un état accidentel, aussi indépendant de la volonté que tous ceux par lesquels on passe durant la vie. Il arrive même souvent de lire et d'entendre dire que l'amour est un certain état douloureux et anormal, qui dérange le cours régulier de la vie.

C'est ce que doit éprouver le hibou quand le soleil se lève.

*
* *

278. — Il se produit pour la fausse idée que se font les hommes de l'amour, ce qui se produit pour l'idée que se font de la vie les hommes qui ne possèdent point la vraie vie. Si les hommes étaient des animaux, s'ils étaient privés de raison, ils mèneraient l'existence des brutes et ne raisonneraient point sur la vie; leur existence animale serait normale et heureuse. Il en est de même de l'amour : si les hommes étaient des animaux privés

de raison, ils aimeraient ce que les animaux aiment, c'est-à-dire leurs louveteaux, leur troupeau, et ne sauraient pas qu'ils les aiment. Ils ignoreraient également que les autres loups aiment leurs louveteaux, leur troupeau, et ne savent pas qu'ils les aiment. Ils ignoreraient encore que les membres d'un autre troupeau aiment leurs compagnons, en un mot, leur amour et leur vie seraient l'amour et la vie compatibles avec le degré de conscience qui leur serait propre.

Mais les hommes sont des êtres raisonnables et doivent forcément voir que les autres êtres ont un amour semblable pour leurs proches, et partant que ces sentiments d'amour doivent être en opposition entre eux et produire quelque chose d'opposé au bien et d'entièrement contraire à l'idée de l'amour.

*
* *

279. — Quand les hommes donnent au sentiment qu'ils nomment l'amour des proportions monstrueuses, alors ce sentiment devient non seulement funeste, mais fait de l'homme l'animal le plus méchant et le plus terrible.

*
* *

280. — Ce que les hommes qui ne comprennent pas la vie appellent l'amour ne consiste qu'à préférer certaines conditions du bien de son individualité à d'autres. Quand l'homme qui ne comprend pas la vie dit qu'il aime sa femme, son enfant, ou son ami, il veut dire seulement que la présence dans sa vie de sa femme, de son enfant, de son ami, augmente le bien de sa vie individuelle.

*
* *

281. — Le principe de l'amour, sa racine, n'est pas comme on se l'imagine ordinairement, un élan de passion qui obscurcit la raison ; c'est au contraire l'état de l'âme le plus rationnel et le plus lumineux, partant le plus calme et le plus joyeux qui existe ; c'est l'état propre aux enfants et aux sages.

*
* *

282. — La passion, appelée improprement amour, qui nous fait préférer certains hommes à d'autres n'est qu'un sauvageon sur lequel le véritable amour peut être greffé et produire ses fruits. Mais, de même que cet arbre sauvage n'est pas un pommier et ne porte pas de fruits ou n'en porte que d'amers, ainsi la partialité n'est pas l'amour et ne fait pas de bien aux hommes, elle produit plutôt un très grand mal.

*
* *

283. — Les passions ne se déracinent pas : il faut que chacun puisse les satisfaire dans les limites de la vertu.

*
* *

284. — Aimer, c'est préférer autrui à soi-même. Nous ne saurions comprendre autrement l'amour.

*
* *

285. — Le véritable amour n'est possible que si l'on renonce au bien de l'individualité animale.

*
* *

286. — L'amour est un sentiment qu'on peut avoir mais qu'on ne peut pas prêcher.

*
* *

287. — Tout raisonnement sur l'amour le détruit.

*
* *

288. — Il n'y a que les hommes qui ont déjà employé leur raison à comprendre la vie et ont renoncé au bien de la vie individuelle, qui puissent ne pas raisonner sur l'amour; mais ceux qui n'ont pas compris la vie et qui ne vivent que pour acquérir le bien de l'individualité animale, ne peuvent s'empêcher de raisonner.

*
* *

289. — L'amour qui ne repose pas sur le renoncement à l'individualité et sur la bienveillance pour autrui qui en résulte, n'est autre chose que la vie animale; et cette vie est exposée à des maux encore plus grands que la vie sans amour : elle est encore plus insensée.

*
* *

290. — Celui qui fait consister sa vie dans l'existence de l'individualité animale ne peut aimer, car l'amour doit lui paraître une activité diamétralement opposée à sa vie. La vie d'un tel homme réside uniquement dans le bien de l'existence animale, et l'amour exige avant tout le sacrifice de ce bien.

*
* *

291. — L'amour ne peut pas se borner aux paroles : il doit s'exprimer en actions.

*
* *

292. — L'amour n'est pas seulement un mot (comme tous s'accordent à le reconnaître), mais c'est une *activité* qui a pour mobile le bien des autres.

*
* *

293. — L'amour actif, le seul qui puisse satisfaire l'homme, n'est accessible qu'à celui qui ne place pas le bien dans la vie individuelle, partant ne se préoccupe pas de ce faux bien et donne libre cours au sentiment de bienveillance pour autrui qui est le propre de l'homme.

*
* *

294. — Il n'y a pas d'autre amour que celui qui consiste à donner sa vie pour ceux qu'on aime. L'amour n'est vraiment digne de ce nom que lorsqu'il est un sacrifice de soi-même. Quand un homme donne à un autre son temps et ses forces, use son corps pour l'objet aimé, lui donne sa vie, alors seulement nous reconnaissons tous que c'est là l'amour, le seul amour qui puisse procurer le bien, récompense de l'amour. Et c'est parce que cet amour existe dans le cœur des hommes que le monde peut subsister.

*
* *

295. — Dans l'amour entre homme et femme survient toujours un moment où cet amour atteint son apogée ;

il n'a alors rien de réfléchi ni de sensuel : il devient pureté morale.

*
* *

296. — Lorsqu'un homme se marie avec une jeune fille qui ne l'aime pas ou qui en aime un autre, il lui fait subir douleur et souffrance, afin de satisfaire l'appétit brutal qu'on appelle l'amour. C'est de la bestialité et non pas de l'amour.

*
* *

297. — Un mariage chrétien n'est pas possible si un homme n'a de l'amour que pour sa femme et non point pour tous ses semblables ; la personne qu'il épouse doit être la base de son affection fraternelle pour tous les hommes. Comme il est hors de question de bâtir une maison sans que les fondements aient été faits, ou de peindre un tableau sans que la toile ait été préparée, ainsi l'amour sexuel ne peut pas être légitime, raisonnable ou durable, s'il ne repose pas sur l'amour de l'homme pour l'homme en général. C'est le seul moyen d'établir une vie de famille vraiment chrétienne.

*
* *

298. — L'amour exclusif pour une femme, que chantent les poètes, est excellent en lui-même, mais, comme il n'est pas basé sur l'amour de l'homme pour ses semblables, il ne mérite pas le nom d'amour. C'est le désir animal qui se transforme souvent en haine. La meilleure preuve de cette vérité, c'est que ce que nous appelons ordinairement l'amour — Eros — devient de la bes-

tialité lorsqu'il ne repose plus sur les grandes bases de l'affection fraternelle.

*
* *

299. — S'il n'y avait en l'homme que son amour pour lui-même et pour ses enfants, il n'y aurait pas la centième partie du mal parmi les hommes. Les quatre-vingt-dix-neuf parties du mal parmi les hommes proviennent de ce faux sentiment qu'ils nomment l'amour, en l'exaltant, et qui ne ressemble pas plus à l'amour que la vie de l'animal ne ressemble à la vie de l'homme.

*
* *

300. — La femme de notre classe était plus puissante que l'homme. De nos jours la violation de la loi par la femme, c'est-à-dire sa chute, a commencé et de plus en plus s'est accentuée. La femme, oubliant la loi naturelle, a cru que sa force était dans son charme. Mais les enfants étaient un obstacle. Et voilà que la science aidant, les procédés d'avortement ont surgi par dizaine dans les classes riches. Le mal s'est propagé au loin et tous les jours va augmentant; bientôt il atteindra toutes les femmes de notre classe. Alors elles seront au niveau des hommes, et, comme eux, elles perdront le sens raisonnable de la vie. Mais il est encore temps.

*
* *

301. — Ce ne sont point les femmes qui s'occupent uniquement de leur taille, de leur coiffure, de coquetterie amoureuse et qui, contre leur volonté, par manque d'attention, avec désespoir, enfantent des enfants qu'elles

abandonnent aux nourrices, non plus celles qui suivent les différents cours, parlent centres psycho-moteurs et différenciation et cherchent, elles aussi, à s'affranchir de l'enfantement pour ne point troubler leur folie, qu'elles appellent leur développement intellectuel, mais les femmes-mères, qui, pouvant s'affranchir de l'enfantement, sans hésiter, de propos délibéré, se soumettent à cette loi éternelle, immuable, sachant que là est la mission de leur vie, ce sont ces femmes-mères qui tiennent dans leurs mains le salut des hommes, la guérison de leurs accablantes misères.

*
* *

302. — L'existence des *femmes tombées* consiste à violer sans répit les lois divines et humaines, existence à laquelle sont actuellement condamnées des centaines de milliers de femmes, non seulement avec l'autorisation du pouvoir légal, mais sous sa protection effective : vie de dégradation monstrueuse, ayant pour conséquence, neuf fois sur dix, la décrépitude et la mort anticipée, succédant à d'horribles souffrances.

*
* *

303. — Si pour l'homme et pour la femme sans enfants il peut exister des doutes sur la voie qui mène à l'accomplissement de la volonté divine, cette voie, pour la femme-mère, est nettement tracée ; et si, docilement, dans la simplicité de son âme, elle l'a suivie, placée sur ce plus haut sommet du lieu qu'il soit donné à l'homme d'atteindre, elle devient l'étoile conductrice pour tous ceux qui vont vers le bien.

X

LE BIEN. — LE MAL. — LA VÉRITÉ

304. — L'homme qui ne connaîtrait ni le bien ni le mal nous semble très heureux, et cependant nous tendons à tout connaître.

*
* *

305. — On ne peut pas être bon à moitié.

*
* *

306. — La notion de la vertu ou demeure au même point, ou se développe infiniment, et malgré toutes les théories, la décadence et la splendeur de la vertu ne dépendent nullement de l'instruction.

*
* *

307. — L'abstinence est l'affranchissement de l'homme de la lubricité et sa soumission à la sagesse.

*
* *

308. — L'homme qui comprend toute l'importance morale de la pitié ne reculera pas devant la crainte que

ses manifestations puissent le rendre ridicule aux yeux des autres. Que lui importe qu'en lâchant une souris prise au piège, au lieu de la tuer, il provoque les railleries quand il sait que non seulement il a sauvé de la mort un animal qui tenait à la vie autant que lui, mais encore qu'il a laissé librement se manifester le sentiment de la compassion, qu'il a fait un pas vers cette ère supérieure de l'amour universel qui, n'admettant aucune limite, l'affranchit de la mort et l'identifie avec la source de la vie.

*
* *

309. — Les rapports des hommes entre eux sont déterminés, dans notre société, non par les idées de bien et de mal, mais par les intérêts d'une classe privilégiée.

*
* *

310. — La violence pour défendre son semblable d'une autre violence n'est jamais justifiée parce que le mal que vous voulez empêcher n'étant pas encore commis, il vous est impossible de deviner quel sera le plus grand du mal que vous allez commettre ou de celui que vous voulez arrêter. Nous exécutons un criminel pour en débarrasser la société, et rien ne nous prouve que ce criminel n'eût pas changé demain, et que son exécution ne soit une cruauté inutile. Nous emprisonnons un membre de la société, dangereux à notre avis, mais demain cet individu pourrait cesser d'être dangereux et, par suite, son emprisonnement devient inutile. Je vois un brigand poursuivre une jeune fille. J'ai dans ma main un fusil. Je le tue. Je sauve la jeune fille ;

mais la mort ou la blessure du brigand est un fait certain, tandis que ce qui serait advenu à la jeune fille, je l'ignore. Quel mal immense doit résulter, et résulte en réalité, du droit reconnu aux hommes de prévenir les méfaits qui pourraient arriver ! Depuis l'inquisition jusqu'aux bombes à dynamite, les exécutions et les tortures de dizaines de milliers de criminels dits politiques sont, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, basées sur ce raisonnement.

*
* *

311. — De même qu'un tigre dompté, qui, dans sa cage, ne prend pas la viande qu'on lui met sous la gueule et saute par-dessus un bâton lorsqu'on le lui ordonne, agit ainsi parce qu'il se souvient de la barre de fer rougi ou du jeûne dont on a châtié sa désobéissance, de même les hommes qui se soumettent à ce qui est contraire à leur intérêt et à ce qu'ils regardent comme injuste, se souviennent de ce qu'ils ont souffert lorsqu'ils ont voulu résister.

*
* *

312. — Un jour, à Moscou, j'ai assisté à une des discussions religieuses qui ont lieu ordinairement à la Quasimodo, près de l'église, dans l'Ochotny-Riade. Une vingtaine d'hommes s'étaient réunis sur le trottoir et s'entretenaient très sérieusement de religion.

En même temps un concert avait lieu à côté dans le bâtiment du cercle de la noblesse, et l'officier de police posté là, ayant remarqué ce groupe, envoya un gendarme à cheval avec l'ordre de faire circuler. A vrai dire,

l'officier n'avait nul besoin de disperser ce groupe, qui ne gênait personne, mais il avait été posté là toute la matinée et il fallait bien que ce ne fût pas pour rien. Le gendarme, un brave garçon, en mettant son poing sur la hanche et en faisant retentir son sabre, s'approcha de nous et ordonna d'un ton sévère : « Circulez ! Qu'est-ce que cette réunion ? » Tous se retournèrent vers lui et l'un de nous, un homme doux, répondit d'un air calme et affable : « Nous parlons de choses sérieuses, pourquoi donc nous séparer ? Il vaut mieux, jeune homme, descendre de ton cheval et venir nous écouter, cela te sera utile aussi. » Puis il se tourna de nouveau vers nous et continua l'entretien. Le gendarme tourna bride et s'éloigna sans mot dire.

La même chose doit avoir lieu dans tous les actes de violence.

*
* *

313. — Installer une machine à vapeur, chauffer la chaudière, la faire marcher et ne pas réunir la courroie de transmission à la machine, c'est exactement ce qu'on a fait avec la doctrine de Jésus, en enseignant qu'on peut être chrétien sans observer le commandement : « Ne résistez pas au méchant par le mal. »

*
* *

314. — La première chose qui me frappa quand je compris le commandement : « Ne résistez pas au mal par le mal » dans son sens direct, c'est que les tribunaux, loin d'être conformes à ce commandement, lui sont absolument contraires, comme au sens général de

toute la doctrine, et que par conséquent si Jésus avait pensé aux tribunaux, il avait dû les réprouver.

*
* *

315. — Les paroles de Jésus : « Ne jugez point et ne condamnez point », ont été comprises par ses premiers disciples comme je les comprends maintenant, dans leur sens direct : ne jugez point en cour de justice, n'en faites point partie.

*
* *

316. — Le prophète Élie, fuyant les hommes, se réfugia dans une caverne, et il lui fut révélé que Dieu lui apparaîtrait à l'entrée de la caverne. Survint un ouragan : les arbres se rompaient sous la tempête. Elie pensa que c'était Dieu et sortit ; mais Dieu n'était pas dans l'ouragan. Puis survint un orage : le tonnerre et les éclairs étaient épouvantables. Élie sortit encore pour voir si Dieu y était; mais Dieu n'était point dans l'orage. Puis il y eut un tremblement de terre : la terre vomissait du feu, les roches se fendaient, la montagne craquait de toutes parts. Élie regarda ; mais Dieu n'était point dans le tremblement de terre. Enfin, le calme se fit et une brise légère apporta au prophète la fraîcheur des champs. Élie regarda : Dieu était là. C'est un magnifique symbole de ces paroles : « Ne résistez pas au méchant ». Ces paroles sont bien simples; elles sont pourtant l'expression de la loi divine et humaine.

*
* *

317. — L'être libre, l'être moral qui est en nous le seul véritable, le seul puissant, le seul éternel, s'éveille chez tout homme, ne fût-ce qu'un instant.

*
* *

318. — Ne faites pas le mal, et le mal n'existera pas.

*
* *

319. — Vous croyez que vos lois qui recourent à la violence corrigent le mal ; non, elles ne font que l'augmenter. Depuis des milliers d'années, vous essayez de détruire le mal par le mal et vous ne l'avez pas détruit, vous l'avez augmenté. Faites ce que je dis — ne résistez pas au mal par le mal — et vous connaîtrez la vérité.

*
* *

320. — La vérité seule conduit au bien. C'est pourquoi les hommes suivront nécessairement la voie de la vérité : les uns, de leur propre initiative, en accomplissant la mission qu'ils se sont imposée ; les autres, en se soumettant, malgré eux, à la loi de la vie. La liberté de l'homme est dans ce choix.

*
* *

321. — Que chaque homme, dans la mesure de ses forces, suive personnellement la vérité qu'il connaît ou, pour le moins, ne défende pas le mensonge, et, aussitôt, s'accompliront des changements que nous n'osons pas

rêver : l'affranchissement des hommes et l'établissement de la vérité sur la terre.

*
* *

322. — Ce n'est pas le vol, le pillage, le meurtre, l'adultère, le faux, mais le mensonge, le mensonge spécial de l'hypocrisie, qui efface dans la conscience des hommes toute distinction entre le bien et le mal, qui les corrompt, qui les rend méchants et semblables à des bêtes fauves, qui les empêche de fuir le mal et de chercher le bien, qui leur enlève ce qui constitue le sens de la véritable vie humaine et, par suite, leur barre le chemin de toute perfection.

*
* *

323. — Tous nous savons ce que c'est que de mentir aux hommes, mais nous ne craignons point de mentir à nous-mêmes ; alors que le pire mensonge, le plus cynique mensonge devant les hommes n'est rien, quant à ses conséquences, en comparaison de ce mensonge devant soi-même sur lequel nous réglons notre vie.

Le mensonge devant les autres n'est qu'incommode : tout se résoud plus juste et plus vite par la vérité que par le mensonge. Le mensonge devant les autres ne fait qu'embrouiller les choses et retarder la solution ; mais le mensonge devant soi-même, érigé en vérité, perd la vie entière de l'homme.

*
* *

324. — Si l'homme perd courage devant la vérité, si, en la voyant, il ne la reconnaît pas, mais considère le

mensonge comme la vérité, — il ne saura jamais ce qu'il lui faut faire.

Nous autres hommes privilégiés et soi-disant instruits, nous sommes si engagés dans la fausse voie, qu'il nous faut soit une grande audace, soit de très grandes souffrances sur notre voie d'erreur pour revenir à nous et reconnaître ce mensonge dont nous vivons.

*
* *

325. — La vérité doit s'imposer sans violence.

XI

DIVERSES

326. — Il est tout-à-fait impossible de démontrer que l'esprit moral et intellectuel guide les actions des personnages historiques, car des événements, tels que les horribles massacres, les guerres et les exécutions de la Révolution française succédant aux discours sur l'égalité et la fraternité, contredisent cette théorie.

*
* *

327. — Que peut-il y avoir de plus clair que ces expressions : le chien souffre, le veau est caressant, il m'aime, l'oiseau est joyeux, le cheval a peur, une méchante bête, un brave homme. Tous ces mots si importants et si intelligents ne sont point déterminés par l'étendue et la durée : au contraire, moins nous comprenons la loi qui régit un phénomène, plus ce phénomène est déterminé d'une manière précise dans la durée et l'étendue. Qui pourrait se flatter de comprendre la loi même de la gravitation qui régit les mouvements de la terre, de la lune et du soleil ? Cependant une éclipse de soleil est déterminée de la manière la plus précise dans la durée et l'espace.

*
* *

328. — Le richard croit son existence garantie parce qu'il possède de l'argent, et cet argent attire un malfaiteur qui le tue. Le malade imaginaire garantit sa vie par des médicaments, et ces médicaments le tuent lentement ; s'ils ne le tuent pas, ils le privent évidemment de la vie, comme ce paralytique qui s'en était privé pendant trente-cinq ans en attendant l'ange au bord de la piscine.

* * *

329. — Contrairement aux hommes de notre classe qui protestent contre le destin et s'indignent de ses rigueurs, les hommes du peuple reçoivent les maladies et les chagrins, sans aucune révolte, sans opposition, mais avec une confiance ferme et tranquille.

* * *

330. — La classe médicale a concentré tous ses efforts sur les classes riches ; elle s'est fixé pour tâche de soigner les personnes qui peuvent se procurer tout et prétend soigner les pauvres par les mêmes moyens. Mais le peuple, malade et infecté, ne guérit point faute de ressources.

Et les défenseurs de la médecine populaire affirment que son développement n'est pas assez grand. Il est évident qu'elle ne se développe pas beaucoup, parce que, ce qu'à Dieu ne plaise ! au lieu de deux médecins, sages-femmes et aides-chirurgiens par district, s'il y en avait vingt comme ils le veulent, la moitié du peuple succomberait sous la charge du corps médical à entretenir, et il ne resterait bientôt plus personne à soigner.

* * *

331. — Il ne doit pas y avoir de différence entre parents et étrangers.

*
* *

332. — Je vis un jour à Paris guillotiner un homme devant plusieurs milliers de spectateurs. Je savais que cet homme était un affreux malfaiteur ; je connaissais tous les raisonnements qui, depuis tant de siècles, ont été faits pour disculper ou expliquer les actes de ce genre ; je savais que cela était fait avec intention, sciemment ; mais, au moment où le corps et la tête se séparèrent, je poussai un cri; et je compris non par l'esprit, non par le cœur, mais par tout mon être que tous les sophismes que j'avais entendus sur la peine de mort n'étaient que de méchantes sottises. Quel que fût le nombre des gens rassemblés et le nom qu'ils se donnassent pour commettre un assassinat, je compris à ce moment que le crime que l'on venait de commettre sous mes yeux était la plus grande faute qu'on pût faire en ce monde. Et moi, par ma présence et par ma non-intervention, je venais d'approuver cet acte et d'y participer.

*
* *

333. — Si Napoléon ne s'était point offensé de ce qu'on exigeait de lui, si l'Angleterre et le duc dépossédé n'avaient pas intrigué, si l'empereur Alexandre n'avait pas été profondément froissé, si la Russie n'avait pas été gouvernée par un pouvoir autocratique, si les raisons qui ont amené la révolution française, la dictature et l'empire n'avaient point existé, il n'y aurait pas eu de guerre ; mais, de même aussi, qu'une de ces causes

vint à manquer, et rien de ce qui est arrivé n'aurait eu lieu.

*
* *

334. — En présentant leurs compatriotes comme ils le font, certains auteurs français sont dans l'erreur. Le peuple français ne peut pas être tel qu'ils le dépeignent. Le peuple de travailleurs qui a soutenu, qui soutient la France sur ses épaules et qui produit ses grands hommes, n'est pas composé de brutes, mais d'êtres doués de qualités élevées [1].

*
* *

335. — Bien des gens, en présence d'un rival heureux, sont disposés à nier ses qualités pour ne voir que ses travers ; d'autres, au contraire, ne songent qu'à découvrir les mérites qui lui ont valu le succès, et, le cœur ulcéré, ne lui trouvent que des qualités.

*
* *

336. — La doctrine d'un *grand homme* doit réunir tous les hommes dans une vérité commune.

*
* *

337. — Un préjugé des plus enracinés et des plus répandus réside dans la croyance que tout homme possède certaines qualités définies, qu'il est bon ou méchant, intelligent ou sot, énergique ou apathique, et ainsi de suite. Les hommes ne sont pas si entiers. Nous pouvons

1. Voir l'Appendice II.

dire d'un homme qu'il est plus souvent bon que méchant, plus souvent intelligent que sot, plus souvent énergique qu'apathique, ou vice versa : mais on ne peut pas dire d'un homme qu'il est bon ou intelligent, d'un autre qu'il est méchant ou sot. Et cependant, nous établissons cette division qui est erronée. Les hommes sont semblables aux rivières, toutes faites de la même eau, mais chacune est tantôt resserrée, tantôt rapide, tantôt large, tantôt lente, froide, pure, trouble, chaude. De même les hommes, tous portent en eux les germes des facultés humaines : ils en manifestent tantôt l'une tantôt une autre ; ils paraissent souvent différents, en restant cependant *eux-mêmes*. Chez certains hommes ces changements sont particulièrement rares.

*
* *

338. — Lorsqu'on veut définir toute une branche de l'activité humaine, il est nécessaire d'en rechercher le sens et la portée. Pour le faire, il est d'abord indispensable d'étudier cette activité en elle-même, dans la dépendance de ses causes et effets, et non exclusivement dans ses rapports avec les plaisirs qu'elle nous fait éprouver.

*
* *

339. — Les grandes, les véritables affaires sont toujours simples et modestes, elles s'accomplissent obscurément, sans éclat.

*
* *

340. — Nous démontons, nous détraquons la montre, nous en enlevons le mouvement ; nous en faisons un

joujou et nous nous étonnons ensuite que la montre ne marche plus.

*
* *

341. — Lorsque j'étais enfant, on me fit croire que, pour attraper un oiseau, il suffisait de lui mettre un grain de sel sur la queue. Je tentai donc de m'approcher d'un oiseau avec du sel, mais je me convainquis bientôt que, si je pouvais lui mettre du sel sur la queue, il me serait tout aussi facile de le prendre, et je compris qu'on s'était moqué de moi.

XII

LA MORT

342. — Je mourrai. Qu'y a-t-il de terrible ? Que de modifications se sont accomplies et s'accomplissent dans mon existence sans provoquer en moi de frayeur ! Pourquoi craindrai-je une modification qui n'est pas encore survenue, et qui non seulement ne répugne pas à ma raison et à mon expérience, mais est si compréhensible, si familière et si naturelle à mes yeux, que pendant le cours de mon existence j'ai constamment formé et je forme encore des combinaisons, où la mort des animaux et des hommes mêmes est envisagée comme une condition indispensable et souvent heureuse de ma vie. Qu'y a-t-il donc là de si effrayant ?

*
* *

343. — L'homme ne connaît pas sa mort et ne peut pas la connaître : elle ne l'a jamais touché et il ignore quelles sont ses intentions. Que craint-il donc ?

« Elle ne m'a jamais saisi jusqu'à présent, mais elle me saisira un jour et m'anéantira, j'en suis sûr. C'est une perspective épouvantable », disent les hommes qui ne comprennent point la vie.

Si les hommes qui ont cette fausse idée de la vie

étaient capables de raisonner avec calme et d'une manière sensée, ils devraient, en se basant sur leur conception même de la vie, en conclure qu'il n'y a rien de désagréable ni de terrible dans l'idée que l'existence charnelle subira le même changement que nous voyons s'accomplir sans cesse dans tous les êtres, et que nous nommons la mort.

*
* *

344. — L'homme ne peut craindre la mort ni en tant qu'animal, ni en tant qu'être raisonnable; l'animal, n'ayant pas conscience de la vie, ne voit pas la mort; l'être raisonnable, ayant conscience de la vie, ne peut voir dans la mort de l'animal autre chose qu'une évolution naturelle et ininterrompue de la matière. Ce que l'homme craint, ce n'est pas la mort qu'il ne connaît pas, mais la vie que son être animal et son être raisonnable connaissent seule. Ce sentiment, qui se traduit chez les hommes par la crainte de la mort, n'est que la conscience de la contradiction intrinsèque de la vie, de même que la terreur des fantômes n'est que la conscience d'un état maladif de l'âme.

*
* *

345. — La terreur de la mort ne provient pas de ce que l'homme craint la cessation de l'existence de son être animal, mais de ce qu'il lui semble que ce qui ne peut ni ne doit mourir, meurt.

*
* *

346. — Penser à la mort future c'est reporter dans l'avenir l'idée de la mort qui a lieu dans le présent.

*
* *

347. — L'homme qui ne change rien à ses rapports avec le monde, c'est-à-dire reste au même degré d'amour qu'à son entrée dans la vie, voit sa vie s'atrophier, et la mort lui apparaît. Il n'y a qu'un tel homme qui puisse voir la mort et en être effrayé. Toute son existence n'est qu'une mort continue. Il voit la mort et s'en effraye non seulement dans l'avenir, mais aussi dans le présent, chaque fois que se manifeste la décadence de la vie animale, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse.

*
* *

348. — Si l'homme pouvait s'endormir pour mille ans comme dans les contes de fées, il s'endormirait aussi tranquillement que pour deux heures. Pour la conscience de la vie non temporelle, de la vraie vie, un arrêt d'un million d'années ou un arrêt de huit heures sont la même chose, parce que cette vie est en dehors de la durée.

*
* *

349. — L'homme ne meurt que parce que le bien de sa vraie vie ne peut plus être accru en ce monde, mais non pas parce qu'il a une maladie de poitrine, un cancer, parce qu'on lui a tiré un coup de pistolet ou jeté une bombe.

*
* *

350. — Quelque peine que vous preniez pour votre nourriture et votre corps, nul ne peut prolonger son âge d'une heure[1].

*
* *

351. — Il nous semble que l'homme meurt prématurément, mais en réalité cela n'est point. L'homme ne meurt que lorsque cela est indispensable pour son bien ; de même il ne croît, n'arrive à l'âge viril que lorsque c'est nécessaire pour son bien.

*
* *

352. — Si les hommes s'épouvantent à l'idée de la mort charnelle, ce n'est point qu'ils craignent que leur vie finisse avec elle; mais c'est que la mort charnelle leur montre clairement la nécessité de la vraie vie qu'ils ne possèdent pas. Voilà pourquoi les hommes qui ne comprennent pas la vie, n'aiment pas penser à la mort.

*
* *

353. — Quel que soit le nom que nous nous donnions, quels que soient les habits dont nous nous revêtions, quel que soit le prêtre devant lequel nous nous oignons, quel que soit le nombre de nos millions, quel que soit le nombre de gardes placés sur notre chemin, quel que soit le nombre de policiers chargés de protéger notre richesse, quel que soit le nombre de prétendus malfaiteurs, révolutionnaires ou anarchistes, que nous exé-

1. Voir l'Appendice II.

cutions, quels que soient nos exploits, quels que soient les institutions que nous fondions, les forteresses et les tours que nous élevions, depuis la tour de Babel jusqu'à la tour Eiffel, deux conditions inévitables sont toujours dressées devant nous qui suppriment complètement le sens de la vie : 1° la mort, qui peut nous atteindre à chaque instant ; 2° la fragilité de toutes nos œuvres qui disparaissent trop vite et sans laisser de traces. Quoi que nous fassions : que nous fondions des États, que nous construisions des palais et des monuments, que nous composions des poèmes et des chants, tout cela ne reste pas longtemps, tout passe sans laisser de traces. C'est pourquoi, si bien que nous nous le cachions à nous-mêmes, nous ne pouvons pas ne pas voir que le sens de notre vie ne peut résider ni dans notre existence matérielle, soumise à des souffrances inévitables et à la mort, ni dans aucune institution ou organisation sociale, mais dans la poursuite de la vérité, du Bien et de l'Idéal qui sont plus forts que la mort.

*
* *

354. — N'est-ce pas insensé de travailler à ce qui ne sera jamais terminé, quoi qu'on fasse ? La mort arrivera toujours avant que l'édifice de la prospérité mondaine soit terminé. Et si tu sais d'avance que quoi que tu fasses pour lutter avec la mort, ce n'est pas toi, mais elle qui aura le dessus, n'est-il pas indiqué de ne point lutter avec elle et de ne point mettre ton cœur dans ce qui périt sûrement, mais de chercher à faire la besogne qui ne peut pas être détruite par l'inévitable trépas ?

*
* *

355. — Quelque étroite que soit la sphère d'activité de l'homme, — que ce soit Jésus, Socrate, un homme de bien, un inconnu, un vieillard, une femme, un jeune homme, — s'il vit en renonçant à son individualité pour le bien d'autrui, il entre ici-bas, durant sa vie, dans le nouveau rapport avec le monde pour lequel il n'y a pas de mort, et dont l'établissement est le but unique de la vie de tous les hommes.

APPENDICE

I

SOURCES DES « NOUVELLES PENSÉES »

Pensées : 1, 24, 53, 176, 188, 304 : Le travail et le luxe : (*O Troudié i roskoschi*).

Pensées : 2, 6, 12-23, 33, 35, 60, 61, 198, 200, 214, 258, 261-264, 267-270, 273, 278-282, 284, 285, 287-290, 292, 293, 294, 299, 327, 342-349, 351, 352, 355 : De la vie (*O jizni*).

Pensées : 3, 8, 9, 40, 42, 64, 66, 81, 82, 219, 260, 329, 340 : Ma confession (*Ispovede grafa*).

Pensées : 4, 22, 45, 89, 92, 331, 336 : Les Evangiles (*Moïo Evanguilié*).

Pensées : 5, 26, 29, 30, 34, 43, 46, 51, 59, 69, 72, 73, 74, 84-87, 90, 97, 98, 103-108, 113, 117, 121, 123, 124, 126, 129, 134, 141, 142, 145, 146, 149, 150, 152-155, 161, 186, 246, 254, 257, 286, 310, 311, 312, 320-322, 341, 353 : Le salut est en vous (*Tsarstvo Bojié vnoutri vas*).

Pensées : 7, 11, 27, 28, 31, 44, 45, 57, 128, 187, 189, 190-193, 197, 210, 230, 232, 236, 237, 300, 301, 303,

323, 324, 330, 349 : Que faire? (*Tschto nam dielate?*)

PENSÉES : 10, 76, 178, 183, 201, 274, 295, 302, 317, 337 : Résurrection (*Voskressenié*).

PENSÉES : 25, 335 : Anna Karenine.

PENSÉES : 32, 36, 40, 52, 67. 70, 71, 84, 83, 88, 91, 93, 100, 115, 116, 144, 195, 202, 205, 216, 313-316, 318, 319, 328, 350, 354 : En quoi consiste ma foi (*Vlschom moïa vera*).

PENSÉES : 37, 111, 156-169, 171, 2, 174, 194, 305, 332 : Quelle est ma vie (*Kakova moïa jizne*).

PENSÉES : 38, 47-50, 296-298 : Marchez pendant qu'il en est temps (*Chodité v svet, poka este vremia*).

PENSÉES : 39, 62, 63, 65, 68, 95, 203, 204, 206, 207, 208, 211-213, 218, 272 : La religion et la morale (*Religuia i nravstvennoste*).

PENSÉES : 54, 109, 110, 112, 122, 125, 127, 148, 159, 160, 162, 170, 173, 175, 177, 179-182, 184, 185, 220, 309 : L'esclavage moderne (*Sovremennoïé rabstvo*).

PENSÉES : 56, 130-133, 135-140 : Esprit chrétien et Patriotisme.

PENSÉE : 58 : Le non-agir (*Nié dielanié*).

PENSÉES : 75, 77-79, 96, 99, 101, 271 : Lettre au Saint-Synode.

PENSÉES : 102, 118, 119, 120, 151, 196, 199, 241-245, 247-253, 256, 259, 265, 266, 326 : L'Eglise et l'Etat (*Tserkov i gossoudarstvo*).

PENSÉES : 114, 143, 283, 325, 333 : Guerre et Paix (*Voïna i mir*).

PENSÉE : 147 : Les temps sont proches.

PENSÉES : 215, 221-229, 231, 233, 234, 235, 238-240, 334, 338 : Qu'est-ce que l'art? (*Tschto takoïé iskousstvo?*)

PENSÉES : 209, 210, 306 : L'Ecole de Iasnaïa-Poliana (*Iasno-Polianskaïa-Schkola*).

PENSÉE : 209 : La famine (*Golode*).

PENSÉE : 307 : De l'intempérance.

II

NOTES

PENSÉE 9. — L'état d'âme de Tolstoï avant sa conversion. « Je me traînais dans la quatrième catégorie ». (Voir *La Philosophie de Tolstoï,* chap. *Crise morale et conversion*).

PENSÉE 60. — Le 14 décembre 1825 éclata à Saint-Pétersbourg une révolte nihiliste. Une foule immense s'amassa sous les fenêtres du palais de Nicolas Ier en poussant des cris révolutionnaires. L'empereur, seul, parut sur le balcon et, s'adressant aux insurgés, ne prononça qu'un mot : « A genoux ! » Tout le monde se mit à genoux.

PENSÉE 135. — A propos de « l'alliance » (?) franco-russe.

PENSÉE 194. — Proverbe chinois adapté par Tolstoï.

PENSÉE 284. — *Guerre et Paix*. Paroles de Pierre.

PENSÉE 334. — A propos du naturalisme exagéré de certains romanciers français.

PENSÉE 350. — *Luc.*, XII, V. 25. Tolstoï traduit le mot ἡλικιαν par « âge » : âge de la vie ; par conséquent, la pensée veut dire : « ne peut *ajouter* une heure à sa vie ».


LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

I

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE TOLSTOI (EN FRANÇAIS)

Adieu, je vs embrasse frater
nellement
Léon Tolstoy
12 Juillet 1900

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS I

NOUVELLES PENSÉES

I. La vie. — L'homme. — La société 1
II. La religion 24
III. Le pouvoir 42
IV. Le patriotisme. 55
V. Le militarisme. 62
VI. La richesse. — Le travail. 72
VII. La science. — L'art 87
VIII. Le libre arbitre. 104
IX. L'amour. — La femme 116
X. Le bien. — Le mal. — La vérité 126
XI. Diverses. 134
XII. La mort. 140

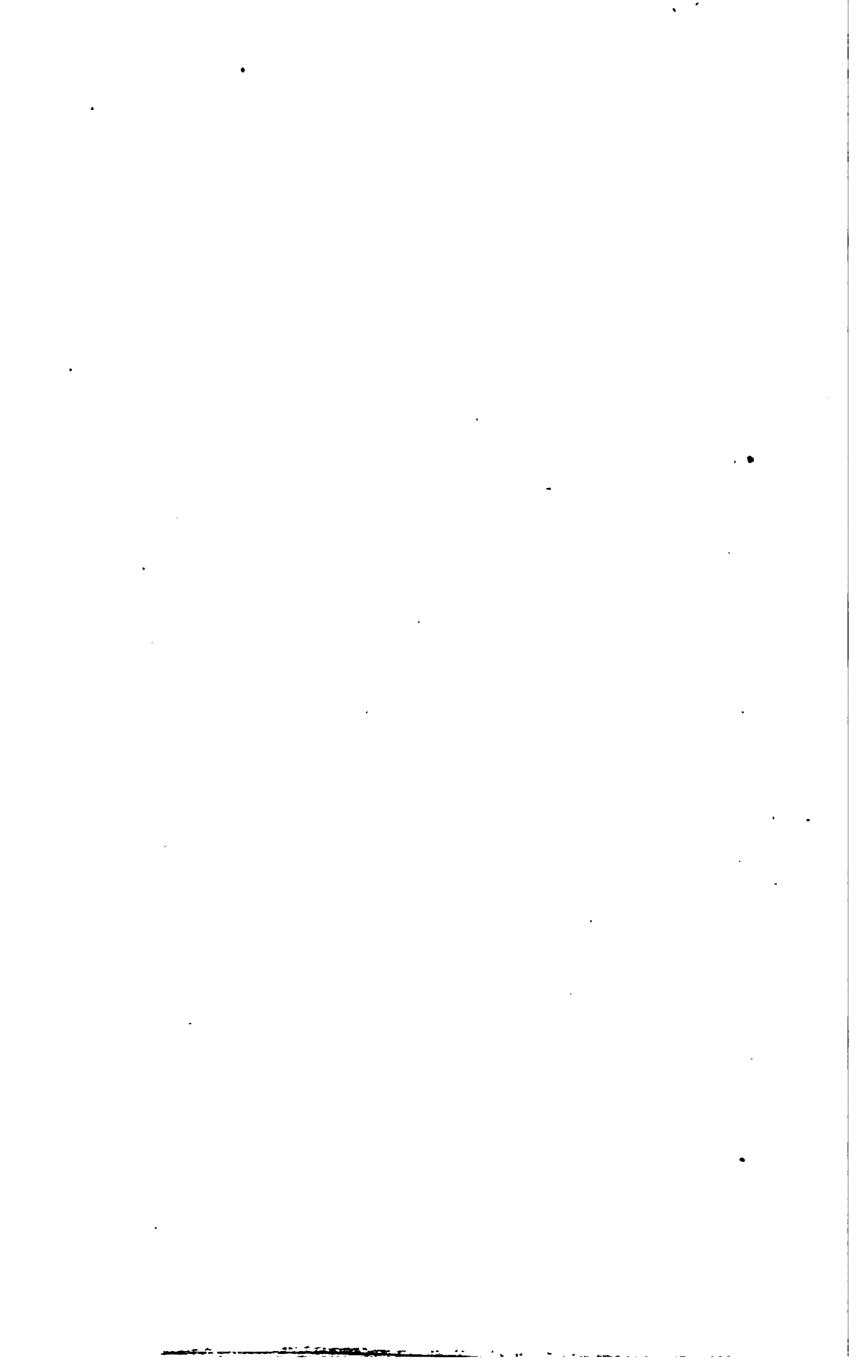
APPENDICE

I. Sources des « Nouvelles pensées » 146
II. Notes 148

QUATRE PLANCHES HORS TEXTE

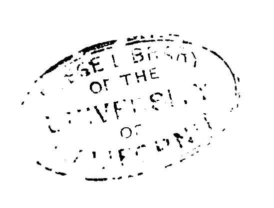
(AUTOGRAPHES DE TOLSTOÏ)

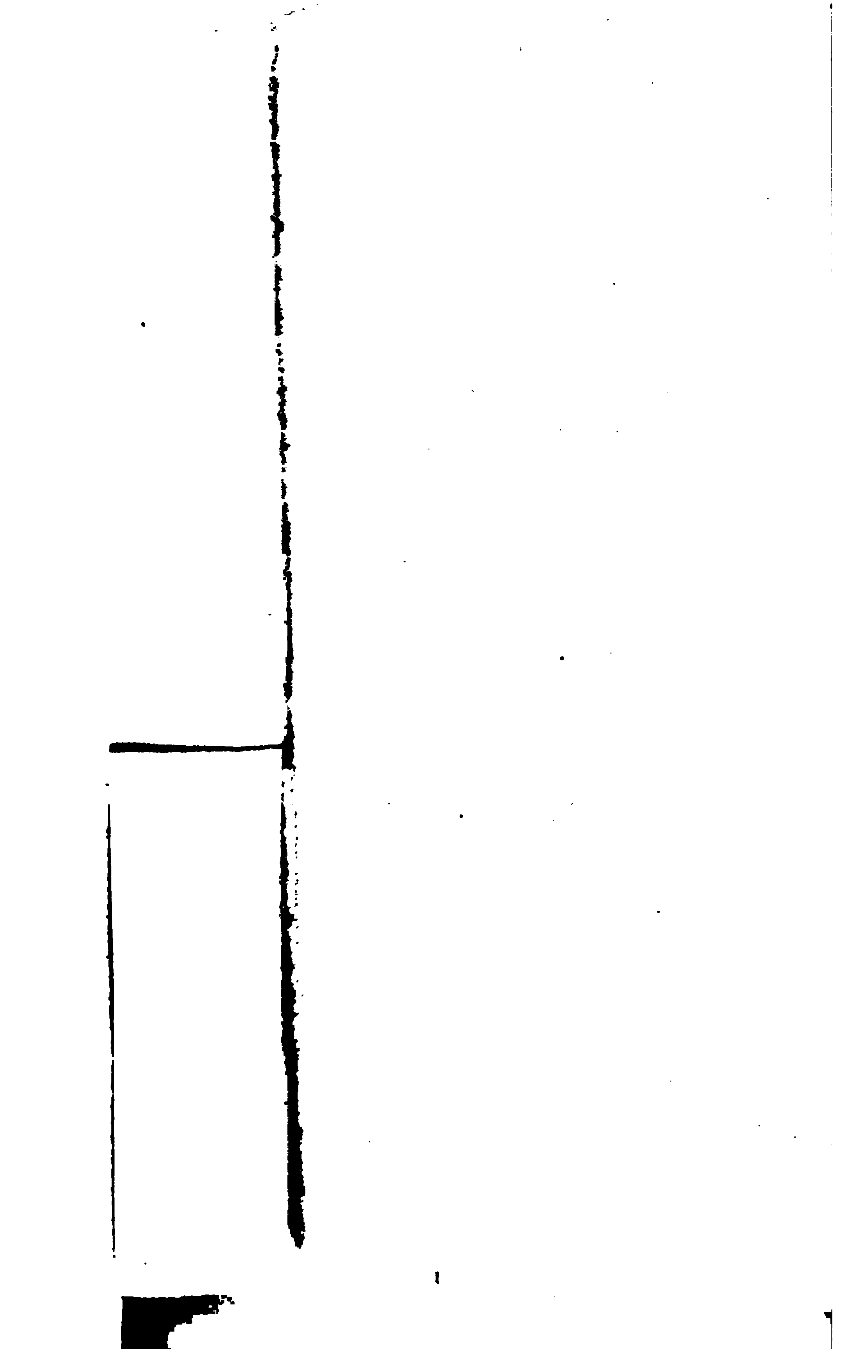
I. Extrait d'une lettre (en français).
II. Lettre inédite (en russe).
III. Page extraite du manuscrit *Le père Serge*.
IV. Feuille d'impression de *Maitre et Serviteur*.



закл
сдание
вперед
[illegible]
[illegible]
[illegible]
о ме
[illegible] при
[illegible]
[illegible]


REESE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA


OF THE

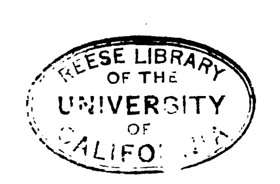


~~ъ и поме~~

~~А я хочу~~

, ~~не~~ из-
~~ните~~
за что?
~~ать ее.~~
влъ вско-
лъ съ са-
пять обор-
ъ санямъ,
брюхомъ
едъ разъ
авившисъ
ней
за за
тъ и даже
ему въ
ло тепло,
нъ зналъ,
виженіемъ
льно уста-
ыла и онъ.
~~нлаивость.~~

~~Сыьяго~~
~~Костыно~~
~~Ко сну а~~


REESE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF

BIBLIOTHEQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Volumes in-18; chaque vol. broché : 2 fr. 50.

EXTRAIT DU CATALOGUE

H. Taine.
Philosophie de l'art dans les Pays-Bas. 2e édit.

Paul Janet.
Le matérialisme cont. 6e éd.
Origines du social. contemp.
La philosophie de Lamennais.

J. Stuart Mill.
Auguste Comte. 6e édit.
L'utilitarisme. 2e édit.
Corresp. avec G. d'Eichthal.

Herbert Spencer.
Classification des sciences.
L'individu contre l'Etat. 4e éd.

Th. Ribot.
La psych. de l'attention. 6e éd.
La philos. de Schopen. 8e éd.
Les mal. de la mém. 15e édit.
Les mal. de la volonté. 17e éd.
Les mal. de la personnalité 9e éd.

Hartmann (E. de).
La religion de l'avenir. 4e éd.
Le Darwinisme. 6e édit.

Schopenhauer.
Essai sur le libre arbitre. 8e éd.
Fond. de la morale. 6e édit.
Pensées et fragments. 16e éd.

H. Marion.
Locke, sa vie, son œuvre. 2e éd.

L. Liard.
Logiciens angl. contem. 3e éd.
Définitions géomét. 2e éd.

Naville.
Nouv. classif. des scienc. 2e éd.

A. Binet.
La psychol. du raisonn. 3e édit.

Mosso.
La peur. 2e édit.
La fatigue. 4e édit.

G. Tarde.
La criminalité comparée. 4e éd.
Les transform. du droit. 2e éd.
Les lois sociales. 2e éd.

Ch. Féré.
Dégenerescence et criminal.
Sensation et mouvement 2e éd.

Ch. Richet.
Psychologie générale. 2e éd.

Bos
Psych. de la croyance.

Guyau.
La genèse de l'idée de temps.

Lombroso.
L'anthropol. criminelle. 3e éd.
Nouvelles recherches de psychiat. et d'anthropol. crim.
Les applications de l'anthr. crim.

Tissié.
Les rêves. 2e édit.

J. Lubbock.
Le bonheur de vivre. (2 vol.)
L'emploi de la vie. 3e édit.

E. de Roberty.
La recherche de l'unité. 2e éd.
Les fondements de l'éthique.
Constitution de l'éthique.
Frédéric Nietzsche.

Georges Lyon.
La philosophie de Hobbes.

Queyrat.
L'imagination chez l'enfant.
L'abstraction dans l'éduc.
Les caract. et l'éduc. morale.
La logique chez l'enfant.

Wundt.
Hypnotisme et suggestion.

Fonsegrive.
La causalité efficiente.

Guillaume de Greef.
Les lois sociologiques. 3e édit.

Gustave Le Bon.
Lois psychol. de l'évolution des peuples. 5e édit.
Psychologie des foules. 6e éd.

G. Lefèvre.
Obligat. morale et idéalisme.

Durkheim.
Règles de la méthode sociolog.

P.-F. Thomas.
La suggestion et l'éduc. 2e éd.
Morale et éducation.

Dunan.
Théorie psychol. de l'espace.

Mario Pilo.
Psychologie du beau et de l'art.

R. Allier.
Philosophie d'Ernest Renan.

Lange.
Les émotions.

E. Boutroux.
Conting. des lois de la nature.

L. Dugas.
Le psittacisme.
La timidité. 2e édition.
Psychologie du rire.

C. Bouglé.
Les sciences soc. en Allem.

Marie Jaëll.
Musique et psychophysiol.

Max Nordau.
Paradoxes psycholog. 3e édit.
Paradoxes sociolog. 3e édit.
Génie et talent. 2e édit.

J.-L. de Lanessan.
Morale des philos. chinois.

G. Richard.
Social. et science sociale 2e éd.

F. Le Dantec.
Le déterminisme biologique.
L'individualité.
Lamarckiens et Darwiniens.

Fiérens-Gevaert.
Essai sur l'art contemporain.
La tristesse contemp. 3e éd.
Psychologie d'une ville.

A. Cresson.
La morale de Kant.

Enrico Ferri.
Les criminels dans l'art et la littérature.

J. Novicow.
L'avenir de la race blanche.

G. Milhaud.
La certitude logique. 2e éd.
Le rationnel.

Herckenrath.
Esthétique et morale.

F. Pillon.
Philos. de Ch. Secrétan.

H. Lichtenberger.
Philos. de Nietzsche. 6e édit.
Frag. et aphor. de Nietzsche.

G. Renard.
Le régime socialiste. 2e édit.

Ossip-Lourié.
Pensées de Tolstoï. 2e édit.
Nouvelles pensées de Tolstoï.
La philosophie de Tolstoï.
La philos. sociale dans Ibsen.

M. de Fleury.
L'âme du criminel.

Anna Lampérière.
Le rôle social de la femme.

P. Lapie.
La justice par l'État.

Eug. d'Eichthal.
Social. et problèmes sociaux.

E. Marguery.
L'œuvre d'art et l'évolution.

Duprat.
Les causes sociales de la folie.

Tanon.
L'évolution du droit.

Bergson.
Le rire. 2e éd.

Brunschvicg.
Introd. à la vie de l'esprit.

Hervé Blondel.
Approximations de la vérité.

Mauxion.
L'éducation par l'instruction.

Arréat.
Dix ans de philosophie.

F. Paulhan.
Psychologie de l'invention.
Les phénomènes affectifs. 2e éd.

Murisier.
Malad. du sentim. religieux.

Palante.
Précis de sociologie.

Fournière.
Essai sur l'individualisme.

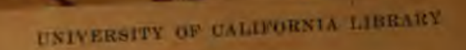
Grasset.
Les limites de la biologie.

Encausse
Occultisme et Spiritualisme.

A. Landry
La responsabilité pénale.

Sully Prudhomme et Ch. Richet
Probl. des causes finales.

E. Goblot
Justice et Liberté.


UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

NOV 16 1914

SEP 26 1916

MAR 20 1917

NOV 26 1917

NOV 17 1919

DEC 10 1919

JAN 26 1925

MAY 23 1927

1Oct'55TF

29Apr'63DM

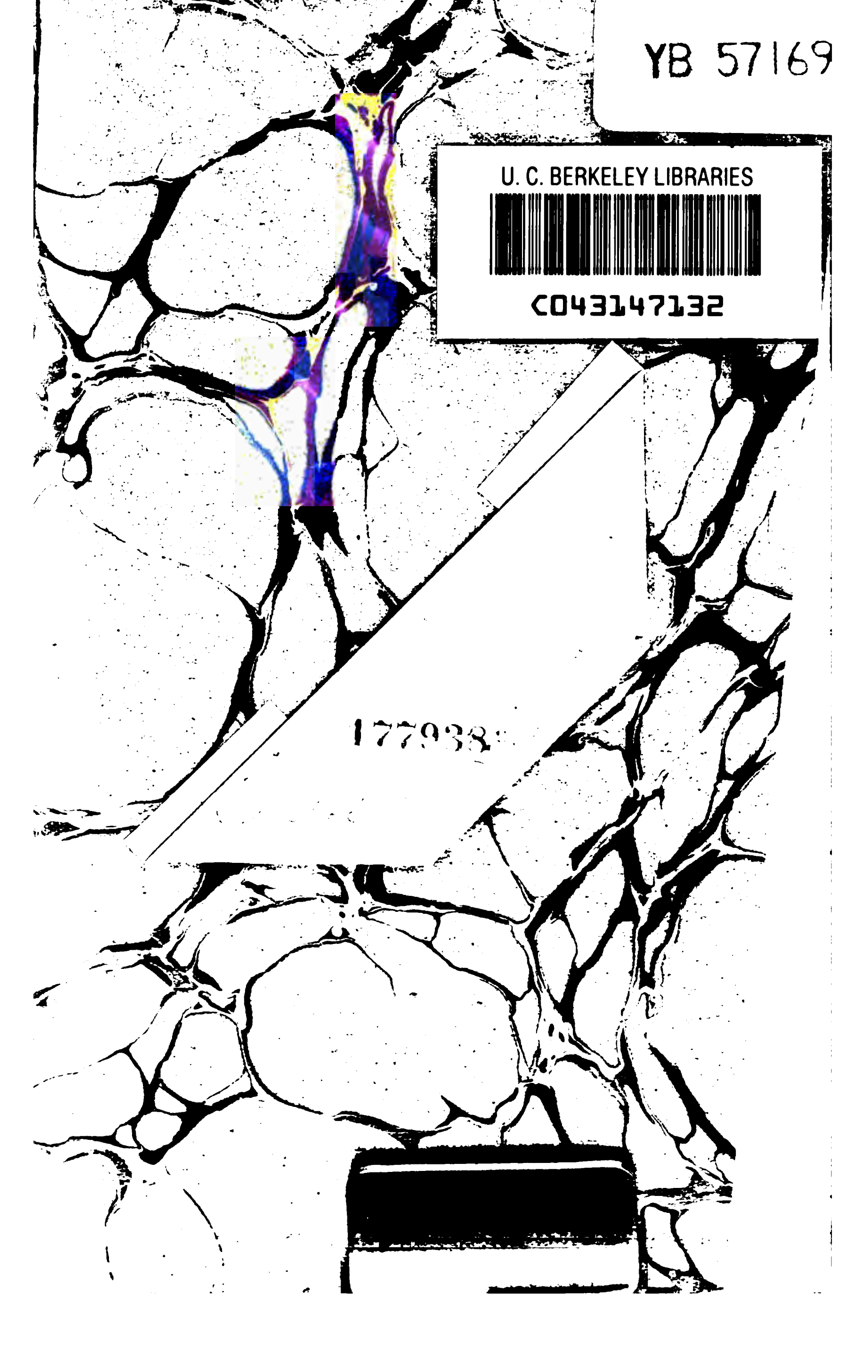
IN STACKS

APR 15 1963

REC'D LD

JUN 4 1963

30m-6,'14


YB 57169
U. C. BERKELEY LIBRARIES
C043147132
177938

